



CHRONIQUES NOIR & ROUGE

Revue de critique bibliographique
du mouvement libertaire
n° 3 - décembre 2020 - 5 euros

David Graeber
Anthropologue et anarchiste

SYLVIA PANKHURST.
BEAUCOUP PLUS QU'UNE SUFFRAGETTE

L'AFFAIRE DURAND
1910-1911. VÉRITÉS ET LA VIE OUVRIÈRE

MOHAMED SAÏL. L'ÉTRANGE ÉTRANGER

VOLTAIRINE DE CLEYRE. ÉCRITS D'UNE INSOUMISE

DES ÉTOILES ET DES LARMES

JUSTE EN PASSANT : POLITIQUE-FICTION
À PROPOS DE STIEG DAGERMAN

MARINA GARCÉS. PHILOSOPHE INSOUMISE

JULIEN LE PEN.
UN LUTTEUR SYNDICALISTE ET LIBERTAIRE

LE SYNDROME DE LA DICTATURE

JEHAN MAYOUX L'IRRÉDUCTIBLE

LES ÉDITIONS SANS NOM

ANARLIVRES

JAROSLAV HASEK. LA SATIRE LIBERTAIRE

COLLECTIF PARTAGE NOIR

NOUS NE VENDRONS PLUS
NOS LIVRES SUR AMAZON

NOTES DE LECTURE

SOMMAIRE

5

DAVID GRAEBER.
ANTHROPOLOGUE
ET ANARCHISTE
Mireille Mercier

10

SYLVIA PANKHURST.
BEAUCOUP PLUS
QU'UNE SUFFRAGETTE
André Bernard

12

L'AFFAIRE DURAND. 1910-1911.
VÉRITÉS ET LA VIE OUVRIÈRE
Patrick Rannou

19

MOHAMED SAÏL.
L'ÉTRANGE ÉTRANGER
Sylvain Boulouque

21

VOLTAIRYNE DE CLEYRE.
ÉCRITS D'UNE INSOUMISE
Claire Auzias

25

DES ÉTOILES ET DES LARMES
Freddy Gomez

28

JUSTE EN PASSANT :
POLITIQUE-FICTION À PROPOS
DE STIEG DAGERMAN
Thierry Maricourt

32

MARINA GARCÉS.
PHILOSOPHE INSOUMISE
Daniel Pinós

35

JULIEN LE PEN. UN LUTTEUR
SYNDICALISTE ET LIBERTAIRE
Sylvain Boulouque

41

LE SYNDROME DE LA DICTATURE
Frank Mintz

44

JEHAN MAYOUX
L'IRRÉDUCTIBLE
Guy Girard

48

LES ÉDITIONS SANS NOM

49

ANARLIVRES

52

JAROSLAV HASEK.
LA SATIRE LIBERTAIRE
MLT et OLT

53

COLLECTIF PARTAGE NOIR

54

NOUS NE VENDRONS PLUS
NOS LIVRES SUR AMAZON

55

NOTES DE LECTURE

CHRONIQUES NOIR & ROUGE

Revue
de l'association
des éditions Noir et Rouge

ISSN : 2724-8232

Correction : **Serge Utgé-Royo**

Conception graphique :
Daniel Pinós

Photos tous droits réservés

Impression :



Imprimé
par des ouvriers syndiqués

Sur Internet :
<https://editionsnoiretrouge.com>

Contact :
Éditions Noir et Rouge
75, avenue de Flandre
75019 Paris

Courriel :
ed.noiretrouge@gmail.com

L'envoi par la poste d'un
exemplaire des *Chroniques* nous
coûte 3,88 euros. Nous avons
donc décidé d'augmenter le prix
de vente qui passe de 4 à
5 euros.

Quant à l'abonnement
à partir du n° 3, nous passons
à 4 exemplaires pour 20 euros,
Envoyez un chèque à l'ordre
des éditions Noir et Rouge.



ABONNEMENT DE 20 EUROS POUR 4 NUMÉROS

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Tél :

Adresse électronique :

Chèques à l'ordre des éditions Noir et Rouge, à envoyer aux éditions Noir et Rouge, 75, avenue de Flandre, 75019 Paris

Sommes-nous islamophobes ?

À Germinal Parès, 1947-2020

Depuis les crimes de Mohammed Merah qui datent de 2012, les « fascistes » de l'islamisme politique ou radical ont continué à tuer et donc à semer parmi la population des sentiments de crainte mais aussi de ressentiment que les Zemmour et compagnie s'empressent d'utiliser pour distiller leur discours d'exclusion de certaines catégories de la population vivant en France.

Quant à nous autres, nous ne nous habituons pas à ces crimes terroristes et notre indignation demeure entière. Pour autant, nous ne nous précipitons pas derrière une « union nationale » dont nous connaissons trop bien la mascarade et l'embrigadement idéologique qu'elle implique.

Ni même derrière une République une et indivisible qui voudrait nous faire croire à une paix sociale définitive qui unirait les riches et les pauvres, les maîtres et les dominés.

Pour autant, sans hurler avec les vieilles momies réactionnaires et parfois racistes, il n'est pas question d'atténuer notre révolte par des propos qui viendraient épargner une religion que – en tant qu'anarchistes – nous n'avons pas spécialement de raison de défendre.

Nous n'éprouvons aucune excuse ni d'amalgames à faire pour désigner les instigateurs ou l'inspiration d'une action terroriste pleinement assumée et revendiquée par ses protagonistes : l'islamisme radical dont on connaît les racines historiques et ses principaux théoriciens.





Ce ne sont pas des individus isolés qui agissent, même si les actes de certains d'entre eux – les plus dérangés – semblent nous le dire. Avec la fin territoriale de l'État islamique, la planification de grande ampleur semble stoppée. À sa place, se substitue une forme d'improvisation et d'émulation chez les candidats jihadistes qui passent à l'acte, mais dont l'impact médiatique reste puissant.

Ces attentats obéissent à une politique de terreur visant la population française, comme mécréante dans son ensemble, même si des personnes en particulier peuvent être visés.

C'est un fait et certains ne le voient pas ou ne veulent pas le voir. Les victimes deviennent invisibles. Disparues ou noyées dans un charabia déroutant, on peut les remplacer. C'est ce que font certains. Ils peuvent donc nous dire que, finalement, c'est l'islam qui est la victime !

Mais pour nous il ne peut y avoir de confusion ni de myopie. Ce sont bien d'abord les victimes qui emportent notre compassion et c'est ensuite que nous cherchons à comprendre et à nous défaire aussi de la sidération. Désigner les assassins, dire leur mobile pour savoir à qui on a affaire.

Une partie de la gauche dite radicale et des libertaires, aussi, ont repris à leur compte l'usage du terme d'« islamo-

phobie » qu'ils brandissent sans discernement. Nous jugeons cette position comme une défaite de la pensée critique. Mais surtout : ceux qui l'utilisent se retrouvent de fait du côté des islamistes, ou pour le moins protecteurs de l'islam, associé un peu trop rapidement à une religion des opprimés. Ce qui est bien éloigné de la réalité.

Enfin, notre désaccord principal à utiliser le terme d'islamophobie, c'est en quelque sorte qu'il racialise l'islam dont la critique deviendrait pour le coup une attaque raciste.

L'origine historique du mot est finalement moins importante que son utilisation actuelle. Comment ne pas s'apercevoir que son usage participe à rendre même une interrogation comme déjà stigmatisante.

Nous ne disons pas aussi que l'islam = terrorisme. En revanche il y a à l'intérieur – comme pour le christianisme ou le judaïsme d'ailleurs – un courant intégriste qui s'active depuis très longtemps et pour qui le terrorisme est devenu un moyen de pression légitime.

Si nous ne nous polarisons pas sur l'islam comme religion, en revanche, nous disons que c'est bien à partir d'elle qu'une radicalisation se fait et se justifie une interprétation anhistorique et un refus des valeurs progressistes et universelles, où seul le Coran dicte sa loi à toutes et à tous, chaque jour.

Ce que certains ne comprennent pas c'est la dynamique militante que ce courant développe depuis des années et qui a abouti, à travers de multiples réseaux, à une implantation sociétale, au moins à une influence qu'on peut repérer dans la vie quotidienne.

Cet islamisme est devenu une idéologie de combat agissante porteuse d'une espérance qui s'active dans la Cité en contre-modèle. Nous pensons qu'en sollicitant la comparaison, on peut par sa pratique rapprocher l'islamisme radical d'un fascisme. Du reste, on le sait, là où ils détiennent le pouvoir, les islamistes s'empressent d'instaurer un système totalitaire où toute déviation avec ses normes est éliminée. En ce sens, nous le considérons comme un ennemi du genre humain que nous devons combattre déjà au niveau des idées. Nous n'avons pas à nous retrancher derrière la seule laïcité, même si sur le terrain nous devons la défendre.

Contre la barbarie islamiste, c'est en tant qu'anarchiste s'appuyant sur des valeurs libertaires et égalitaires que nous devons nous y opposer. Et ce combat commence en refusant d'avaloir les couleuvres de ceux qui ne veulent pas qu'on porte un regard critique sur l'islam. Accepter leur interdit, c'est se condamner à demeurer incapable de percevoir que la religion est une force qui traverse, influe et finalement peut modifier une société et cela partout dans le monde.

David Graeber

Anthropologue et anarchiste

David Graeber a grandi dans le quartier de Penn South de New York, au sein d'une famille juive, ouvrière et militante, entouré d'intellectuels autodidactes proches du journal anarchiste *Frei Arbeter Stimme* publié en yiddish. Kenneth Graeber, son père, s'engagea dès 1937 au sein des Brigades internationales en Espagne.

À l'âge de 11 ans, le jeune David débute sa carrière d'anthropologue, passionné pour les hiéroglyphes mayas, il en propose une traduction qui impressionnera l'un des spécialistes du sujet. Il étudie l'anthropologie à l'université d'État de New York, à Purchase, à l'université de Chicago, puis remporte une bourse d'études et part à Madagascar, pour deux ans d'ethnographie. Il enseignera aux universités de Chicago, Haverford, New York, Yale, Londres puis à la LSA (London Economics School), le temple de l'anthropologie mondiale.

David Graeber, anthropologue, économiste et anarchiste américain, est mort le mercredi 2 septembre 2020, à Venise, en Italie. Il avait 59 ans.



En 1999, à Seattle, 40 000 manifestants auront réussi à bloquer les négociations de l'OMC. L'état d'urgence est proclamé, 400 personnes sont arrêtées. Cette mobilisation sans précédent est aujourd'hui considérée comme l'acte fondateur de l'altermondialisme. David Graeber participa à ces manifestations, et cet épisode agira sur lui comme un révélateur. Il soutiendra activement les mouvements altermondialistes, notamment en tant que membre du syndicat *Industrial Workers of the World* (IWW).

En 2005, l'université de Yale, où il enseignait depuis huit ans, refuse de le titulariser. Il ne fait aucun doute que ses convictions anarchistes sont à l'origine de son renvoi de Yale. Il quitte les États-Unis pour rejoindre Londres.

« David n'avait enfreint aucune règle du monde universitaire ou de Yale, il a passé deux ans à postuler pour des emplois en Amérique du Nord sans être présélectionné... Pourtant, il était très clair pour la plupart d'entre nous que s'il ne l'était pas déjà, il deviendrait bientôt l'un des penseurs les plus influents de la discipline, même s'il se voit refuser des postes universitaires. » Dimitris Dalakoglou (professeur à l'Université libre d'Amsterdam).

Entre monde académique et engagement de terrain, David Graeber tenait à distinguer son métier de ses idées politiques : « ... Je me contente de pratiquer l'anthropologie, entendue au sens classique du terme... D'une certaine manière, je mène deux carrières de front : auteur militant et anthropologue. Elles se chevauchent par moments, mais restent autonomes. »

Pour une anthropologie anarchiste

Les lecteurs de son livre *Pour une anthropologie anarchiste*, publié dans sa version française en 2006, peuvent en témoigner, « l'auteur militant » aborde le sujet avec un esprit scientifique qui le tient éloigné de toutes complaisances ou raccourcis idéologiques. Nous savons tous combien il est difficile de faire entendre à nos contemporains, qui admettent que le capitalisme est un modèle économique insupportable, mais qui pensent que nous y serions condamnés, qu'il serait pourtant possible de vivre autrement. Les anthropologues sont là pour en témoigner parce qu'ils ont étudié comment d'autres sociétés fonctionnaient.

David Graeber, considéré aujourd'hui comme l'un des plus brillants anthropologues de sa génération, aura inlassablement interrogé les croyances, déconstruit les vérités établies, élaboré un outil de travail d'une lumineuse richesse. La manière de travailler de Graeber se retrouve dès l'introduction du livre. À la question que se pose Graeber l'anarchiste : « Pourquoi il y a si peu d'anarchistes dans le milieu universitaire ? Les universitaires accusent-ils simplement un retard ? C'est possible... Peut-être que

d'ici quelques années, l'Université sera envahie par les anarchistes. Mais permettez-moi d'en douter... Aux États-Unis, il y a des milliers d'universitaires marxistes, d'une tendance ou d'une autre, mais à peine une douzaine d'universitaires prêts à s'identifier ouvertement anarchistes. »

Et c'est l'anthropologue Graeber qui répond à cette question : « Les écoles marxistes ont des auteurs. Tout comme le marxisme est né de la pensée de Marx, il y a des léninistes, des maoïstes, des trotskistes, des gramsciens, des althussériens... Les intellectuels s'obstinent, lorsqu'ils discutent entre eux, à continuer d'employer une vision de l'histoire reposant sur le culte des grands hommes. » Graeber précise que « les idées des intellectuels ne sont jamais traitées comme étant le fruit de longs débats impliquant des centaines de personnes, mais toujours comme si elles étaient le fruit du génie d'un seul homme (ou très occasionnellement d'une femme)... Alors que si vous prenez les différentes écoles anarchistes, il y a les anarcho-syndicalistes, les insurrectionnalistes, les coopérativistes, les individualistes, les platformistes... Aucune de ces écoles n'a été nommée en souvenir d'un grand penseur ». Graeber intervient avec humour sur ce thème, chacun aura à cœur de trouver des contre-exemples. Il y a des groupes anarchistes totalement sectaires, certes... Nous en connaissons tous.

Il nous rappelle au passage que le fonctionnement des universités est à l'image de l'Église catholique ou de la monarchie britannique, « à peu près intacte depuis le Moyen Âge », basé sur « d'interminables joutes oratoires ». Cette critique du milieu universitaire fait écho à ce que Chomsky appelle « les nouveaux mandarins, le clergé séculier de ce système, les intellectuels de pouvoir et [...] les médias de masse au service de l'État et, souvent, du capital, des multinationales ». Les nuisances de leurs actions ont largement prouvé qu'il était salutaire de ne pas laisser les « savants », les « experts » s'occuper de ce qui nous regarde.

Dettes : 5 000 ans d'histoire

Le livre de Graeber, *Dettes : 5 000 ans d'histoire*, n'est en rien un petit pamphlet anticapitaliste. Ce pavé de 620 pages, dont 150 pages de notes et bibliographie, atteste du sérieux de l'ouvrage. Un livre écrit par un passionnant historien des questions monétaires. Ce travail, d'une incroyable richesse, nous livre une somme de connaissances qui pourrait nous ennuyer très vite, mais ce serait sans compter sur le talent de conteur de l'auteur.

La question de la légitimité d'un anthropologue anarchiste dans le paysage universitaire (de ces gens qui sont habilités à parler de...) est un enjeu important. David Graeber reste accessible et passionnant. Il reprocha souvent à de nombreux intellectuels



d'user dans leurs échanges d'« un langage si obscur que quiconque n'a pas pu se payer sept années d'études supérieures n'a aucun moyen de savoir qu'un débat est en cours ».

Alors, on ne se plaindra pas d'y avoir appris que dans toutes les littératures anciennes – brahmaniques, sanscrit, araméen, grecque antique, pour ne citer que celles-ci –, les mots *dette* et *culpabilité* étaient un seul et même mot, que le poids de la dette a toujours entraîné des révolutions et que c'est en Mésopotamie que l'on a inventé le prêt à intérêt. L'intérêt payé « devait aller de pair avec la rémission périodique des dettes », et nous l'avons oublié aujourd'hui. Sinistre constat, la plupart des pays pauvres auront payé plusieurs fois le montant du capital rien qu'en payant les intérêts.

« Plutôt que de créer une institution pour protéger les débiteurs, on a créé une institution qui protège les créanciers ; le FMI est une erreur monstrueuse. » David Graeber avait aussi cette capacité à synthétiser les sujets les plus complexes :

« Le véritable message de ce livre est une tentative d'explorer la question de savoir quel est le pouvoir extraordinaire de ce mot dette... Plus on parle de dette, plus les gens tentent de justifier des choses que l'on ne pourrait jamais justifier dans un autre

contexte. Par exemple, des politiques qui mènent à la mort des milliers d'enfants en disant, mais oui : « les gens doivent payer leur dette ! » On justifie des tas de choses qui sont injustifiables, c'est ce que j'ai essayé d'explorer dans ce livre. »

Mettre fin aux décennies de flux financiers des pays pauvres vers les riches, cela devrait s'imposer comme une priorité ; pourtant, la réponse cinglante ne tarde jamais à tomber, telle une fatalité, sur le ton de l'évidence et de la morale : « On doit toujours payer ses dettes ! » David Graeber se dresse contre cette théorie communément admise en économie. L'anthropologue militant répond à ce postulat de base d'une société régie par la finance : « Cette phrase, on voit bien ce qui fait sa force : ce n'est pas vraiment un énoncé économique, c'est un énoncé moral », résume l'auteur.

« La frappe de la monnaie a été inventée pour payer les soldats. La situation n'a pas changé depuis 1945, cela énerve les gens de l'entendre. La base du système économique international, c'est la dette américaine à travers les bons du trésor américains, détenue principalement par les pays qui sont soutenus par l'armée américaine. »

L'idée selon laquelle nos économies ont besoin de monnaie d'échange est un mensonge. « Cette histoire racontée par Adam Smith sur le troc, c'est le mythe fondateur de l'économie, et les anthropologues ont dû s'opposer aux économistes pendant des siècles... Le crédit précède la dette. Le crédit existe dans toutes les sociétés observées par les anthropologues, et cette histoire de vouloir donner un prix précis en introduisant la monnaie comme moyen de paiement est une violence dans nos vies. Le calcul commence quand l'argent apparaît et que l'on donne une valeur aux échanges. »

Nous sommes les 99 %

En 2011, vient le temps des affrontements avec la police un peu partout dans le monde, avec le printemps arabe, les *Indignados* en Espagne, la place Syntagma à Athènes, et le mouvement américain OWS. L'implication dans *Occupy Wall Street* avait coûté à David Graeber une expulsion de son appartement dans la ville où il a grandi. Il se défendra ensuite d'être un des leaders du mouvement, mais simplement l'une des personnes bien informées et connues qui se trouvaient là.

Le mouvement de contestation pacifique OWS, déclenché par la crise financière de 2008, dénonçait les abus de la finance – « Nous sommes les 99 % », en référence à la concentration des richesses aux mains des 1 % des ménages aux plus hauts revenus, observée aux États-Unis. La paternité de ce slogan a été attribuée à David Graeber.

Au passage, on peut lire, aux éditions Noir et Rouge, *Occupons Wall Street, l'anarchisme d'Occ*

cupy Wall Street, de Mark Bray. L'ouvrage s'appuie sur 192 entretiens menés auprès des militants qui ont fait vivre *Occupy Wall Street*. « *Il est impossible de comprendre la direction prise par les mouvements sociaux du vingtième siècle sans prendre en compte l'horizontalisme, l'action directe et l'entraide prônés par les mouvements anarchistes.* »

Mondialisation, bureaucratiation et boulots à la con

En 2015, il publie *Bureaucratie*. « *A-t-on jamais dans l'histoire rempli autant de formulaires ?* », s'interrogeait-il, avec son sens de l'humour et de la formule. « *Il faut mille fois plus de paperasse pour entretenir une économie de marché libre que la monarchie absolue de Louis XIV.* » Pour David Graeber, la bureaucratie est le meilleur moyen d'illustrer l'emprise du libéralisme sur nos vies. La complexité du libre marché économique s'est accompagnée au cours de ces dernières décennies d'une accumulation de nouvelles règles. La simple architecture du système informatique d'une entreprise (matériel, logiciel) est là pour en témoigner, de sorte qu'aujourd'hui « *mondialisation veut dire bureaucratiation* ».

En 2013, dans la revue *Strike*, l'anthropologue avait consacré un article retentissant par rapport à l'essor des *bullshit jobs*, des jobs vides de sens. Surpris par l'impact de cet article, il décide d'approfondir le sujet et recueille des dizaines de témoignages qui confirment que les *bullshit jobs* sont de plus en plus nombreux, dans le secteur privé comme dans le secteur public, et rendent ceux qui occupent ces emplois « *très malheureux : les gens pensent que s'ils ne font rien d'utile, ils pourraient aussi bien ne pas exister* ». Ils sont environ 40 % à penser que leur travail ne sert à rien. Certains passent de longues heures en réunion stérile où les managers mettent, par des exposés sophistiqués, plus d'énergie à prouver que leur rôle est déterminant pour la vie de leur entreprise que de créer de réelles valeurs. La plupart avouent qu'ils n'y croient pas eux-mêmes... « *Ceux qui exercent les tâches les plus nécessaires (infirmiers, agents de nettoyage, enseignants ou conducteurs de bus, par exemple) sont aussi les plus mal payés, et les plus mal considérés.* »

David Graeber tire une conclusion intéressante, originale et un brin provocatrice : « *Comment le capitalisme peut-il encourager ces bullshit jobs ?* » Il y a une part de mystère : « *La création d'emplois inutiles est la dernière chose qu'on attend d'un système capitaliste.* »

Pour lui, cette évolution est liée à celle du capitalisme financier, et il en voit intuitivement la fin lorsqu'il annonce très calmement : « *Je crois que le système est en train de s'écrouler.* » Peut-être que les plus jeunes d'entre nous pourront témoigner de la réalisation de cette prophétie.



Dialogue typique écrit par David Graeber :

**“Le sceptique – Peux-tu me donner l'exemple d'une société qui a existé sans gouvernement ?
L'anarchiste – Bien sûr. Il y en eut des milliers. Je peux en nommer une douzaine sans réfléchir : les Borono, les Baining, Les Onondaga, les Wintu, les Ema, les Tallensi, les Vézo...
Le sceptique – Mais ce sont tous des primitifs ! Je parle de l'anarchisme dans une société moderne, et technologiquement avancée (...)”**

“Les dés sont pipés. Vous ne pouvez pas avoir raison. Car lorsque le sceptique dit “société”, ce qu'il veut vraiment dire, c'est “État” ou même “État-nation.” »

Le sceptique et l'anarchiste

Après avoir réuni quelques passionnants fragments d'anthropologie anarchiste dans la première partie de son livre, « *Pour une anthropologie anarchiste* », dans le chapitre suivant intitulé « *Faire tomber les murs* », David Graeber nous explique que « *lorsque nous passons d'un univers newtonien à un univers einsteinien : il y a une percée intellectuelle et l'univers n'est plus le même par la suite. Appliqué à n'importe quoi d'autre que les révolutions scientifiques, cela impliquerait que le monde correspond vraiment à la connaissance que nous en avons, et que dès que nous changeons les principes sur lesquels notre savoir est fondé, la réalité change elle aussi. C'est exactement la sorte d'erreur intellectuelle élémentaire que nous devrions, selon les psychologues du développement, surmonter au début de l'enfance, mais il semble que ce soit le cas de peu d'entre nous* ».

« *Les nations, les sociétés, les idéologies, les systèmes clos... Rien de cela n'existe vraiment. La réalité est toujours infiniment plus compliquée que cela, même si la croyance qu'ils existent est une force sociale indéniable.* »

L'anthropologue ne doit à aucun moment devenir un rouage de plus dans la machine « identitaire mon-



Chiapas, Mexique. Combattante zapatiste

diale ». « *Les identités sont souvent le produit de l'oppression et des inégalités qui perdurent. Celui qui est défini comme Noir ne peut l'oublier un seul instant. La manière dont il se définit lui-même ne compte pas aux yeux du banquier qui lui refuse un crédit.* » Il est inexorablement renvoyé à son identité supposée, imposée.

De même que « *les zapatistes du Chiapas ont immédiatement été redéfinis comme une bande d'indigènes mayas demandant l'autonomie autochtone – c'est ainsi que les médias internationaux les dépeignent –, la réaction internationale à la rébellion zapatiste a été condescendante ou, disons les choses comme elles sont, complètement raciste. On les a informés du fait qu'étant donné qu'ils étaient mayas, ils ne pouvaient avoir quelque chose à dire au reste du monde...*

Et qui écoutait vraiment ce qu'ils avaient à dire ? Principalement des jeunes anarchistes. Ils avaient raison. Nous avons à portée de la main des outils qui peuvent être d'une grande importance pour la liberté humaine. Il est temps d'en assumer la responsabilité. »

Les anarchistes ne se sont pas posé la question chère aux marxistes, telle que : « *La paysannerie est-elle une classe révolutionnaire potentielle ? Les anarchistes considèrent qu'il revient aux paysans d'en décider.* »

La contribution de David Graeber est le fruit de longs débats impliquant des centaines de personnes

et des recherches savantes sur l'histoire de notre humanité.

Après sa disparition, il n'y aura pas de « graebé-risme », mais David Graeber restera un compagnon anthropologue anarchiste dont les travaux sont indispensables à la compréhension de notre monde. Faut-il ajouter qu'aujourd'hui nous en avons bien besoin ?

Mireille Mercier

David Graeber,
Pour une anthropologie anarchiste,
LUX, collection « Instinct de liberté », 2008,
168 pages, 16 €

David Graeber,
Dettes : 5 000 ans d'histoire,
Les liens qui libèrent, 2013, 624 pages, 29,90 €

Mark Bray, Occupons Wall Street,
l'anarchisme d'Occupy Wall Street,
Noir et Rouge,
332 pages, 17 €

David Graeber,
Bullsheet jobs, Les liens qui libèrent, 2018,
304 pages, 22 €

Sylvia Pankhurst

Beaucoup plus qu'une suffragette

Pour cette biographie, Marie-Hélène Dumas, qui n'est pas historienne, a principalement utilisé les propres livres que publia Sylvia Pankhurst – née en Angleterre en 1882, morte à Addis-Abeba en 1960 –, et qu'elle qualifie ainsi de féministe, d'anticolonialiste et de révolutionnaire ; une révolutionnaire qui prit d'abord la défense des femmes, puis très rapidement celle du monde ouvrier et de l'anticolonialisme, tout cela avec passion. Par ailleurs, elle s'engagea pour la cause irlandaise et aussi contre l'invasion de l'Éthiopie par les troupes de Mussolini. Il est à noter que Silvio Corio, son compagnon, était italien et anarchiste.

Sylvia Pankhurst était « consciente de ce que les différentes formes de domination sont indissociables les unes des autres et qu'elles fonctionnent les unes avec les autres, les unes grâce aux autres, etc. », nous précise Marie-Hélène Dumas.

Dès 1914, n'étant pas pour autant pacifiste, elle prit position contre la guerre, cela à l'encontre de la plupart des suffragettes qui, par patriotisme, arrêtaient de militer.

Ajoutons, pour compléter le portrait, que, sortie diplômée du Collège royal des arts, elle souhaitait consacrer sa vie à l'art, à la peinture, au dessin, à la décoration et qu'elle était fortement inspirée par l'œuvre de William Morris (1834-1896), tout particulièrement par *Comment nous vivons, comment nous pourrions vivre*. Morris qui écrivait :

« Pour la plupart des gens, le mot “révolution”, que nous autres socialistes sommes si souvent obligés d'employer, évoque d'affreuses images. Mais nous ne voulons pas nécessairement dire par ce mot un changement qui s'accompagne d'émeutes et de

violences de toutes sortes, et encore moins un changement prémédité, qui s'accomplirait sans l'assentiment de l'opinion publique et serait le fait d'un groupe d'hommes ayant réussi, d'une manière ou d'une autre, à s'emparer provisoirement du pouvoir exécutif. Nous employons plutôt ce terme de révolution dans son sens étymologique de changement touchant les fondements de la société. »

Si Emmeline, la mère de Sylvia, fut la fondatrice du mouvement des suffragettes qui militaient pour le droit de vote des femmes, de même le furent Cristabel et Adela, ses sœurs ; mais, pour Sylvia Pankhurst, le vote n'était pas un but en soi, « uniquement un moyen d'émancipation éventuel ».

Ses talents plastiques seront bientôt remplacés par l'écriture ; sans doute, pensait-elle, un meilleur outil de lutte contre le système. En 1911 est publié *The Suffragette*, 500 pages qui racontent le combat féminin de 1905 à 1910. Elle éditera également de nombreux journaux comme *Women's Dreadnought* qui devint *Workers' Dreadnought* : journaux aux-

quels collabora le militant, poète et romancier, Claude McKay, « premier Noir à écrire pour un journal anglais ».

Elle rencontra Louise Michel, alors réfugiée à Londres, et « croyant comme elle qu'il y a assez longtemps que la finance et le pouvoir font leurs noces d'or à chaque nouveau gouvernement », écrit Marie-Hélène Dumas qui continue en notant que Sylvia Pankhurst voulait « changer le monde sans prendre le pouvoir ».

En 1912, lassée de se heurter « au mur des mentalités si lentes à évoluer », lassée du militantisme des suffragettes dirigé par des femmes privilégiées – « le vote pour les ladies » –, Sylvia Pankhurst, après des décennies de revendications sans résultats, lance dans l'East London ce qu'elle souhaite être un « mouvement de masse » animé par des travailleuses : « ouvrières, serveuses, vendeuses ou domestiques ».

(À ce sujet, nous ne pouvons que penser au hirak algérien et aux manifestations de masse actuelles en Biélorussie qui se veulent pacifiques.)

« Accordez le droit de vote », hurlent les femmes dans les manifestations ; elles résistent aux policiers qui veulent les arrêter, s'enchaînent aux grilles du parlement, lancent des pierres, brisent des vitrines, allument des incendies, etc.

Cependant, Sylvia Pankhurst resta persuadée que les mouvements de masse sont plus efficaces que les gestes individuels de violence.

La répression contre les suffragettes sera terrible ; enfermées dans l'infâme prison d'Holloway, elles se mettent en grève de la faim, de la soif et du sommeil. Elles seront nourries de force lors d'ignobles séances de gavage ; la description que rapporte Marie-Hélène Dumas en montre toute l'horreur. Sylvia Pankhurst se retrouvera de huit à douze reprises derrière les sinistres murs.

Elle fut chassée du Parti communiste anglais qu'elle avait contribué à créer ; il faut dire qu'elle avait une conception plutôt libertaire de l'action : elle voulait « penser par elle-même, agir par elle-même et parler pour elle-même », comme elle engageait toutes les femmes à le faire. Lors de son voyage en Russie, elle ne craignit pas de s'opposer directement à Lénine. Si elle était partisane des soviets, ce qu'elle préconisait ce sont les « soviets sociaux », les conseils ; aussi, pourrait-on dire qu'elle était également influencée par les « communistes de



Sylvia Pankhurst.

Dans une usine de coton de Glasgow, 1907, Tate Britain

conseil ». Ainsi, dans le *Dreadnought*, elle publia la réponse d'Herman Gorter, à la *Maladie infantile du communisme* de Lénine.

En 1926, Sylvia Pankhurst publia, à Bombay, *India and the Earthly Paradise* (sans que le livre parût en Grande-Bretagne) ; plus de 600 pages sur la lutte menée par Gandhi pour l'indépendance de l'Inde « dans sa phase d'agitation non violente et de désobéissance civile ». Il serait intéressant d'en savoir plus...

Marie-Hélène Dumas conclut en écrivant que Sylvia Pankhurst fit partie « de la nébuleuse anarchiste et révolutionnaire européenne des années 1910-1920 ».

André Bernard

Marie-Hélène Dumas,
Sylvia Pankhurst, féministe,
anticolonialiste, révolutionnaire,
Libertalia, 2019, 216 pages, 10 €.

L'affaire Durand

1910-1911

Vérités et La Vie Ouvrière

Cornille Geeroms, élu secrétaire de l'Union des syndicats du Havre en novembre 1910, est le premier à parler de l'affaire Durand dans le journal de l'USH, *Vérités*, puis dans *La Vie Ouvrière* de décembre 1910. Dans cette dernière, il relate cette « Affaire Dreyfus du pauvre » de manière très documentée. Le 18 août 1910 commence une grève des charbonniers du Havre, qui revendiquent une augmentation de salaire et s'insurgent contre l'utilisation de la machine Clarke, engin moderne qui supprime de nombreux emplois.

Le samedi 10 septembre, Dongé, un chef d'équipe de la Compagnie générale transatlantique, non gréviste, décède des suites de coups reçus lors d'une bagarre d'ivrognes, la veille, sur les quais. Commence alors le long calvaire de Durand, secrétaire du syndicat des charbonniers, accusé d'avoir fomenté cette rixe mortelle et d'être le responsable moral de « cet assassinat », en tant que responsable syndical. Le 25 novembre 1910, Durand est condamné par la cour d'assises de Rouen à la peine de mort, plus précisément : à avoir la tête tranchée.

Une mobilisation nationale et internationale s'ensuit mais Durand, enfermé en prison où il porte la camisole de force ainsi que la cagoule noire enfilée à chacune de ses sorties de cellule (promenades, visites, passages à l'infirmerie...), sombre rapidement dans la folie. Libéré en février 1911, il ne retrouvera jamais la raison et finira ses jours dans un asile. Innocenté par la Cour de cassation le 15 juin 1918, Durand meurt à l'asile des Quatre-Mares à Sotteville-Lès-Rouen en 1926.

Voilà le résumé succinct de l'une des plus grandes injustices mais aussi l'une des plus grandes affaires judiciaires françaises du XX^e siècle.

Dès l'annonce de l'arrestation de Durand et des frères Boyer, la presse militante s'efforce de contrer la presse bourgeoise qui charge les syndicalistes vrais, tueurs de « renards ». Nous trouvons donc de nombreux articles relatifs à cette affaire dans la presse de l'époque ; les sources sont abondantes.

Une pièce de théâtre qui dérange

Au Havre existe un Théâtre du Peuple où sont jouées de nombreuses pièces à caractère social. Ernest Genet (socialiste révolutionnaire) et Adrien Briollet (anarchiste, élu secrétaire de l'USH en novembre 1909, prédécesseur de Geeroms, lui aussi libertaire à l'époque) écrivent *L'Affaire Durand*, pièce retraçant les événements de 1910, où un syndicaliste est condamné à mort pour un crime qu'il n'a pas commis. Le cas de cette pièce et de sa programmation est intéressant puisque, pour l'unique et première fois dans toute l'histoire de la Maison du Peuple, une représentation théâtrale engendre débats houleux et protestations. Effectivement, si les auteurs pensent sensibiliser leurs contemporains au cas Durand en portant à la scène un événement aussi marquant, quelques mois après les faits, ce drame en cinq actes est finalement bien accueilli par le public ouvrier mais complètement désavoué par les



Ouvriers-charbonniers sur le port du Havre

parents de Jules Durand, et même par certains membres du Comité de défense du condamné. À ce propos, Pierre Combes, socialiste et secrétaire de la section havraise de la Ligue des droits de l'homme (LDH), exprime en ces termes son mécontentement dans la presse locale : « Une affiche apposée aujourd'hui en ville annonce que le théâtre de la Maison du Peuple se propose de jouer, dimanche prochain et les jours suivants, un drame intitulé *L'Affaire Durand*, et où sont mis en scène, chose à peine croyable, Jules Durand lui-même, le père Durand et la mère Durand. On n'hésite pas à traîner sur les tréteaux d'un théâtre, en le désignant par son nom, un homme qui a connu les pires angoisses et dont la souffrance devrait être sacrée à quiconque a conservé au cœur quelque délicatesse, un homme qui se débat à l'heure actuelle dans les tristesses de la démence, un homme dont la santé est gravement compromise et dont la vie est menacée ! Et l'on n'hésite pas non plus à faire recommencer au père et à la mère de Durand, qui habitent Le Havre et qu'on n'a même pas daigné consulter, le douloureux calvaire qu'ils gravissent depuis neuf mois ¹ ! »

Les deux auteurs se défendent face aux protestations et font publier, le samedi 10 juin 1911, une let-

tre afin de justifier leur démarche. Pour ces deux militants, le théâtre est un puissant moyen de propagande « [...] arrivant à émouvoir plus que ne le font les conférences, les brochures et les articles de journaux ². » À leur sens, il est nécessaire que le martyre de Jules Durand fasse l'objet d'une représentation. Cette injustice de classe doit marquer les esprits et faire prendre conscience aux ouvriers de leur triste sort. De même, cette mise en scène a pour but de sensibiliser les milieux bourgeois, hostiles au syndicalisme, et de les inciter à mesurer les conséquences de leurs décisions. Alors que les brochures et les conférences ont fait tout leur effet, pour Adrien Briollet et Ernest Genet il manque la représentation du drame avant que celui-ci ne devienne plus qu'un souvenir. En vérité, ces deux défenseurs de la première heure de Jules Durand n'ont pas cherché à créer une œuvre artistique à part entière, mêlant tirades littéraires et mise en scène parfaite, leur initiative vise plutôt à la réalisation d'une pièce populaire d'actualité et de propagande. À ce propos, ils écrivent : « Nous sommes convaincus que les personnes qui assisteront à ces représentations en sortiront avec un sentiment plus favorable envers l'innocente victime et une horreur plus grande de

1. *Le Petit Havre* du 12 juin 1911.

2. *Ibid.*

cette effroyable erreur judiciaire. C'est là faire œuvre morale et éducatrice, et nous sommes peinés de voir parmi les protestataires certains noms qui pouvaient compter parmi les défenseurs de Durand³. »

Cette réponse argumentée n'a pas l'effet escompté puisque le dimanche 11 juin, lors de la première représentation, un groupe de personnes, mené par Pierre Combes, est réuni au théâtre pour désavouer la démarche artistique et empêcher que la représentation ait lieu. Pierre Combes est très vite renvoyé par le service d'ordre de la Bourse du Travail, et ce sans ménagement. Le lendemain, un vif incident a lieu lors de la seconde représentation. Au début du deuxième acte, un spectateur assis aux fauteuils d'orchestre se lève et se tourne vers le public pour mieux protester contre la représentation. L'individu, qui porte une fausse barbe noire, est chassé de la salle. Son expulsion n'est pas chose aisée puisque le protestataire s'agrippe à tous les sièges de la salle pour gagner du temps et continuer à perturber le spectacle. Le directeur du théâtre lui-même vient aider le service d'ordre du théâtre à le mettre à la porte, et reconnaît à ce moment le secrétaire de la LDH, Pierre Combes. La pièce est retirée de l'affiche le 13 juin 1911 face aux protestations houleuses à son égard.⁴

Mais derrière cet incident se cachent également d'autres causes et, notamment, les querelles entre militants réformistes et révolutionnaires.

Malheureusement, nous n'avons jamais trouvé trace de cette pièce de théâtre, mais il faut savoir qu'elle existe ; et peut-être ressurgira-t-elle tôt ou tard ?

Cinquantenaire de l'affaire Durand

Le cinquantenaire de l'affaire Durand tient essentiellement à la parution du livre d'Armand Salacrou, *Boulevard Durand*⁵. Cet écrivain avait dix ans lors de l'affaire et il a suivi sa mémoire, tout en recherchant les documents relatifs à la machination contre le responsable syndical charbonnier. Il a consulté tous les journaux de l'époque traitant de l'affaire, comme l'attestent ses notes archivées, et il s'est entretenu avec des personnes qui ont vécu de près cette



affaire : « Mon père était convaincu de l'innocence de Jules Durand (on a retrouvé des lettres de lui dans les journaux de l'époque), et ma famille habitait devant la prison où était enfermé l'anarchiste syndicaliste, dont la stupidité, encore plus que la cruauté, d'un jury de paysans cauchois, allait faire un héros de la classe ouvrière⁶. »

Si certains, récemment, lui ont reproché d'écrire en fonction de ses souvenirs d'enfance pour mieux le discréditer, Salacrou tient à affirmer qu'il a questionné des personnes qui ont participé de près à la machination contre Durand. La presse locale, d'ailleurs, loue son travail d'investigation : « Avec une obstination vertueuse et une grande conscience, pour rendre son témoignage irréfutable et le dépouiller de tout effet littéraire, Armand Salacrou s'est attaché à rechercher la plus totale vérité historique : textes des jugements, pièces d'accusation, presse du temps, rapports de police, lettres de Jules Durand même : « Jean Jaurès et Anatole France ont écrit pour tenter de sauver Durand. Pas une ligne de ces deux grands écrivains n'a pu "passer" dans mon texte. Les lettres de Durand, de simples lettres d'ouvrier⁷. »

3. *Ibid.*

4. La plupart des informations sont tirées d'un article écrit par Hélène Rannou, « Le Théâtre du Peuple du Havre », et publié par la revue d'études théâtrales de mars-septembre 2012, *Horizons/Théâtre*, Presses universitaires de Bordeaux.

5. Salacrou Armand, *Boulevard Durand*, Paris, éditions Gallimard, 1960, 288 pages.

6. Archives Salacrou, bibliothèque municipale du Havre, M.s. 631. *Boulevard Durand*. 1907-1969.

7. *Le Havre libre* du 22 septembre 1959.

Rédigé entre 1957 et 1959, nous trouvons plusieurs références à l'anarchisme de Jules Durand dans son livre. Dans les archives d'Armand Salacrou à la bibliothèque municipale du Havre, un résumé de l'affaire est rédigé en ces termes, et ces derniers ne laissent aucune ambiguïté sur la thèse d'un Jules Durand anarchiste :

« En 1910, un anarchiste révolutionnaire, buveur d'eau, nommé Jules Durand, parvient à donner une vie réelle au syndicat des ouvriers-charbonniers. Il réclamait non seulement une augmentation de salaire, mais la suppression des cafés proches des lieux de travail.

La quasi-totalité des ouvriers-charbonniers adhère au Syndicat. Leur situation est tragique : repris de justice, alcooliques travaillant par à-coups, couchant dans des wagons vides, sur les quais, mangeant aux fourneaux économiques.

Au mois d'août 1910, la grève éclate. Durand s'engage à respecter la liberté du travail. Le maire, Henri Génestal, autorise les quêtes en ville.

Au bout de trois semaines de grève, au début de la nuit, sur le quai, un ouvrier, père de trois enfants, alcoolique, qui avait travaillé 48 heures de suite à bord d'un bateau et qui est armé d'un revolver, est assommé au cours d'une dispute par quatre autres ivrognes, ouvriers en grève. Dongé meurt le lendemain à l'hôpital.

Les quatre ouvriers ont été arrêtés. Trois jours plus tard, à la stupéfaction générale, sur plainte du patronat, Jules Durand, secrétaire du syndicat, est arrêté pour complicité morale, ainsi que les deux frères Boyer, trésoriers de ce même syndicat. De faux témoins prétendent qu'en pleine réunion publique, trois semaines auparavant, Durand, approuvé par les frères Boyer, aurait demandé la « suppression » de Dongé (en fait, il avait demandé que l'on supprimât Dongé du syndicat parce qu'il travaillait).

Le procès eut lieu devant la cour d'assises de Rouen, en novembre 1910. Durand est défendu par un jeune avocat qui débute, René Coty. Jennequin, que vous avez peut-être connu, défendait les frères Boyer, je crois. Après délibération du jury (composé de paysans normands qui n'aimaient pas beaucoup les anarchistes révolutionnaires), les quatre ouvriers responsables de l'assassinat de Dongé furent condamnés à quelques années de travaux forcés, les deux frères Boyer furent acquittés et Jules Durand fut condamné à avoir la tête tranchée sur une place publique de Rouen.

Il y eut de la stupeur dans tout le monde ouvrier de Normandie d'abord, de France ensuite, des grèves de solidarité, une campagne de Jaurès dans *l'Humanité*, des grèves de protestation dans le monde entier (Chicago, Barcelone), sauf en Russie.

Devant l'ampleur des manifestations, quelques mois plus tard, le président Fallières ramenait la peine de Durand à sept ans de réclusion.

Les syndicats et la défense continuèrent leurs mouvements. Une révision du procès fut demandée



En 1910, un anarchiste révolutionnaire, buveur d'eau, nommé Jules Durand, parvient à donner une vie réelle au syndicat des ouvriers-charbonniers. Il réclamait non seulement une augmentation de salaire, mais la suppression des cafés proches des lieux de travail.

La quasi-totalité des ouvriers-charbonniers adhère au Syndicat. Leur situation est tragique : repris de justice, alcooliques travaillant par à-coups, couchant dans des wagons vides, sur les quais, mangeant aux fourneaux économiques. »

à la Cour de cassation. Durand fut libéré, mais il avait perdu la raison et dut être enfermé à Quatre-Mares, tandis que, le 15 Juin 1918, la Cour de cassation reconnaissait l'innocence de Durand, condamné sur de faux témoignages, et l'État donnait une rente alimentaire annuelle à Durand.

Voilà l'histoire.

Il y a dans *La Vie Ouvrière*, revue syndicale bimensuelle, numéro du 2^e semestre 1910, un premier résumé de l'affaire, signé C. Geeroms, secrétaire de l'Union des syndicats du Havre. C'est vous dire à quel point j'aurais aimé le rencontrer. Hélas, je suis venu trop tard ⁸. J'aurais voulu également savoir ce qu'était devenue la compagne de Durand, dont je ne sais que le prénom, Julia, et ce qu'étaient devenus les trois enfants de la victime. La veuve, Mme Dongé, élevée par l'Assistance publique, avait signé la pétition pour la grâce de Durand, avec cette

8. Geeroms meurt au Havre en 1949.

phrase : *Cette exécution eût mis une rancune ineffaçable entre le monde ouvrier, auquel j'appartiens, et mes trois pauvres petites filles.*

Que sont devenues ces trois petites filles ? Sans doute ignorent-elles tout du drame auquel leur père a été mêlé⁹. »

De l'Union des syndicats du Havre à André Duroméa, en passant par René Coty et les témoins directs de l'affaire, une pièce reconnue et approuvée dès sa publication

Boulevard Durand est édité aux éditions Gallimard en 1960, et Louis Jochem, voilier, militant anarcho-syndicaliste et secrétaire général de l'Union des syndicats CGT du Havre, envoie au nom de l'USH une lettre qui révèle l'approbation du contenu de l'écrit de Salacrou et qui loue sa vérité :

« *Union des syndicats ouvriers du Havre et de la région, Cercle Franklin-Le Havre,*

À Monsieur Armand Salacrou.

Monsieur,

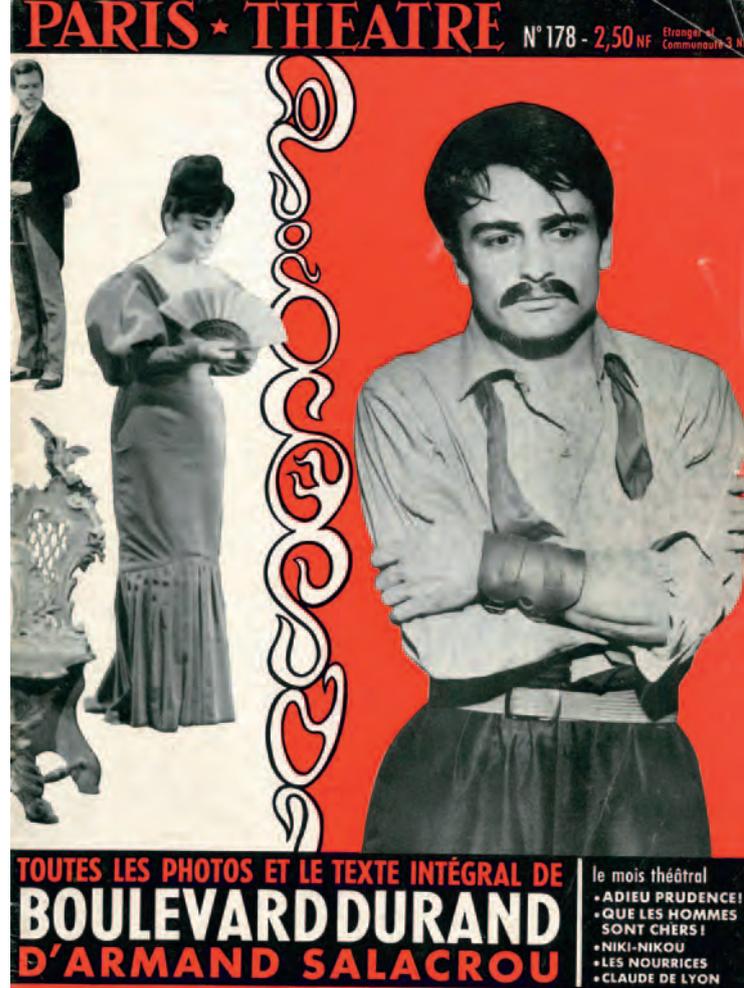
Au cours de sa dernière séance, la commission exécutive de l'Union des syndicats du Havre et de la Région-CGT a longuement discuté des mérites de votre livre, Boulevard Durand. Si quelques réserves ont pu être faites ici et là – il y en aura toujours –, l'unanimité de ses membres, qui avaient lu votre ouvrage avec l'intérêt le plus vif, se sont plu à louer la vérité et l'honnêteté de votre livre.

La décision a été prise de vous adresser cette lettre en gage d'estime et de reconnaissance pour une œuvre qui porte à la connaissance du grand public une affaire qui, depuis cinquante ans, a pris valeur de symbole dans la lutte de la classe ouvrière pour défendre son droit à la vie.

Il serait évidemment souhaitable que cette pièce quitte le livre pour monter sur la scène où elle obtiendrait le succès qu'elle mérite.

Nous qui sommes successeurs de Jules Durand et de ses camarades et qui n'avons pas cessé chaque année leur souvenir, nous nous apprêtons à célébrer comme il se doit, en cette année 1960, le cinquantième anniversaire de cette affaire.

Votre livre vient donc à point nommé. Il ne pouvait y avoir meilleur témoignage de la part d'un



grand Havrais écrivain et honnête homme. Veuillez trouver ci-joint le communiqué que nous faisons paraître dans la presse.

Avec le témoignage de notre estime.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

*Pour l'Union des syndicats CGT,
L. Jochem¹⁰ »*

Si un militant anarcho-syndicaliste est à la tête de l'USH en 1960, il n'en demeure pas moins que la commission exécutive de la CGT locale est à large majorité communiste. Concernant *Boulevard Durand*, aucun militant, quelle que soit sa tendance, ne voit à redire sur le fait que Jules Durand est présenté comme anarchiste. D'autant que plusieurs protagonistes de l'affaire Durand sont encore en vie en 1960. Aucune voix ne s'élève contre cette présentation d'un Durand anarchiste révolutionnaire.

André Duroméa, maire communiste du Havre de 1971 à 1994, indique que les sources de Salacrou sont plutôt humaines et, s'il nomme comme interlocuteurs privilégiés deux communistes – René Cance et Roger Le Marec –, il n'en oublie pas pour autant « tous les syndicalistes havrais » :

9. Archives Salacrou, bibliothèque municipale du Havre, M.s. 631. *Boulevard Durand*. 1907-1969.

10. Salacrou Armand, *Boulevard Durand*, Paris, collection Folio, 1980, p. 242-243.

« Et comment oublier encore la création de *Boulevard Durand* au Havre, la relation exceptionnelle établie entre un créateur et une ville dont il exalte les plus nobles traditions de lutte contre la misère des hommes et l'implacable iniquité des institutions de l'époque ? Pour écrire cette pièce, Armand Salacrou est retourné aux sources du scandale. Mais peut-être plus que les documents, les hommes ont été ses interlocuteurs privilégiés. Je pense ici à nos amis communs René Cance, Roger Le Marec, successeur de Jules Durand au syndicat des charbonniers, et à tous les syndicalistes havrais ¹¹. »

Il ne faut pas oublier que deux militants anarcho-syndicalistes, Augustin Thomas et René Hazard, sont toujours à la tête du syndicat des dockers du Havre en 1960. D'autres militants du port, Henri Quesnel, Victor Le Guillermic, sont encore vivants lors de la parution du livre d'Armand Salacrou. Si celui-ci n'avait pas respecté la trame de la machination patronale contre un Jules Durand libertaire, les dirigeants anarcho-syndicalistes du port seraient intervenus pour rétablir la vérité, ne serait-ce que dans la presse locale.

Deux auteurs havrais contemporains nous parlent de témoignages de personnes qui ont connu Jules Durand et qui se succèdent devant la caméra en cette année 1960 :

« Ce mois de mai est décidément fertile en événements puisque, en raison du choc culturel provoqué par la publication de l'ouvrage de Salacrou, une équipe de la RTF se rend au Havre pour y évoquer l'affaire Durand. Pilotée par Armand, l'équipe de télévision s'installe dans un premier temps devant la librairie La Vigie, avenue Foch, pour y enregistrer plusieurs témoignages relatifs au climat social de 1910 au Havre ; se succèdent devant la caméra ceux qui ont connu le syndicaliste ainsi que quelques personnalités locales, à commencer par l'auteur lui-même, le journaliste Bernard Esdras-Gosse, et un jeune instituteur du nom de Jean Legoy qui parle déjà du Havre ¹². »

En mars 1960, c'est l'ancien défenseur de Jules Durand, devenu entre-temps Président de la République, qui envoie un courrier à Salacrou :

« Merci, cher Maître, de m'avoir envoyé et fort aimablement dédicacé ce livre que je reçois avec émotion. J'ai hâte d'en finir avec le courrier qui m'a poursuivi ici, pour revivre à loisir le drame qui est, de loin, le souvenir le plus douloureux de ma carrière. Une seconde affaire Dreyfus, où les haines de classe ont pris la place des haines de race : c'est ce que j'avais été dire, il y a quelque cinquante ans, à Jaurès et à Reinach. C'est ce qu'en ces dernières années j'ai eu trop souvent l'occasion de répéter – au risque de paraître un rabâcheur –, à propos de certaines condamnations que d'autres haines pourraient avoir inspirées. Peut-être le destin tragique du doux et généreux Jules Durand a-t-il sauvé la vie d'autres innocents. Veuillez agréer, cher Maître, l'expression de ma cordiale gratitude.

R. Coty ¹³. »

René Coty, qui était aux premières loges de l'affaire Durand en tant qu'avocat, ne conteste pas la version de Salacrou.

Émile Danoën et Pierre Aubéry : une amitié indéfectible L'Affaire Quinot

Pour rester dans cette fin des années cinquante, un autre écrivain, Émile Danoën, a écrit *L'Affaire Quinot*, un forfait judiciaire, mais son livre n'a pas connu le succès de *Boulevard Durand* car il ne fut pas édité, du moins pas avant... 2010 où les Éditions CNT-Paris ¹⁴ ont accepté de le faire, dans le cadre du centenaire de l'affaire Durand. De la même manière que Salacrou, Danoën indique que Quinot (= Jules Durand) est anarchiste. On en trouve plusieurs traces dans son livre, dont une dès le début de son ouvrage : « Avec le système actuel, les chefs d'entreprise demeurent désarmés et à la merci des anarchistes comme ce Quinot ¹⁵. »

Émile Danoën était ami avec Pierre Aubéry ; ils étaient pions à l'école primaire supérieure de Montivilliers, commune proche du Havre, avant la Seconde Guerre mondiale. Ils sont d'ailleurs restés en contact jusqu'à la mort d'Émile Danoën en mai 1999 ; c'est dire la longévité de leur amitié. Aubéry, journaliste au *Havre libre*, dès 1947, a écrit plusieurs

11. Armand Salacrou ou *Les voies du Théâtre contemporain*, collection Théâtres, 1990, p. 9.

12. Jean-François Masse, Thierry Rodange, Salacrou – *Le théâtre d'une vie*, éditions Bertout, 1999, p. 260.

13. Archives Salacrou, bibliothèque municipale du Havre, M.s. 631. *Boulevard Durand*. 1907-1969. Lettre de René Coty du 10/03/1960.

14. Danoën Émile, *L'Affaire Quinot*, Éditions CNT-Région parisienne, 2010.

15. *Ibid.*, p. 15.

articles sur les dockers havrais dans la presse locale, articles qui seront repris dans la revue *La Révolution prolétarienne*¹⁶ ; il connaît bien le milieu des dockers qu'il juge pacifiste et antimilitariste avant la Première Guerre mondiale. Danoën est un enfant du Havre qui habite le quartier Saint-François. Il connaît le milieu des marins et des dockers ; c'est en toute connaissance de cause qu'il attribue à Durand l'adjectif « anarchiste ».

qu'ils appelaient « l'avarie », ainsi que la procréation consciente et limitée. C'est-à-dire qu'ils proposaient une philosophie pratique de l'existence à peu près complète. Dans tous les domaines, le mouvement syndical prenait position contre l'ordre établi, contre les préjugés et les croyances les plus enracinés. Il amorçait une campagne d'éducation de la classe ouvrière qui, parce qu'elle était le fait des travailleurs eux-mêmes, qu'elle se poursuivait sur le

lieu de travail, dans les conversations entre camarades, devait avoir une extraordinaire efficacité. Des associations de toutes sortes se créaient sous l'égide de l'Union des syndicats, les unes spécialisées dans l'anticléricalisme, l'antimilitarisme, l'antiparlementarisme, les autres dans la lutte contre l'avarie ou l'alcoolisme, d'autres encore dans la diffusion de la connaissance de l'espéranto ou du néomalthusianisme¹⁷. » Nous trouvons dans cet extrait tous les ingrédients des idées et pratiques libertaires.

Et les dockers, qui, en 1908, étaient en dehors de la confédération, adhérèrent à la Bourse du Travail, le 24 septembre 1909, ne voulant pas rester à l'écart « de ce mouvement qui semblait

préluder à une rapide évolution des masses et à une prochaine émancipation économique et idéologique de la classe ouvrière¹⁸. »

Pierre Aubéry résume bien le syndicalisme révolutionnaire de l'époque, syndicalisme que l'on appellerait anarcho-syndicalisme ou syndicalisme libertaire aujourd'hui.

Patrice Rannou

Cet article sera complété d'une suite, car plusieurs livres ont été écrits depuis le livre d'Armand Salacrou jusqu'à nos jours. C'est ainsi qu'un dernier ouvrage vient de paraître en septembre 2020 sous la houlette d'un magistrat :

L'affaire Jules Durand.

Quand l'erreur judiciaire devient crime, de Marc Hédrich, Michalon éditions, 21 €.

Nous reviendrons donc sur les ouvrages qui ont été publiés, avec plus ou moins de mauvaise foi pour certains.



Les dockers du port du Havre

Pour résumer la doctrine des syndicalistes havrais à compter de 1906, Pierre Aubéry indique à propos des animateurs de *Vérités* : « Pour ces syndicalistes de la première heure, les travailleurs ne devaient compter que sur eux-mêmes pour assurer leur émancipation. Ils devaient se méfier des politiciens, même de ceux qui déclarent se mettre à leur service, car tous cherchent à leur imposer une nouvelle sorte de tutelle. Ils étaient partisans de l'action directe et adversaires de l'action politique, qui amuse la classe ouvrière pour mieux la paralyser. Ils conseillaient par exemple à leurs camarades de ne pas voter. » « Les lois sociales, disaient-ils encore, demeurent lettre morte tant que les prolétaires n'auront pas la force de les imposer. »

En dehors de l'action directe sur les conditions de travail, ils préconisaient l'anticléricalisme, l'antimilitarisme, la lutte contre l'alcoolisme et la syphilis,

16. Pierre Aubéry, « Les dockers du port du Havre », Droit social mai et juin 1950 ; articles du *Havre Libre* de janvier 1950 ; Pierre Aubéry, « Les dockers du port du Havre », in *La Révolution prolétarienne*, juin 1951, p. 5-197.

17. *Ibid.*, p. 9-201.

18. *Ibid.*



Groupe international de la colonne Durruti. En bas, au centre, Mohamed Saïl

Mohamed Saïl

L'étrange étranger

Mohamed Saïl est devenu en l'espace de trois décennies l'une des figures les plus connues du mouvement libertaire. Militant passionnant, même s'il est une figure secondaire de l'entre-deux-guerres et de l'immédiate après-guerre, il est en passe aujourd'hui d'être considéré comme un militant de première envergure, au risque de l'anachronisme. La réédition de ses textes est heureuse et la sortie de ce volume mérite d'être saluée.

Pour mémoire, Saïl est né en 1894 en Kabylie. Il arrive en France avant la Première Guerre mondiale, il commence à militer réellement après celle-ci. Il y anime les « comités de défense des indigènes algériens » et écrit, à partir de cette date, les principaux articles sur la « question coloniale ». Il revient une fois en Algérie, en 1925, mais passe la majeure partie de son temps en France, où il milite dans les rangs du mouvement. Il est condamné à la prison à plusieurs reprises pour provocation de militaires à la désobéissance. Mécani-

rien, il devient réparateur sur faïence, après avoir été blessé au bras, alors qu'il combattait dans le groupe international de la colonne Durruti en Espagne, en 1937 – il en conservera un handicap. Il aurait fabriqué des faux papiers pendant la guerre. Reprenant sa place dans le mouvement libertaire, dans sa ville d'Aulnay, il s'occupera notamment de la tribune anticoloniale jusqu'à sa mort en 1953, avant le début de la guerre d'Algérie, mais après la scission où il suit la Fédération communiste libertaire.



Un combattant du FLN fait prisonnier, au sud de la Kabylie

Il est possible de formuler quelques regrets sur la présente édition, réalisée trop vite et sans toutes les vérifications nécessaires.

Quelques exemples parmi d'autres

D'abord, tous les textes de Saïl sont connus ; ils avaient été recensés, à l'heure où le web n'existait pas, et cités (un texte publié dans la revue *Migrance*). Ensuite, il existe une légende urbaine, conséquence des recopiations de multiples reprises de la brochure que j'avais publiée en 1994 : Prévert n'a jamais dédié *Étranges étrangers*, extrait du *Grand bal du printemps*, à Saïl qu'il ne connaissait pas ; ce morceau est juste en exergue de l'introduction publiée dans la collection « Volonté anarchiste ». Sur le choix des textes, on regrettera, par exemple, que le texte de Saïl « Civilisation », publié dans *l'Insurgé* en 1926, n'ait pas été inséré dans le recueil, alors qu'il est accessible dans n'importe quel centre d'archives et même sur le web. Inversement, le texte intitulé « À l'heure des élections, position du mouvement libertaire nord-africain », publié par *le Libertaire* en 1953 est inséré, alors que les rédacteurs sont des militants connus et identifiés par les chercheurs. Il est aussi regrettable, puisque plusieurs photos sont éditées, de ne pas avoir publié la photographie de Saïl sur le front espagnol. Enfin, l'hommage moins politique mais plus fraternel de Louis Louvet dans *Contre-courant* (5 mai 1953) à celui qu'il appelait le « grand fou », au « caractère d'une pièce », ne figure pas dans le recueil.

Les textes appellent aussi des commentaires.

Ses articles sont un condensé de la culture libertaire. L'anticapitalisme est une constante. L'anticommunisme est très présent. Il refuse l'aide juridique et financière du Secours rouge ou dénonce le rôle du PCF et le caractère dictatorial de l'URSS. Il est pos-

sible de voir dans les textes de Saïl un antifascisme affirmé – son combat espagnol en témoigne –, mais surtout, bien sûr, un militant anticolonialiste. Les appels à la révolte des colonisés sont souvent insurrectionnels. Les coloniaux doivent renverser le régime, retourner les armes du colonisateur contre lui ; Saïl n'évoque pas seulement une révolte armée mais une révolte morale. La colonisation c'est aussi la misère. Ces textes font quelque part penser à ceux d'Albert Camus (*Misère en Kabylie*). Il voit aussi le drame de la colonisation spoliant les richesses locales et obligeant les colonisés à s'installer en métropole ou

“

**Prenez garde qu'un jour
les parias en aient marre
et qu'ils prennent les fusils
que vous leur avez appris
à manier pour les diriger
contre leurs véritables
ennemis, au nom du droit
à la vie, et non comme
autrefois pour une
soi-disant
patrie marâtre
et criminelle. »**

à rester, en vivant miséreux. Les descriptions de la misère sont saisissantes. Dans l'échelle des responsabilités, le colonisateur est le coupable mais il bénéficie de complices directs, les autorités locales, et d'un système d'appui qui lui permet de survivre, fondé sur les caïds et dont la religion est l'un des principaux ciments. Les textes de Saïl sont un temps de l'histoire du mouvement libertaire, dans lequel la critique de la religion demeure un point central. C'est aussi pour cette raison qui faut relire Saïl.

Sylvain Boulouque

**Mohamed Saïl. L'étrange étranger.
Écrits d'un anarchiste kabyle**

Textes réunis et présentés
par Francis Dupuis Déri.

Lux, Montréal, 2020, 170 p., 10 €

Voltairine de Cleyre

Écrits d'une insoumise

“

Oui, maîtres ! La Terre est une prison, le lit conjugal est une cellule, les femmes sont les prisonnières et vous êtes les gardiens. »

« Pour certains des anarchistes, la question féminine n'est pas une problématique distincte de celle de l'actuelle situation industrielle.

Il faut cependant noter que cette affirmation est faite principalement par des hommes qui ne souffrent pas de ces conditions d'esclavage dans lesquelles vivent les femmes. »



Voltairine de Cleyre (1866-1912) est une anarchiste américaine. Comme son nom l'indique, elle est issue d'une souche française par son père, qui tenait Voltaire en haute estime. Elle fut une militante anarchiste de premier plan, et, grâce au travail de nos camarades québécois, elle est désormais accessible en langue française. Ses père et mère semblent avoir tous deux été des activistes de leur temps, abolitionnistes et libres-penseurs. Le statut social de la famille est pauvre et ouvrier. Voltairine de Cleyre est devenue une jeune oratrice très tôt, d'abord libre-penseuse, puis ensuite anarchiste à partir de 1888. Comme toute sa génération, elle assiste avec bouleversement à l'assassinat des cinq martyrs de Chicago, un événement fondateur de l'anarchisme américain. Avec la rencontre de proches des martyrs de Chicago, elle affermit ses opinions dans la proximité de Benjamin Tucker. Voltairine de Cleyre s'installe à Philadelphie. En 1890, elle donne naissance à un enfant qu'elle n'élève pas et qui est confié à son père. Elle s'intéresse en particulier aux émigrés juifs pauvres et apprend le yiddish. En 1893, elle rencontre Emma Goldman, mais le goût pour la discrétion de Voltairine de Cleyre ne se satisfait guère du goût pour l'ostentation d'Emma Goldman. Elles sont donc camarades sans intimité. Voltairine de Cleyre voyage en Angleterre, en 1897, où elle rencontre nombre de réfugiés européens, dont Kropotkine et Rudolf Rocker. Elle visite Paris et Sébastien Faure, puis rencontre des anarchistes espagnols réfugiés à Londres. Elle écrit pour *Freedom*, la revue anglaise, publie un recueil de poèmes et écrit sur la littérature et l'art en général. En 1901, Léon Czolgosz tue le président américain Mc Kinley. Il est exécuté pour ce fait un mois plus tard. La chasse aux anarchistes s'amplifie dans le pays. Voltairine de Cleyre est pacifiste et non-violente, fidèle de Tolstoï à qui elle se réfère souvent, mais elle prend la défense de l'anarchiste, tout comme elle avait pris la défense de Berkman, lors de son attentat en 1892. À la fin de sa vie, Voltairine de Cleyre a été une grande supportrice de la révolution mexicaine, en un temps où nombre d'anarchistes traditionnels l'ignoraient ou la déniaient et déniaient. À l'instar de Louise Michel et d'Isabelle Eberhardt, Voltairine de Cleyre est victime, en 1902, d'un attentat par balle dans la poitrine. Elle en réchappe, refuse de porter plainte contre son assaillant et multiplie les appels à la clémence en sa faveur. En 1903, elle voyage à nouveau en Europe. Après un grave épisode de maladie, Voltairine de Cleyre contribue au lancement de la revue *Mother Earth* d'Emma



Léon Tolstoï

Goldman et écrit régulièrement des articles. Elle se définit, après une longue évolution depuis la libre-pensée, puis le socialisme, puis le pacifisme et l'individualisme anarchiste, comme une « anarchiste sans étiquette ». En 1906, Alexandre Berkman sort de prison, et Voltairine entretient alors une grande amitié avec lui. Elle le soutient et réciproquement : c'est Berkman qui éditera la première anthologie des écrits de Voltairine de Cleyre après sa mort, en 1914. Pendant toute sa vie de conférencière et d'essayiste, Voltairine de Cleyre a tenté de préciser sa pensée et de définir son anarchisme, tel qu'on peut le lire dans l'ouvrage préparé par les éditions Lux.

Voltairine de Cleyre a défendu au cours de sa vie militante quelques grands thèmes de prédilection. Ainsi l'antimilitarisme : « Il serait vraiment souhaitable que tous les hommes – pas uniquement les Américains – soient en paix. Pour parvenir à cet état, toutes les personnes favorables à la paix devraient retirer leur appui à l'armée et exiger que ceux qui veulent faire la guerre la fassent, à leurs propres frais et risques ; qu'aucune paie ni pension ne soit fournie à ceux qui choisissent de considérer l'homicide comme un métier. » (p. 79).

Comme libre-penseuse, Voltairine de Cleyre n'en fut pas moins convaincue, toutefois, de la pré-

éminence des affects et émotions sur la raison. Il faut comprendre cette attention à l'inconscient comme très avant-gardiste, à une époque où le freudisme n'en était qu'à ses débuts, et où le rationalisme frisait souvent la caricature. Voltairine de Cleyre fait montre dans ce domaine d'une grande modernité (*Pourquoi je suis anarchiste*). Dans ce même pamphlet, *Pourquoi je suis anarchiste*, elle opte résolument pour une abolition totale de l'argent, et non pas pour divers aménagements tels que « les mutuelles bancaires », par exemple, ou autres « notes de crédit ». Autre credo permanent dans l'œuvre de Voltairine de Cleyre, le pacifisme : « Seule l'expérimentation pacifique peut fournir une solution. Les partisans de la force le savent et le croient tout autant que les tolstoïens (...), plusieurs acceptent l'idée qu'il est plus facile de conquérir la guerre par la paix. J'en suis. Je ne vois aucun terme à la riposte, à moins que quelqu'un cesse de riposter ; mais que personne ne confonde cela avec la soumission servile ou la molle abnégation. J'affirmerai mes droits, peu importe ce qu'il m'en coûte, et personne n'empiétera sur eux sans que je proteste. » (*Naissance d'une anarchiste*, p. 109).

L'abolitionnisme : dans son article intitulé « Crime et châtement », Voltairine de Cleyre analyse ce qui fait socialement la criminalité et les diverses stratégies dominantes pour répondre à ce fait social. C'est la grande époque de Lombroso, avec les catégories pseudo-scientifiques de ce qui fait « naturellement », physiologiquement, un criminel. Là encore, Voltairine de Cleyre est très nette : la prison ne guérit rien, ni la société, ni celui qui s'en écarte par un crime : « Pensez-vous que les gens sortent améliorés d'un endroit pareil ? Avec plus de respect pour la société ? Moi non. Je pense qu'ils en ressortent le cœur rempli d'amertume, encore plus insensibles que lorsqu'ils y sont entrés. » À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, les abolitionnistes sont des pionniers. On connaît le nom de Clara Wichman, dans l'anarchisme hollandais, qui, à la même époque, lutta contre la prison également. Mais ceux-là sont peu nombreux. Et la non-violence inspire toujours ses réflexions : « Car franchement, l'anarchisme n'a rien de commun avec la violence et ne pourra jamais triompher si ce n'est par la conquête des esprits. »

En tant qu'anarchiste américaine, Voltairine de Cleyre examine les liens complexes et puissants entre « la tradition américaine et l'anarchisme », une tradition qu'elle puise parmi les pionniers conquérants qui œuvraient avant la guerre d'Indé-

pendance. À ce titre, on mesure combien Voltairine de Cleyre est significative d'un anarchisme proprement américain, notamment en insistant sur l'autonomie des petits regroupements de régions et villes, avant la fédération quelque peu centralisatrice des États-Unis.

Et enfin, l'une des grandes thématiques défendues par Voltairine de Cleyre est le féminisme, que les auteurs québécois du présent recueil nomment « anarcha-féminisme » pour être plus en phase avec l'époque. En plusieurs textes d'une grande perspicacité et tout à fait convaincants, l'auteure analyse combien la domination sociale des femmes leur est préjudiciable et combien la lutte pour leur égalité est majeure. Cette égalité politique commence d'ailleurs par l'égalité économique (*L'égalité politique de la femme*), un argument que la plupart des anarchistes communistes pouvaient entendre. Mais dans deux autres textes, *Le mariage est une mauvaise action* et *L'esclavage sexuel*, Voltairine de Cleyre met l'accent sur la condition sociale sexuée des femmes, qui fonde leur asservissement spécifique auquel les hommes, par un principe inverse, ne sont pas confrontés. En cela, elle reprend ses bases anarchistes individualistes, car c'est dans cette variante que l'accent fut mis sur les mœurs et les formes privées, indivi-





New York, octobre 2011. La police arrête une manifestante affiliée au mouvement *Occupy Wall Street*

duelles, de l'oppression des individus, et pas seulement économiques. Ces textes sont parmi les meilleurs de l'auteure : « Oui, maîtres ! La Terre est une prison, le lit conjugal est une cellule, les femmes sont les prisonnières et vous êtes les gardiens. »

« Pour certains des anarchistes, la question féminine n'est pas une problématique distincte de celle de l'actuelle situation industrielle. Il faut cependant noter que cette affirmation est faite principalement par des hommes qui ne souffrent pas de ces conditions d'esclavage dans lesquelles vivent les femmes. » Cette controverse est loin d'être soldée de nos jours et la phrase pourrait être écrite actuellement. L'ensemble des positions féministes de Voltairine de Cleyre est largement renforcé par les données sur sa vie personnelle. Dans un ouvrage remarquable, *Anarchist women, 1870-1920*, l'historienne Margaret Marsh a étudié ce qui distingue les féministes anarchistes des féministes dites « bourgeoises » au XIX^e siècle. Parmi les portraits divers qu'elle examine, on compte celui de Voltairine de Cleyre. Ce travail est exceptionnel car il étudie pour la première fois, et la seule, les femmes

anarchistes dans leur ensemble et leur collectivité, et non plus, comme il est d'usage, une seule personnalité à la fois, comme si elle était seule au monde. Elle en examine ce qui fait leur spécificité d'anarchistes féministes. Et Voltairine de Cleyre en est le prototype.

Voltairine de Cleyre n'a jamais accepté d'être rémunérée pour ses activités de propagandiste anarchiste. Elle gagnait sa vie dans des emplois alimentaires tels que des cours de français, de piano et d'anglais à des immigrants russes.

L'historien Paul Avrich lui a consacré une biographie, à la fin de sa vie (disponible en anglais). Les femmes anarchistes de la fin du XIX^e siècle ont souvent expérimenté à leurs dépens l'inégalité économique avec les hommes. L'un des aspects de la vie de Voltairine de Cleyre, en adéquation avec ses proclamations anarchistes, est le fait que, par exemple, elle n'a pas élevé son enfant elle-même ; son fils Harry fut élevé par son père jusqu'à l'âge de quinze ans. Pendant ce temps, sa mère vivait en union libre avec un autre homme. Cette liberté dans la vie quotidienne – et surtout dans la vie maternelle – est une spécificité des femmes anarchistes que l'auteure met en relief et qui s'applique admirablement à Voltairine de Cleyre. Une adéquation que l'on retrouve rarement chez les féministes non anarchistes. Cette appétence pour les modes de vie non conventionnels, comme, par exemple, les familles dites « recomposées » de nos jours, mais qui existaient au XIX^e siècle déjà. Nombre des féministes anarchistes des siècles passés ont expérimenté ces modes de vie précurseurs. Voltairine de Cleyre a admirablement illustré cette adéquation entre sa pensée anarchiste et son mode de vie. Elle incarne l'anarchisme féministe américain de souche, à l'égal de Warren et Tucker, et sa réhabilitation, en cours aux États-Unis depuis des années, a ainsi gagné la francophonie grâce aux éditions canadiennes Lux. Des éditions québécoises qu'il faut saluer pour leur riche contribution au domaine anarchiste, notamment contemporain, avec de nombreux jeunes auteurs qui revisitent les classiques anarchistes en les adaptant à notre époque.

Claire Auzias

**Écrits d'une insoumise
Voltairine de Cleyre**

Textes présentés par Normand Baillargeon
et Chantal Santerre

Éditions Lux, 2018, 307 pages, 10 €

Des étoiles et des larmes

Juste avant le déluge du cinquantenaire de Mai-68, Claire Auzias, lutine, publiait son livre *Trimards*¹, hommage à la « pègre » et aux mauvais garçons d'un printemps lyonnais où elle s'investit beaucoup. Quelques mois plus tard, transformée en héroïne un peu naïve de la déglingue post-soixante-huitarde par un commis de rentrée littéraire, elle nous livrait une assez savoureuse « Lettre ouverte à mon prédateur² » qui fit un certain bruit, notamment au Mercure de France, éditeur du diffamateur. C'est que Claire Auzias est du genre entêté. Ses amis la connaissent, ils ont pansé quelques-unes de ses blessures pour le savoir : elle ne renonce à rien quand il est question d'honneur ou de mémoire.

Et voilà que sort en cette rentrée de septembre, en autoédition, un petit recueil d'elle dont on sait par avance qu'il passera inaperçu. Et – pourquoi le taire ? – l'on enrage un peu à l'idée qu'aucun éditeur digne de ce nom de la scène dite alternative, celle qui a nos faveurs depuis longtemps, n'ait accepté d'accorder à ce cri du cœur la chance qu'il méritait. Car, au-delà de sa propre histoire, ce témoignage très singulier de Claire Auzias s'applique, une fois encore, à rendre hommage à celles et ceux qui, plus nombreux qu'on ne l'imagine, vécurent l'après-fête comme un impossible retour à la normale. L'histoire les a rangés dans la catégorie des illuminés, des instables et des suicidés de la société. Comme d'autres avant eux et d'autres après. La morale révolutionnaire en a même rajouté dans l'opprobre, comme c'est son rôle, au nom d'une efficacité de curés.

Outre une probable nausée, on peut penser que la chiasse commémorative de 2018 aura ranimé chez Claire Auzias quelques souvenirs bien précis et peu tamisés de son « après » à elle. Ce qui frappe l'esprit

et le cœur à la lire, c'est son aptitude à dignifier son vécu. À dignifier, répétons, pas à magnifier. Dignifier, c'est donner une dignité aux dérives de ces temps, les prendre au sérieux, dire ce qu'elles engagent de ruptures et de courage jusque dans la perte de soi et, *in fine*, comprendre en quoi et pourquoi elles firent le terreau de ce qu'on est devenus les années passant : des inadaptés définitifs d'un monde qui, lui, ne s'est pas arrangé.



1. Claire Auzias, *Trimards*. « Pègre » et mauvais garçons de Mai 68, préface de John Merriman, Lyon, Atelier de création libertaire, 2017, 492 p. La recension de cet ouvrage est disponible en ligne sur <<http://acontretemps.org/spip.php?article649>>.

2. Disponible en ligne sur <<http://acontretemps.org/spip.php?article671>>.

Tout commence en septembre 1972, dans les monts du Lyonnais. Claire « l'enragée ³ » vient de sortir de cabane. Danielle, sa sœur de captivité de Montluc, leur a trouvé une maison, une grotte, un refuge. Elles sont en attente de leur procès. « Nos seuls amis étaient en taule, écrit Claire Auzias. Aux gens libres nous n'avions rien à dire. » Un mois plus tôt, elle a épousé, à la prison Saint-Paul de Lyon, Didier Gelineau, son compagnon. Ce récit lui est dédié. Sa liberté provisoire, en attente du procès, dépend d'un travail. Elle en trouve un de documentaliste au TNP de Villeurbanne, codirigé par Planchon et Chéreau, qui lui offrent « l'asile ». Elle y est bien. Elle écrit à Didier sur des affiches de théâtre. Pour le distraire. Elle a vingt ans. Elle aime le théâtre. Elle envisage même de faire de la mise en scène.

Elle est un peu éruptive, Claire, un brin déjantée aussi. C'est son côté double : *seventies* et personnage de Queneau, tout à la fois. Exemple : malgré sa « phobie animale », elle adopte deux chiens – Mescal et Zazie, « un mâle et une femelle pour expérimenter ce qui différencie les sexes, du social ou du natif ». Ils feront la route avec elle, au sens propre du terme, jusqu'à la frontière somalienne, où elle sera obligée de les abandonner. Pour survivre, c'est-à-dire pour continuer à vivre. Un sacrifice qu'elle raconte, des larmes dans sa plume. Il y a, en vrai, beaucoup de larmes retenues dans ce récit net, tranchant, sans fioritures, sans masques. « J'étais moi-même en proie aux vicissitudes de l'époque, écrit-elle, à l'impétuosité de l'existence matérielle, toutes nécessités auxquelles j'étais incapable de faire face. » Didier va mal ; il est entré dans les ténèbres de la détresse. Le 23 février 1973, la Pénitencière lui annonce sa mort par suicide médicamenteux. Deux comprimés d'Im-ménoctal et deux bières. Elle n'y croit pas, Claire. Il faudra que passe un mois pour qu'elle puisse lire sa dernière lettre.

« Le décès de Didier clôturait l'action en justice pour lui. On ne juge pas les morts. » Pour les autres – les illégalistes Patrick, Everest, Daniel, Claudine, Danielle et Claire –, « justice » devait passer. Elle passa. Le procès a lieu en mars. Le procureur Kastner déteste les anarchistes. Il est vrai qu'ils lui en ont fait voir au moment de l'affaire Raton et Munch, comme Claire le raconte dans *Trimards*. Les peines sont lourdes pour les « enfants perdus de 68 », entre neuf et cinq ans. Danielle et Claire obtiennent le sursis. « J'étais inaccessible, écrit Claire. Ailleurs. J'en avais



Prison Montluc, Lyon

fini avec ce monde-là, désormais il me lâchait enfin. Libre n'est pas le mot qui convient, mais je n'avais plus de compte à rendre. Ni à ma famille, j'étais majeure ; ni à la justice, j'étais en sursis. » Son choix, ce n'est pas la réinsertion, surtout pas, mais « l'exil », le grand voyage, le lointain, la seule méthode qu'elle connaisse pour garder un rapport au monde, pour se laver des offenses et du malheur. Son but ultime, c'est l'Inde ; sa première étape, l'Éthiopie, avec les lettres du Harar de Rimbaud en poche. Les gens du TNP de Villeurbanne se cotisent pour contribuer au billet d'avion : un aller simple pour Addis-Abeba. Avec Jeanne, une amie. Les deux chiens arriveront un mois plus tard, une fois vaccinés.

Il faut prendre ce récit pour ce qu'il est : la remémoration d'un parcours initiatique en terres de mystères, mais aussi, surtout, l'expression d'un voyage du dedans. D'abord, il y a cette « découverte inouïe » de couleurs, de reliefs, de coutumes, d'expériences inconnues. Mais davantage encore, la preuve qu'on peut durer. Car ce périple – d'Addis-Abeba à Djibouti, via la Somalie et le Kenya, avec arrêts à Nairobi et Mombassa, et longue traversée vers l'Inde sur un vieux rafiote de misère – est d'abord un acte d'en-

3. Pour en savoir plus sur les événements qui l'ont conduite en prison et les conditions de sa détention, voir Mimmo Puciarelli, *Claire l'enragée*, entretien avec Claire Auzias, Atelier de création libertaire (Lyon), coll. « L'anarchisme en personnes », 2006.

durance, celle qu'il faut pour se laver l'esprit, se mettre d'aplomb en risquant de se perdre. Et le risque de la perte – notamment dans la défonce – est réel, constant, raconté. En cela, il faut saluer la totale sincérité de Claire Auzias. Elle assume sans se renier d'avoir voulu vivre tout ce que l'époque eut d'excessif dans la quête du hors-limites, mais elle n'en joue pas, comme certains faussaires de l'aventure, pour poser à l'héroïne destroy. Il y a beaucoup de débîne dans ce livre ; elle est authentiquement décrite, sans fard. Il y a aussi des rencontres magnifiques avec des clochards célestes, des mendiants orgueilleux, des poètes des rues, des beatniks partageux, des êtres en marche vers on ne sait quoi. Il y a la folie, aussi, qui guette comme une frangine les premiers signes de l'infamale descente aux enfers de la disgrâce. Elle raconte, Claire, elle raconte ses excès, ses improvisations, ses naïvetés, ses délires, son attrait pour les odeurs entêtantes de l'encens, sa lecture de Malcolm Lowry, les hyènes du Harar, la pleine lune dans le ciel du désert, les rues de sable de Mogadiscio, un concert de sitar à Bénarès, le manque chronique d'argent, le premier anniversaire de la mort de Didier, le premier *shoot* de Goa, la clochardisation, l'inimaginable enfermement au « mitard des fous » de Thana Mental Hospital, dernière étape avant le rapatriement forcé vers la France. « Je n'ai plus jamais retrouvé mes chimères indiennes, écrit-elle, la poésie qui vous coule des doigts dès qu'on empoigne un crayon, l'écriture qui navigue joyeusement en jouant sur les polysémies, les excursions interstellaires dont vous pensez ne jamais revenir, tout cela fut enfermé à double tour dans la modération ordinaire d'une vie qui deviendrait plane, sans histoire ni piment. » Et elle ajoute : « J'étais furieuse... » La fureur comme une seconde nature, en somme.

Tout gisait là, nous dit Claire Auzias, dans une « boîte de Pandore », celle qu'elle s'était elle-même confectionnée : des lettres de l'époque du grand voyage, quelques notes aussi sans doute. Le livre fini, clos, elle l'ouvrit et fit le choix de ne pas le retoucher, mais de lui annexer des fragments de cette part manquante. « Mes "impressions d'Afrique et d'Asie" doivent rester ce qu'elles sont, aussi imparfaites soient-elles. » Ce qui demeure de la réalité, c'est ce que le passage du temps restitue de l'éphémère des instants vécus. Pour le reste, Claire

Auzias est historienne, et l'histoire a des scrupules.

L'autre annexe qui clôt ce livre – « Rue des Tables-Claudiennes » – revient sur le début d'une histoire qui n'en finit pas de s'éteindre, comme ce quartier de la Croix-Rousse, aujourd'hui gentrifié, qui fut celui des Canuts, des révolutionnaires, des anarchistes de Lyon. Le 12 août 1971, une bande de jeunes illégalistes défoncés à l'acide font parler les armes en visant une voiture de police en patrouille. Comme ça, parce qu'il y a maldonne : les mêmes s'imaginent que les flics sont là pour eux. Le tireur, c'est Didier Gelineau. Les flics répliquent. Didier est touché. Son arrestation est facile. Le reste le sera aussi : la « bande des Dalton » des Tables-Claudiennes sera vite coffrée. Voilà les faits. Rien de bien brillant, convenons-en.

Ce qui l'est, en revanche, et indiscutablement, c'est le plaidoyer final, en défense offensive, de Claire Auzias, cette manière crâne d'assumer, au temps des renégats, sa filiation illégaliste, cette mélancolie qui pointe sous la colère (le « clivage atrabilaire », dit-elle), cette force batailleuse qui la fonde à honorer son mort sans anoblir sa cause. Et puis cette phrase, en conclusion, qui dit tout sur tout : « L'atterrissage prit toute une vie. » Comme cette citation de Mary Shelley : « Que les étoiles contemplent mes larmes. »

Freddy Gomez

À contretemps/Recensions
et études critiques/septembre 2020

Claire Auzias, Un fait d'été,

The Book Edition, 2020, 160 pages, 12 €



Harar, Éthiopie. La Maison de Rimbaud



Je suis dépourvu de foi et ne puis donc être heureux, car un homme qui risque de craindre que sa vie ne soit une errance absurde vers une mort certaine ne peut être heureux. Je n'ai reçu en héritage ni dieu, ni point fixe sur la terre d'où je puisse attirer l'attention d'un dieu : on ne m'a pas non plus légué la fureur bien déguisée du sceptique, les ruses de Sioux du rationaliste ou la candeur ardente de l'athée. Je n'ose donc jeter la pierre ni à celle qui croit en des choses qui ne m'inspirent que le doute, ni à celui qui cultive son doute comme si celui-ci n'était pas, lui aussi, entouré de ténèbres. Cette pierre m'atteindrait moi-même car je suis bien certain d'une chose : le besoin de consolation que connaît l'être humain est impossible à rassasier. »

Notre besoin de consolation est impossible à rassasier.
Stig Dagerman

Juste en passant : politique-fiction à propos de Stig Dagerman

Profitons de la récente parution d'un essai de Claude Le Manchec (ancien formateur et déjà auteur, par ailleurs, d'études sur Tchekov, Primo Lévi, Queneau, Kafka...), *Stig Dagerman, La liberté pressentie de tous*¹, pour préciser deux ou trois choses sur l'écrivain suédois auquel Jean-Marie Gustave Le Clézio avait rendu hommage à Stockholm, en 2008, lors de la cérémonie d'attribution de son prix Nobel de littérature. Rappelons également qu'il existe, parmi divers travaux publiés ces der-

nières années, une excellente biographie signée du traducteur Georges Ueberschlag, *Stig Dagerman ou l'innocence préservée*². À lire à toutes fins utiles et pour garder en mémoire des détails importants qui permettent de comprendre combien, empreinte d'engagement, la courte et intense vie de Dagerman fut toujours cohérente.

Car autant prendre les devants. Songeons ainsi à Louise Michel, saluée par les tenants d'un État dont elle se défiait : que de rues, d'écoles, d'établisse-

1. Claude Le Manchec, *Stig Dagerman, La liberté pressentie de tous*, Le Cygne, 2020.

2. Georges Ueberschlag, *Stig Dagerman, ou l'innocence préservée* – Une biographie, L'Élan, 1996. En vente aux éditions de l'Élan, BP n° 90 655, 62030 Arras cedex, 20 €, franco de port.

ments publics portant son nom. À George Orwell, socialiste de gauche si l'on peut dire, libertaire affirmé, aujourd'hui encensé par les uns et les autres et notamment par ceux qu'il se faisait une fierté de combattre. Qui, aujourd'hui, à gauche ou à droite, surtout à droite, ne reconnaît pas son génie visionnaire ? Qui ne salue pas la clarté de ses vues ? Depuis le milieu des années 1980, quand son célèbre roman *1984* est apparu comme prophétique, Orwell est cité par des ignares que Bradbury aurait pu met-



Les héritiers des staliniens et des fascistes d'hier sont plus orwelliens qu'Orwell, plus camusiens que Camus. Ils reconnaissent enfin que la pensée libre, c'est-à-dire émise hors des carcans d'une stricte idéologie politique, est précieuse. Ils ont cherché à l'assassiner, ils consentent enfin à s'y convertir, allant – massacre de la rédaction de *Charlie hebdo* oblige – jusqu'à défendre le droit au blasphème, ce qui n'était pourtant pas leur tasse de thé. Fini d'encenser le communiste orthodoxe Aragon ou le fasciste bon teint Drieu la Rochelle, place aux auteurs d'obédience libertaire – lesquels n'ont pas vaincu, ils ne l'ont jamais véritablement cherché, mais sont tout bonnement récupérés. »

tre en scène dans *Fahrenheit 451*. L'écrivain britannique est partout dans la philosophie et la politique contemporaines, véritable Big Brother de la pensée. Les conservateurs le revendiquent depuis longtemps, retenant son anti-stalinisme (ce qui vaut aussi pour Koestler et quelques autres de cette génération), au détriment de son anti-franquisme et de son anti-nazisme.

Idem pour Camus. Tout le monde s'extasie sur sa clairvoyance lors de la guerre d'Algérie, devant son bon sens humaniste face aux totalitarismes des années 50. Tout le monde est devenu camusien (alors que s'affirmer sartrien, de nos jours, relève autant de la provocation que d'un ringardisme assumé). De fait, être philosophe, de nos jours, c'est apprendre à

philosopher, autrement dit à voir le monde avec les yeux de l'auteur de *L'Homme révolté*.

Les héritiers des staliniens et des fascistes d'hier sont plus orwelliens qu'Orwell, plus camusiens que Camus. Ils reconnaissent enfin que la pensée libre, c'est-à-dire émise hors des carcans d'une stricte idéologie politique, est précieuse. Ils ont cherché à l'assassiner, ils consentent enfin à s'y convertir, allant – massacre de la rédaction de *Charlie hebdo* oblige – jusqu'à défendre le droit au blasphème, ce qui n'était pourtant pas leur tasse de thé. Fini d'encenser le communiste orthodoxe Aragon ou le fasciste bon teint Drieu la Rochelle, place aux auteurs d'obédience libertaire – lesquels n'ont pas vaincu, ils ne l'ont jamais véritablement cherché, mais sont tout bonnement récupérés.

Il semble que le temps où l'image de l'anarchiste faisait peur soit révolu. Tout le monde, enfin dans le milieu culturel et artistique, est devenu un peu anarchiste. C'est tellement *tendance* : ça ne mange pas de pain, pourrait-on dire aussi. Un Darien, un Céline, un Maurice Raphaël, voire un Paul Morand, etc., ces écrivains sulfureux d'hier sont allègrement classés parmi les anarchistes, alors que leurs prises de position les classent parmi les réactionnaires. À quand Michel Houellebecq, Yann Moix et d'autres de cet acabit qualifiés de libertaires ou d'anarchistes par des incultes présentateurs d'émissions télévisées *people* ? Hausser la voix et proférer des saloperies machistes ou racistes, comme dans *Causeur* et d'autres magazines profondément *trumpistes*, ce n'est pas être anarchiste, pas même contestataire ; juste beauf, démagog, attardé ; limite, souvent, fachos. C'est, surtout, se ranger parmi les fieffés cons.

De grands noms, de véritables consciences sont revendiqués par des pitres qui tiennent des propos contraires : Orwell, Camus... Comme l'écologie (permettons-nous cette parenthèse) : tout le monde est écologiste aujourd'hui, à commencer par les chasseurs qui, sans humour aucun, eux, se targuent d'être les « véritables écologistes ». Du coup, ceux – les Depardieu, Dupont-Moretti et consorts – qui brocardent autant qu'ils le peuvent les écologistes apparaissent comme des hérauts affrontant la parole désormais commune. Affligeant. La contestation est aujourd'hui réactionnaire – pas toujours, mais trop souvent. Le phénomène n'est pas nouveau, il régit toute société prétendument démocratique et débouche sur des incontinents verbaux façon Trump, Poutine ou Erdogan.

Mais revenons à la littérature, la belle et stimulante littérature, celle de Stig Dagerman. Un jour ou l'autre, on peut le craindre, ce sera à son tour d'être



recruté, à son corps forcément défendant, lui qui mourut en 1954. Rien ne nous permet aujourd'hui de l'affirmer, mais les intellectuels de sa stature sont des proies idéales.

L'époque est à la perversion des idées. Non pas à l'émergence d'idées perverses mais d'idées perverses – ce qui peut revenir au même. Il n'est guère difficile d'imaginer un prochain article de Michel Onfray, par exemple, dans *Éléments*, la revue de la Nouvelle droite, dans *Valeurs actuelles*, l'hebdo « de qualité » (selon Emmanuel Macron, qui a été interviewé dans ses colonnes) de la droite extrême, ou dans son « mook » bien mal nommé *Front populaire*. Un article élogieux, consacré à Stig Dagerman ? Passons la tête par-dessus l'épaule du philosophe en train d'écrire : l'écrivain suédois n'aurait-il pas révélé de secrètes sympathies pour le régime nazi en publiant *Automne allemand* ? Rappelons que ce volume est le récit, sous une forme journalistique, que Dagerman fit dans l'Allemagne d'après-guerre, à l'instigation du périodique *Expressen*. Il déplorait les dégâts du nazisme et de la guerre, lui qui arpenta

un pays en ruines sur tous les plans : édifices et infrastructures détruits, tout autant que la riche pensée germanique d'avant le national-socialisme. Il regrettait que l'idée d'être « citoyen du monde » (l'ancien pilote de chasse américain Garry Davis sillonnait la planète pour lancer un mouvement ainsi intitulé³) soit plus difficile que jamais à mettre en œuvre. Dagerman ? Un antinazi et, autant que faire se pouvait, un anti-guerre. Ce livre, *Automne allemand*, ou un autre, avec des phrases sorties de leur contexte, et voilà l'auteur qui sert d'étendard pour des causes qu'il aurait réfutées. « L'anarcho-syndicalisme, c'est l'étoile polaire de l'écrivain Stig Dagerman », observe Georges Ueberschlag.

Précisons ici que Stig Dagerman, plus connu en France pour son court texte donné comme testamentaire, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*⁴, que pour le reste de son œuvre, fut d'un point de vue politique le digne fils de son père – militant anarcho-syndicaliste, membre dès 1920 de la SAC (*Sveriges Arbetares Centralorganisation*) : « Je n'ai reçu en héritage ni dieu, ni point fixe sur la terre

3. Cf. le livre que Michel Auvray vient de lui consacrer : *Histoire des citoyens du monde*, Imago, 2020.

4. Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* (*Vårt behov av tröst är omätligt*), trad. Philippe Bouquet, Actes sud, 1984.

d'où je puisse attirer l'attention d'un dieu... (...) Je n'ose (...) jeter la pierre ni à celle qui croit en des choses qui ne m'inspirent que le doute, ni à celui qui cultive son doute comme si celui-ci n'était pas, lui aussi, entouré de ténèbres. » Précisons également que la lutte antifasciste l'anima tout au long de sa brève vie – sa première épouse était, ce n'est pas un hasard, la fille de militants antinazis allemands, partis combattre dans les rangs républicains en Espagne, et réfugiés en Suède. Qu'il publiera jusqu'à ses derniers jours ses « billets » dans *Arbetaren*, organe de la SAC. Songeons au poème qu'il écrivit quelques mois avant sa mort, *Oncle Sam et le gentil garçon* (le « gentil garçon » se nommant « Petit Franco » !), montrant que sa palette artistique n'excluait pas l'humour et notamment l'ironie. On peut se dire qu'aujourd'hui Dagerman ne serait pas épargné par les intégristes de... tous poils.

En France, où une bonne partie de ses ouvrages ont été traduits et publiés (à quand sa correspondance ?), le caractère anarchiste de Dagerman a déjà été analysé longuement dans les revues *Plein Chant* (n° 31-32, 1986), *À contretemps* (n° 12, 2003) et *Marginales* (n° 6, 2007). « ... Malgré ses conflits intimes, il n'y a eu aucun reniement dans la vie de Dagerman », rappelle Georges Ueberschlag. Érudit, convaincant, s'appuyant sur les écrits divers de l'écrivain, Claude Le Manchec le souligne lui aussi. Il plonge dans l'intimité de l'œuvre de Dagerman, que le doute caractérisait au point, on peut l'affirmer, de causer sa mort. Ses romans, ses nouvelles, ses drames et ses reportages n'ont pas vieilli, ses thèmes récurrents puisés dans l'existentialisme restent d'actualité : « Une tension extrême anime donc cette œuvre, partagée entre une inscription forte dans le temps et une sortie du temps. »

Dans l'espoir que *La Dictature du chagrin*, selon le titre de l'une de ses nouvelles, ne l'emporte pas à son tour...

Thierry Maricourt

Parmi les derniers ouvrages parus de **Thierry Maricourt**, trois romans :

Le Chevreuil (histoire d'un réfractaire aux Jeunesses hitlériennes – 17 €), **Stratégies d'évitement du pire** (dystopie dans le monde de l'art – 15 €) et **Hautes conspirations** (dans la tête d'un complotiste, plus que jamais d'actualité – 19 €), tous aux éditions La Déviation. En librairie ou par correspondance, franco de port : La Déviation, 1, cavée Saint-Léger, 76490 Caudebec-en-Caux.

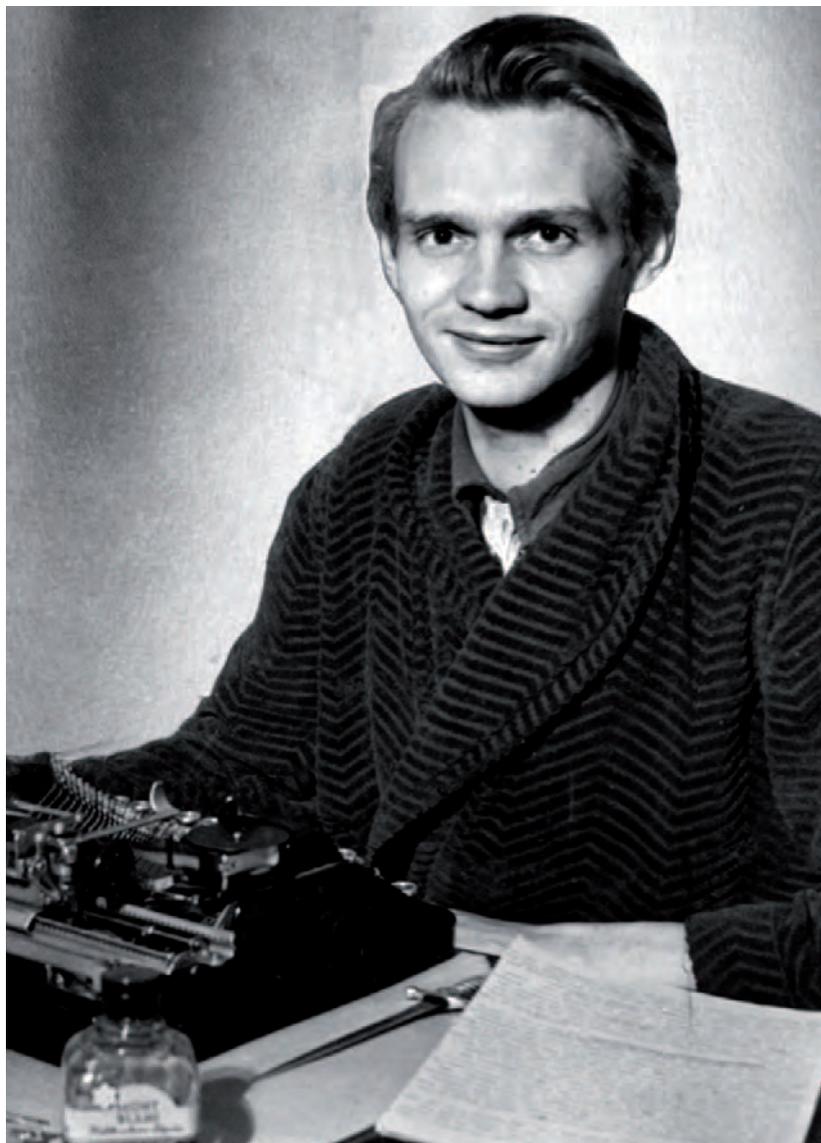
Pour en savoir plus sur la littérature des pays nor-

diques, ses nouveautés comme ses titres plus anciens, n'hésitez pas à consulter le site **Voyages dans les lettres nordiques** :

maricourt-nordique.com

Signalons la parution d'une nouvelle revue consacrée à la littérature prolétarienne : **Fragments**. Le premier numéro (automne/hiver 2020) rend hommage à Michel Ragon (1924-2020), à travers différents articles qui abordent les multiples facettes de son œuvre. Divers autres textes montrent l'actualité d'une littérature toujours vivante : si le monde du travail a changé, l'expression des travailleurs demeure pertinente. Une association, CCLOPS (Cercle culturel de littérature ouvrière, paysanne et sociale), a vu le jour, accompagnant la revue. Abonnement pour 5 numéros : 30 €. Même tarif pour l'adhésion à l'association. Chèques à l'ordre de CCLOPS.

CCLOPS – 79, rue du Docteur-Roux, 95130 Franconville-la-Garenne.





Marina Garcés

Philosophe insoumise



Nous avons vu finir la modernité, l'histoire, les idéologies et les révolutions. Nous avons vu comment se terminent le progrès, le futur comme temps de la promesse, du développement et de la croissance. Maintenant, nous voyons comment se terminent les ressources, l'eau, le pétrole, l'air propre et comment s'éteignent les écosystèmes et leur diversité. En définitive, notre temps est celui où tout se termine, y compris le temps lui-même. »

Marina Garcés est catalane, philosophe, essayiste et promotrice du projet collectif de pensée critique et expérimentale *Espai en Blanc*¹. Elle défend la philosophie comme un mode de vie, un art qui naît dans la rue et se poursuit sans interruption dans des espaces intimes et invisibles. Libertaire et anticapitaliste, elle vient de publier aux

éditions La Lenteur, un essai intitulé *Nouvelles Lumières radicales*. Dans ce petit ouvrage, Marina Garcés analyse la condition humaine et politique de nos sociétés après la mort des grandes idéologies, qu'elle nomme la « condition posthume ».

Sa naissance en politique a lieu, en 1996, avec l'expulsion violente par la police du centre autogéré

1. *Espai en Blanc* a été fondé en 2002 dans le contexte d'une Barcelone post-olympique, dans un centre social appelé *Les Naus*, qui avait été occupé pendant des années dans le quartier de Gracia.

Il fonctionne comme un espace dans lequel on peut expérimenter de nouveaux formats et de nouvelles manières de se rapporter à la pensée. Il ne s'agit pas d'un groupe fermé puisqu'il rassemble des personnes de tous âges et de toutes

ouvert du cinéma Princesa ² de Barcelone. À cette époque, les squats se multiplient dans la capitale catalane et sa génération recherche des « espaces de vie » hors du cadre imposé par le système capitaliste. À l'ancienne usine Hamsa, à Sant Andreu de Palomar, à l'université libre de la Rimaia, elle découvre les luttes sociales aux côtés de jeunes venus d'Europe et d'Amérique latine. Dans ces espaces autogérés, elle croise des militants zapatistes, des activistes de l'antiglobalisation, des altermondialistes, des opposants à la spéculation immobilière et à la guerre.

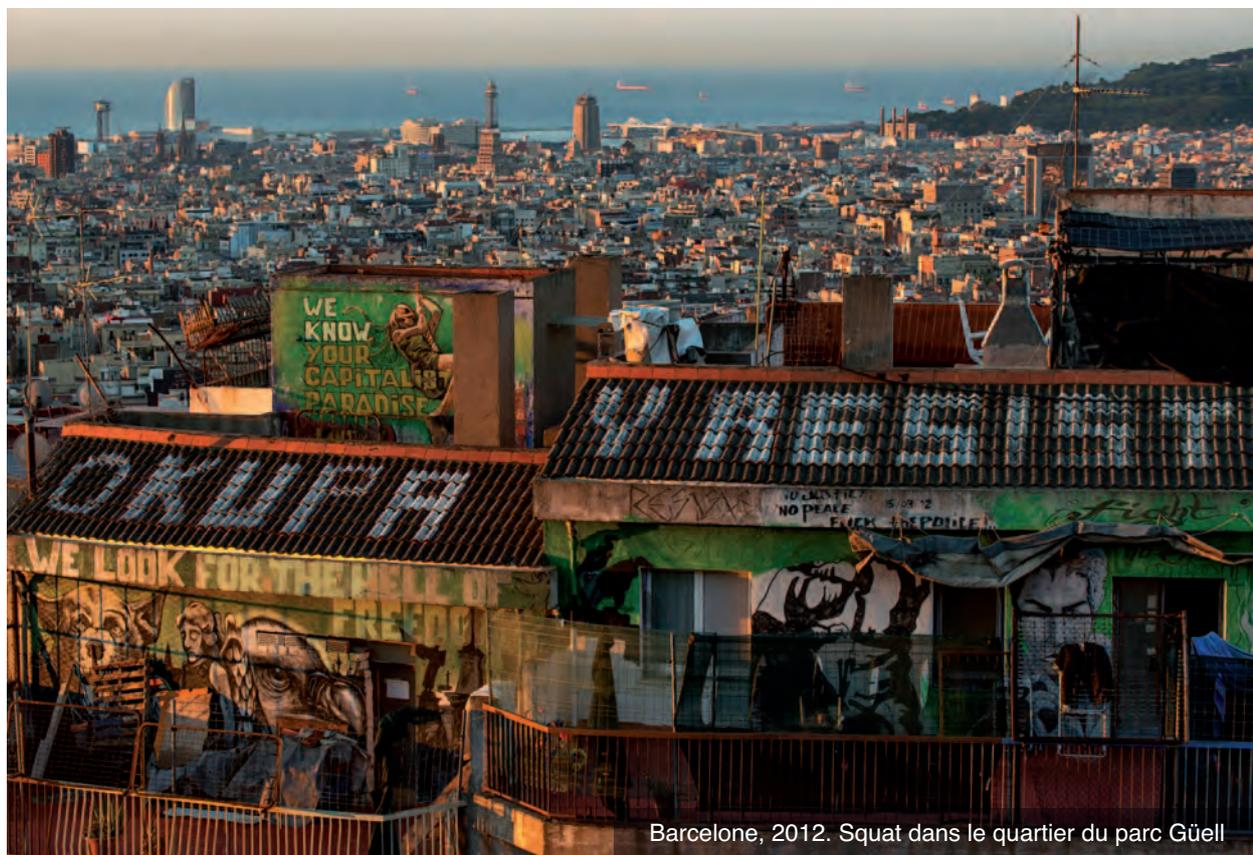
En mai 2011, elle rejoint le mouvement des « Indignés ». Sur les places publiques occupées, les jeunes dénoncent la « fausse représentation politique et la marchandisation de la vie ». Cette jeune libertaire rêve de « républiques fraternelles, sans États ». Défendant un municipalisme radical, elle « ne souhaite un État à personne », pour reprendre le titre d'un ouvrage coécrit.

Dans son dernier ouvrage, elle propose une conception élargie des Lumières, qui ne soient ni limitées à l'Europe ni aux XVIII^e et XIX^e siècles. Elle

appelle à de nouvelles Lumières radicales pour lutter contre l'effondrement des écosystèmes et la disparition possible de l'espèce humaine, contre la servitude culturelle où science et impuissance se donnent la main, contre l'analphabétisme éclairé, contre la saturation de l'attention des individus par le trop-plein d'information et contre l'intelligence déléguée. Pour elle, le combat contre les savoirs établis et les autorités est notre seule chance de survie.

Pour Marina Garcés, le monde contemporain est radicalement contre les Lumières, et le refus de ces Lumières n'est pas seulement un état d'esprit, c'est une guerre menée contre la pensée libre. Selon elle, un désir autoritaire se développe en politique, et il fait du despotisme et de la violence une nouvelle forme de mobilisation. Sur le plan culturel, les identités défensives et offensives triomphent. Dans tous les domaines triomphe une fascination pour le pré-moderne. Tout ce qui existait « avant » était meilleur.

« L'éducation, la connaissance et la science sombrent également aujourd'hui dans un discrédit, elles ne peuvent exister que si elles se révèlent capables



Barcelone, 2012. Squat dans le quartier du parc Güell

disciplines, mais plutôt d'une succession de projets liés à une réflexion expérimentale, pratique et collective. Il y a des conférences et des rassemblements anonymes, des documentaires, des micro-vidéos...

2. Le 10 mars 1996, un groupe de squatters s'installait au cinéma Princesa. L'objectif des 40 jeunes qui l'occupaient était de créer un centre civique populaire et de protester contre le manque d'espaces publics et la difficulté d'accès au logement. L'expulsion eut lieu 28 octobre 1996. Plusieurs des squatters furent violentés et emprisonnés.

d'offrir des solutions concrètes à la société : solutions de travail, solutions techniques, solutions économiques. Le solutionnisme est l'alibi d'un savoir qui a perdu le pouvoir de nous rendre meilleurs, en tant qu'individus et en tant que société. »

Pour l'écrivaine, la guerre contre les Lumières légitime un régime social, culturel et politique basé sur la crédulité volontaire. Pour elle, nous vivons aujourd'hui dans une société cyniquement prête à croire, ou à faire semblant de croire ce qui serait dans notre intérêt.

La vérité serait ce que nous avons laissé derrière nous, dans un passé meilleur. Pour Marina Garcés, il n'y a pas eu plus ou moins de vérité dans le passé. Il existe une manière différente de combattre cette crédulité qui nous opprime depuis toujours. Nous devons trouver nos propres moyens pour défier le système de crédulité. Pour l'autrice, notre impuissance actuelle a un nom : « l'analphabétisme éclairé ».

« On nous propose toutes sortes de gadgets pour notre salut, avec la technologie et le discours à la carte. Les leaders et les drapeaux. Acronymes. Des bombes. Nous nous sommes lancés dans des projets d'intelligence déléguée, nous pouvons enfin être aussi stupides que les autres humains et le prouver. Le monde et ses dirigeants seront intelligents pour nous. Un monde intelligent pour des habitants désespérément stupides. »

Mais que faire ? L'autrice nous présente quelques alternatives :

« Les Lumières radicales ont été un combat contre la crédulité, pour donner confiance en la nature humaine, pour nous émanciper et devenir meil-

leurs. Notre arme : la critique. Et si nous osions penser, de nouveau, à la relation entre la connaissance et l'émancipation ? »

Nous sommes sur le point de capituler. La race humaine est en train d'abandonner les tâches d'apprentissage et d'auto-éducation qui rendent nos vies plus dignes. Face à cette capitulation, Marina Garcés propose de penser à de « nouvelles Lumières radicales ». Pour lutter contre la crédulité et affirmer la liberté et la dignité de l'expérience humaine dans notre capacité à apprendre de nous-mêmes. Dans le passé, cette lutte était une lutte révolutionnaire. Cette lutte est maintenant devenue indispensable pour sauver notre monde.

Autoritarisme, fanatisme, catastrophisme, terrorisme... Voici quelques-uns des visages d'une puissante réaction contre les Lumières. Ces visages dominent notre présent. En même temps, nous sommes confrontés à une sorte de capitulation, au renoncement à améliorer nos conditions de vie ensemble. Pourquoi croyons-nous aux histoires apocalyptiques actuelles ? Quelles sont les peurs qui les nourrissent ? Comment sortir de la « condition posthume » actuelle et du temps du « tout est fini » ? La tâche du moment pour la pensée critique est proposée dans ce livre, il s'agit désormais de refuser « l'idéologie posthume ».

Daniel Pinós

Marina Garcés,
Nouvelles Lumières Radicales
Éditions La Lenteur, 88 pages, 10 €



Mai 2011. Manifestation des Indignés

CGT ou CGT SR :

Le Pen et Besnard

Deux visions de l'action syndicale



La sortie des ouvriers des ateliers du Toulon au début du xx^e siècle

Le recueil des textes de Julien Le Pen ¹ sur les mutations du syndicalisme entre les deux guerres permet le réexamen d'un débat qui a secoué, durant toute cette période, les milieux anti-autoritaires. Les syndicalistes révolutionnaires et les syndicalistes libertaires ont cherché à redonner et à retrouver, après la Première Guerre mondiale la force de la CGT d'avant-guerre. Ils ont fait naître les différentes interprétations de la scission syndicale et de la naissance de la CGTU (unitaire) puis de la CGT-SR (syndicaliste révolutionnaire).

Pour mémoire, Pierre Besnard est né en 1886 et est décédé en 1947. Cheminot, il s'engage réellement dans le mouvement syndicaliste révolutionnaire au sortir de la guerre. Il anime les comités syndicalistes révolutionnaires et la minorité de la

CGT, et participe à la scission qui donne naissance à la CGTU, dont il est l'un des secrétaires provisoires jusqu'au congrès de Saint-Étienne, en 1922, durant lequel les communistes prennent le contrôle de la centrale. Le congrès de Bourges, l'année suivante, confirme cet état de fait.

Julien Le Pen, lui, est né en 1878 ; il participe également au comité syndicaliste révolutionnaire avant de rejoindre la CGTU. Il devient secrétaire de la fédération du bâtiment, l'une des rares fédérations qui restent conduites par des minoritaires dans une CGTU à majorité communiste.

Après la mort de Nicolas Clos et Adrien Poncet, lors des événements tragiques de la Grange-aux-Belles (11 janvier 1924), la minorité quitte la CGTU et fonde un temps l'Union fédérative des syndicats autonomes. Mais la minorité éclate sur

1. *Julien Le Pen, un lutteur syndicaliste et libertaire* (textes rassemblés et présentés par Sylvain Boulouque), Atelier de création libertaire, Lyon, 2020.

son avenir entre une forte minorité favorable au retour dans la CGT – incarnée notamment par Julien Le Pen, Albert Guigui ou Louis Lecoin – et une faible majorité regroupée autour de Pierre Besnard et Lucien Huart, partisane de la création de la CGT-SR, alors qu’une partie importante des militants syndicalistes révolutionnaires se regroupent souvent dans des unions locales autonomes, voire quittent le syndicalisme. Les débats ont été âpres. Cependant, dans un milieu où ces débats ont tendance à s’envenimer et à favoriser les ruptures, il faut noter qu’en dépit des arguments radicalement opposés et de désaccords profonds, voire irrémédiables, les deux militants demeurent dans des formes respectueuses. Ils continuent à argumenter, à se confronter par-delà leurs différences, et même à se fréquenter. Ainsi, quelques années après, ils participent à un débat sur l’orientation du mouvement syndical ² au cours

CGT unique ou 3^e CGT

Notre camarade Le Pen, à qui un certain nombre de questions ont été posées dans le numéro 2 de *La Voix du Travail*, nous a demandé d’insérer sa réponse. Nous nous faisons un plaisir d’acquiescer à sa demande. À la suite de son article, nous publions la réplique du camarade Besnard, auquel nous avons communiqué l’article de Le Pen.

Pour une CGT unique

Dans le numéro 2 de *La Voix du Travail*, Besnard me pose une question et me demande d’y répondre. Je le fais, espérant que l’hospitalité de ses colonnes me sera bien accordée. Tout d’abord, j’ai la certitude que Besnard n’a jamais cru que je voulais entrer à la vieille CGT de gaieté de cœur et, par conviction, m’assimiler les méthodes qui y ont cours et partager les responsabilités des actes de Jouhaux. Il sait que seuls les événements, la situation, les soucis des destinées du syndicalisme et l’intérêt ouvrier me guident. L’unité des organismes centraux étant rendue impossible par l’intransigeance, l’orgueil et l’intérêt des dirigeants, je pense que la rentrée individuelle ou collective pure et simple, la fusion des syndicats, est l’unique moyen pratique de réaliser l’unité, de mettre fin à la division des forces ouvrières d’où résulte leur impuissance.

Abdication, dis-tu ? Non : réflexion, acte déterminé par la situation. C’est une façon de voir que tu

duquel, comme il est possible de l’imaginer, les points de vue restent analogues. Le Pen écrit régulièrement dans *le Libertaire*, dans une tribune dans la page syndicale du journal ainsi que dans les congrès fédéraux et confédéraux de la CGT, alors que Besnard participe activement à l’organisation et au développement de la CGT-SR. Les deux meurent à deux ans d’intervalle (1945 et 1947).

Si les anicroches ont été fréquentes – comme en témoigne celle survenue quelques semaines après ce débat au sujet de François Mayoux ³ –, les différences tactiques et stratégiques ne devaient jamais faire oublier le fond ; ces militants étaient partisans de la construction sans classe, favorables à l’abolition du patronat et du salariat ; ils se voulaient tous deux, mais chacun à sa manière, les héritiers et les porteurs de la culture syndicaliste révolutionnaire.

as longtemps partagée, alors que, comme aujourd’hui, tu connaissais l’action et l’état d’esprit des dirigeants de la vieille CGT. Sans doute, cette façon d’agir ne nous donnera pas les garanties que nous espérons ; nous devons subir, au moins pendant quelque temps, la loi du plus fort. Cette contrainte est-elle aussi nuisible que les effets de notre fractionnement ? L’impuissance due à notre division doit-elle être considérée comme définitive et sans remède ?

Séparés, les hommes s’ignorent. L’heure du danger ne suffit pas toujours pour les rapprocher. Ils sont souvent plus sensibles à l’esprit de clan qu’à l’intérêt de leur situation. L’essentiel du problème est là, dans la situation. Chacun de nous le sait. Ce ne sont point, tu le sais, Besnard, les principes qui nous séparent, mais seulement les moyens de les appliquer, avec les meilleurs résultats et dans le plus court délai. Les événements sont graves. Ils peuvent devenir tragiques. Les travailleurs en sont-ils émus ? Les militants ont-ils tenté, en dehors d’une mince poignée, de considérer, même avec les forces autonomes, un comité antifasciste ? Non. Alors ? Tu veux t’évertuer à convaincre le cercle restreint des convaincus mais inactifs ?

Minorité agissante, dis-tu ? Oui : belle formule, mais que démentent trop – hélas ! – l’inaction et l’indifférence actuelles. Elle peut être admirable en cer-

2. Débat du 28 mars 1930 sur « L’orientation actuelle du mouvement syndicaliste », organisé par Plus loin, compte rendu de mai 1930.

3. Le Pen met le feu aux poudres dans le journal *La voix libertaire*, animé par Sébastien Faure, en août 1930. Le débat rebondit dans le *Combat syndicaliste* de la CGT-SR, quelques semaines après.



Paris, 1921. Cheminots de la CGT

taines circonstances, mais il lui faut l'enthousiasme et la foi que les camarades, en dehors de quelques-uns, n'ont plus. C'est pourquoi je suis obligé de tenir compte des faits, du nombre ainsi que de l'état d'esprit.

Au restreint, je préfère l'étendue, le champ d'activité plus vaste et moins stérile que les sentiers battus dans lesquels nous piétinons sans espoir. À l'extérieur fermé, inaccessible et hostile, je préfère l'intérieur, peut-être tumultueux et froid, mais utile. Crois-tu fermement que malgré la haine et le discrédit on viendra entendre la voix de la vérité ? J'en doute et je m'en rends compte par l'empressement manifeste pour les conférences récentes.

Puisque ta montagne ne vient pas à nous, je veux tenter d'aller vers elle. Cela n'est-il pas préférable à l'attente indéfinie ?

Tu crois qu'il faut séparer pour unir ? Je crois qu'il faut rapprocher pour confondre et faire bloc. On ne renforce pas en morcelant. Comme toi, je vise à libérer le syndicalisme des partis politiques, mais je ne fais pas de distinction à la règle d'indépendance à l'égard des sectes philosophiques. Je crains un désir d'emprise de l'anarchie sur le syndicalisme. Comme exemple, la constitution d'un comité de défense anarchiste, alors qu'il existe un comité de défense sociale, justifie ces craintes. Les éléments et les partisans d'une 3^e CGT sont nettement de tendance anarchiste. Ils lui donneront donc un esprit tel, une forme d'organisation telle qu'elle correspondra à leur conception et fera du syndicalisme un organisme d'exception, une sélection d'individus. Ce groupe-

ment ne sera donc qu'une secte, en esprit et en forme, identique à l'Union anarchiste. Il engendrera avec elle la confusion ou la dualité. Est-ce cela que propose la 3^e CGT ? Si oui, cela n'aura qu'un lointain rapport avec le véritable syndicalisme, qui a sa pensée, son action, ses buts propres et qui doit être accessible à tous.

Tu as reconnu publiquement, Besnard, que l'UFSA était morte. Cependant, tu veux constituer définitivement la 3^e CGT avec les débris de l'organisme provisoire ? Sauras-tu accomplir ce tour de force qu'aucun magicien n'a pu réussir jusque-là : redonner la vie à un cadavre ? Tu sais fort bien qu'aucun mathématicien n'a jamais pu extraire le chiffre 1 d'une multitude de zéros.

Le principal élément sur lequel tu penses poser les bases de la 3^e CGT, c'est la fédération du bâtiment autonome aux dirigeants de laquelle tu as pu, sans peine, suggérer ton point de vue. Tu n'ignores point le chiffre réduit de ses effectifs – 4 à 5 000 –, dont une moitié au moins des adhérents, y compris ceux du SUB, sont adversaires d'une 3^e CGT.

J'entends bien que tu t'efforceras de réussir, que tu ne négligeras rien pour cela. Ce n'est pas de ton activité que je doute, mais bien de l'utilité de cette 3^e CGT. Car tu aurais pu poser le problème sous la forme suivante : les deux CGT sont-elles bien l'expression du syndicalisme ? Si à cela on peut répondre non, il eut fallu ajouter : *ne peuvent-elles le devenir ?* L'affirmer est aussi osé que d'affirmer que le mal et les imperfections dont elles souffrent sont inguérissables et n'atteindront pas la nouvelle CGT.

Julien Le Pen un lutteur syndicaliste et libertaire

Sylvain Boulouque



S'il fallait, selon votre méthode, chercher le remède en la constitution d'une autre CGT, jusqu'où cela peut-il aller ?

Ce n'est pas, tu peux m'en croire, de parti pris, mais après réflexion que je déplore qu'un esprit comme le tien puisse encore s'abuser d'une expérience condamnée par d'aussi désastreux résultats et du degré de clairvoyance de certains partisans d'une 3^e CGT. Contrairement à toi, et sans faire abstraction de notre idéal, sans piétiner notre doctrine, j'estime qu'on peut, par des efforts tenaces, ramener dans la voie initiale le char du syndicalisme. Ses conducteurs actuels peuvent, dans un temps donné, être mis en minorité et remplacés. Le mirage du démocratisme et de la politique me paraît avoir laissé là-bas, au cœur des travailleurs, d'amères désillusions, qui peuvent se transformer en révolte. L'abdication des anarchistes et des libertaires dont tu parles peut bien être plus apparente que réelle. L'opposition, sous la poussée des événements et la recrudescence d'activité, avec des convictions plus saines, plus vives, ne peut-elle, enfin, s'affirmer et grandir ? Bien osé qui dirait : non !

De toute évidence, je ne doute pas qu'un tel résultat ne s'obtienne pas sans peine, que mon rôle et celui de ceux qui m'imiteront ne soit celui de Sisyphe de l'enfer social. Mais ce supplice, comparé à celui

de Tantale, qui t'est sans doute réservé, est-il le plus mauvais ?

Et puis, n'est-ce point le lot si commun réservé aux militants sincères, bafoués et insultés par leurs frères de misère dès qu'ils ne plaisent plus ou ne pensent plus comme eux ? Qu'importent ces injustices si de nos efforts peut sortir un peu de lumière, de bien-être et d'harmonie !

C'est vers cet objectif que doivent tendre nos efforts. Et c'est pour cela, que, tout en rendant hommage à ton dévouement, à ton activité, je suis convaincu que tu te trompes en t'engageant dans la voie d'une 3^e CGT ; et je ne t'y suivrai pas.

À la préférence, à l'instinct superficiel du goût, j'oppose le choix, moins brillant mais plus sûr, que l'examen profond et la raison imposent.

Julien Le Pen

Pour la 3^e CGT

Le Pen me permettra de lui faire remarquer qu'il n'apporte aucun argument nouveau. Sous une forme plus agréable, il reproduit son point de vue exprimé dans *le Semeur*.

Il lui était difficile de faire autrement, puisque, aussi bien, il était allé immédiatement au fond du problème.

Ma réponse ne pourra donc être autre chose qu'une répétition – ou à peu près – de celle que je fis à son premier article.

Je n'ai jamais pensé que Le Pen était décidé, de gaieté de cœur, à rentrer à la vieille CGT ; mais, par contre, je pense que Le Pen n'a pas le sens des événements ; qu'il les interprète trop tard et à faux. Je crois aussi qu'il est prisonnier de la position qu'il a prise au congrès fédéral du bâtiment, à Lyon, l'an dernier. Je crains qu'il ne veuille rester sourd, obstinément, à tout raisonnement ; qu'il ne repousse sans examen tous les arguments de fait qu'on lui présente.

En reconnaissant que l'unité *est impossible* entre les organismes centraux existants, il détruit immédiatement le titre et le fond de son article ci-dessus. Mieux : en préconisant la rentrée individuelle dans la CGT, il adopte le point de vue de la CGT qui déclare : « La porte est ouverte. » Or, ce point de vue n'est accepté ni par la CGTU ni par les syndicalistes autonomes. La rentrée de quelques individualités dans la CGT ne signifie donc rien. Elle ne peut aucunement faire cesser la scission. C'est l'évidence même.

Et je répète à Le Pen que les « rentrants » n'auront que deux positions à prendre : *ou abdiquer ou s'en aller à nouveau*.

S'ils n'abdiquent pas, s'ils critiquent, s'ils veulent « conquérir » la CGT, les dirigeants en place sauront les « enfermer », les isoler, étouffer leur voix, déformer leurs critiques et leurs propositions ; et, finalement, s'ils deviennent trop gênants, ils sauront les obliger à quitter l'inhabitable maison.

Conquérir la CGT, mon cher Le Pen ? Comment peux-tu soutenir cela sérieusement, alors que tous ensemble nous n'avons pu triompher ? Et vous le feriez seuls, à quelques-uns, alors que nulle opposition réelle n'existe dans la vieille maison endormie ? Allons donc ! Ce qu'on vous permettra, ce sera de faire figure d'opposition « nécessaire ». Et ce sera tout, en fait de redressement, ce qu'on tolérera. Ça ne me suffit pas, ni à d'autres.

Tu dis qu'à un certain moment, pendant longtemps, je fus partisan de retourner à la CGT : c'est exact. Depuis Saint-Étienne jusqu'aux élections de mai 1924, j'ai fait l'impossible pour décider à cela la minorité. Elle n'a pas accepté ce point de vue, qu'elle n'a sans doute jamais compris dans son ensemble.

Pourquoi ai-je eu cette attitude ? Parce que je savais deux choses : 1° *la route que suivrait la CGTU* ; 2° l'enlèvement définitif de la CGT dans le démocratisme, en cas de succès du Cartel des Gauches.

Ces deux choses se sont réalisées. La CGTU a piétiné le syndicalisme et la CGT est devenue un organisme gouvernemental. Je pensais qu'une rentrée en masse des syndicalistes dans la CGT pouvait éviter à celle-ci une faillite définitive, permettre son redressement et, de proche en proche, amener la reconstitution d'un mouvement vraiment syndicaliste qui serait devenu plus fort, au détriment de la CGTU. Ce temps est passé. Ce qui était vrai à cette époque est faux aujourd'hui, parce que la situation est totalement inversée. Interpréter les événements de 1926 comme ceux de 1923, alors qu'ils n'ont rien de commun, c'est commettre la plus grossière erreur. C'est cependant ce que tu fais. Voyons, raisonne un peu, que diable ! Et tu verras que tu fais fausse route.

Les partisans de la 3^e CGT ne raisonnent pas, n'agissent pas par esprit de clan. Ils aboutissent à une solution logique qui leur dicte toutes les données du problème. Ils veulent aller vite, précisément parce qu'ils craignent d'être pris de vitesse par les événements, parce qu'ils veulent confier au mouvement syndical autonome organisé, et non à un vague comité, la tâche de lutter contre le fascisme.

Tu sembles rejeter aujourd'hui la théorie des minorités agissantes. Pourtant, l'histoire enseigne que tous les bouleversements furent leurs œuvres. Et le dernier, le plus grand, n'est dû qu'à l'activité d'une

poignée d'hommes hardis groupés autour de Lénine. Si la fortune ne sourit pas toujours aux audacieux, les hommes les suivent cependant plus souvent que les inactifs.

Tu sembles vouloir faire croire que la 3^e CGT est une « création de mon esprit ». Du tout. Le courant qui s'est dessiné en sa faveur, qui s'accroît chaque jour – j'en ai la preuve – est la conséquence de faits dont les travailleurs tirent en ce moment la conclusion. Aujourd'hui, tous les syndicalistes, ou presque, sont convaincus, après les expériences aussi récentes que répétées, qu'il n'y a plus d'unité possible. Il est donc logique qu'à défaut de l'unité totale impossible, ils cherchent à faire la leur.

Leur conviction est encore fortifiée, parce qu'ils ont compris l'opposition sociale des buts poursuivis par les deux CGT et par eux.

Ils savent que, désormais, il serait stérile de poursuivre, d'une part, la chimère de l'unité, et que, d'autre part, le syndicalisme, indépendant et libre, doit s'opposer aux partis, à tous les partis et à leurs CGT respectives.

Et ils ont opté pour défendre le syndicalisme par le seul moyen qui leur reste encore : constituer une 3^e CGT, ou plutôt *donner une continuation à la CGT d'avant-guerre*. C'est ce qu'ils appellent, eux, aller à la montagne. Est-elle si loin ? L'avenir nous le dira.

Loin de « séparer pour unir », je veux unir ce qui est séparé : les forces autonomes ; mais je ne tente d'unir que ce qui peut l'être et non ce qui ne peut pas l'être. Je cherche le possible. Tu tentes l'impossible, là est toute la différence. Elle est essentielle.

Quant aux craintes que tu manifestes, en ce qui concerne la nouvelle CGT que tu vois déjà sous le contrôle de l'Union anarchiste-communiste, elles sont pour le moins prématurées. J'ajoute qu'elles sont vaines, parce qu'à aucun moment nous n'avons toléré que quiconque empiète à son profit sur l'indépendance du syndicalisme ; parce que je crois, aussi, que nos camarades anarchistes n'ont jamais nourri de telles ambitions ; parce qu'ils comprennent certainement que la 3^e CGT doit être un grand organisme où tous les travailleurs, et pas seulement les anarchistes, doivent trouver leur place ; parce que la 3^e CGT, après l'expérience des deux autres, n'est viable qu'à cette condition. Lorsque Le Pen déclare que j'ai reconnu publiquement que l'UFSA était morte, il exagère un peu. J'ai reconnu – et c'est la vérité – qu'elle ne progressait pas. C'est différent.

J'ajoute, pour l'édification de Le Pen, que je connais les raisons de cette stagnation. On ne vient pas à un organisme provisoire comme l'UFSA, mais on va à un organisme définitif, qui déclare nettement



L'Indust. Douarnenez, 1924. Grande grève des sardinières

ce qu'il veut être, qui indique clairement ses buts, qui affirme catégoriquement son programme. Si, au lieu de constituer l'inconsistante UFSA en 1924, on avait mis debout immédiatement la CGT, troisième du nom, nous serions loin aujourd'hui.

L'erreur est là. Nous avons perdu trois ans. Voilà la vérité. Nos adversaires l'ont compris, eux. Allons-nous le comprendre enfin ?

Je ne sais ce que représente exactement la fédération du bâtiment, mais j'affirme qu'elle est trop jalouse de ses prérogatives, de son indépendance pour m'avoir « suivi ». Et tu le sais bien. Elle sera une grande force de la 3^e CGT, c'est entendu, mais elle y rencontrera d'autres forces qui, d'ores et déjà, ne sont pas négligeables. Cela, je puis, maintenant, te l'assurer.

Quoi que tu en penses, j'affirme aussi que les deux CGT souffrent, à nos yeux d'un mal inguérissable. Jamais elles ne défendront à nouveau le syndicalisme. Leurs buts, leurs programmes leur interdisent de se déjuger. C'est leur raison d'être et ce ne sont point les « anarchistes démocrates » – dont le sommeil est réel et non fictif – que la CGT peut posséder dans son sein qui la ramèneraient dans la voie à jamais abandonnée. Quant à la CGTU, tu es fixé, je pense.

Il faut, aujourd'hui, ou défendre le syndicalisme ou signer sa faillite. On ne peut le défendre qu'avec

une arme bien trempée, qu'avec une force saine et organisée. Le reste n'est qu'illusions.

Je ne m'abuse pas, crois-le. Je n'endurerai pas le supplice de Tantale. Je savais que, tôt ou tard, l'heure de la réunion des forces syndicalistes françaises viendrait. Je l'ai attendue patiemment, sans me décourager. Et je suis décidé, pour peu qu'on m'y aide, à ne pas la laisser passer.

Ce n'est ni par goût ni par sentiment que j'agis dans cette direction. J'aurais préféré, comme toi, revoir un mouvement unique. C'est impossible, je me résigne et je cherche le salut par une autre voie, la seule qui nous reste : la constitution d'une 3^e CGT, conséquence même des événements et outil de libération nécessaire, plus que jamais, aux travailleurs.

C'est cela qu'imposent vraiment et la raison et l'examen profond de la situation présente. T'en convaincras-tu, Le Pen ?

Pierre Besnard

**Julien Le Pen,
un lutteur syndicaliste et libertaire**

(textes rassemblés et présentés
par Sylvain Boulouque),
Atelier de création libertaire, Lyon, 2020.

Le syndrome de la dictature

L'auteur est un romancier égyptien célèbre qui écrit sur son pays et ses contradictions. Il a, évidemment, été passionné en 2011 par les appétits de liberté qui naissaient sous ses yeux. « Trois ans plus tard, lorsque le général Abdel Fatah el-Sissi prit le pouvoir, mon œuvre fut bannie d'Égypte (p. 7) ». Il a alors décidé de réfléchir au phénomène de la dictature dans son pays et dans le monde.

L'auteur est un romancier égyptien célèbre qui écrit sur son pays et ses contradictions. Il a, évidemment, été passionné en 2011 par les appétits de liberté qui naissaient sous ses yeux. « Trois ans plus tard, lorsque le général Abdel Fatah el-Sissi prit le pouvoir, mon œuvre fut bannie d'Égypte (p. 7). » Il a alors décidé de réfléchir au phénomène de la dictature dans son pays et dans le monde.

Alaa El Aswany part de sa propre enfance et de son éducation pour montrer les effets de l'arbitraire, de la surveillance policière. La sagacité de l'auteur a très certainement été stimulée par son père socialiste, d'accord avec les réformes sociales imposées par le président-dictateur Gamal Abdel Nasser, mais « estimant que des réalisations qui ne sont pas accompagnées de liberté n'ont pas de valeur » (p. 13). Une autre attitude de son père a été encore plus significative.

Après que Nasser eut déclaré à la télévision qu'il était le seul responsable de la déroute de l'armée égyptienne face à celle d'Israël en juin 1967 [malgré des centaines de déclarations de victoire proche et de supériorité militaire colossale] et qu'il abandonnait donc le pouvoir pour devenir un simple soldat, « des millions de personnes sortirent précipitamment de chez elles pour envahir les rues, l'appelant à rester au pouvoir » (p. 16). Le père d'El Aswany l'emmena dans les rues. À un moment le père interrogea un manifestant en lui demandant pourquoi il ne voulait pas que le président parte puisqu'il était responsable de la défaite. La personne répondit :

« — Mais, monsieur, si Nasser s'en va qui va nous garder unis ?

— Avons-nous besoin de quelqu'un pour nous garder unis ? Est-ce que nous ne pouvons pas le faire tout seuls ? » (p. 16.)

Le père et son fils partirent aussitôt mais cette scène est demeurée inscrite dans l'esprit d'El Aswany.

C'est Étienne de La Boétie qui a donné à l'auteur une « réponse convaincante ». « Ce philosophe français du XVI^e siècle est mort jeune, laissant derrière lui un court essai publié à titre posthume : Le discours de [sic, au lieu de « sur »] la servitude volontaire.

El Aswany en donne un bon résumé et il aurait été logique que le traducteur, voire l'éditeur, présente en note quelques citations du texte de La Boétie. Voici ma sélection :

« Pour le moment, je voudrais seulement comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois un tyran seul qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire. Chose vraiment étonnante, et pourtant si commune qu'il



Alaa El Aswany



Juin 1967. Guerre des Six-Jours, expulsion des Palestiniens hors de leur terre natale

faut plutôt en gémir que s'en ébahir, de voir un million d'hommes misérablement asservis, la tête sous le joug, non qu'ils y soient contraints par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et pour ainsi dire ensorcelés par le seul nom d'un [individu], qu'ils ne devraient pas redouter – puisqu'il est seul – ni aimer, puisqu'il est envers eux tous inhumain et cruel. [...]

Ce qu'il y a de clair et d'évident, que personne ne peut ignorer, c'est que la nature, ministre de Dieu, gouvernante des hommes, nous a tous créés et coulés en quelque sorte dans le même moule, pour nous montrer que nous sommes tous égaux, ou plutôt frères. Si bon que soit le naturel, il se perd s'il n'est entretenu, et l'habitude nous forme toujours à sa manière, en dépit de la nature. [...] Ainsi la première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude. [...]

Il en a toujours été ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran et s'en sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ils ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et les bénéficiaires de ses rapines. Ces six dressent si bien leur chef qu'il en devient méchant envers la société, non seulement de sa propre méchanceté mais encore des leurs. Ces six en ont sous eux six cents, qu'ils corrompent autant qu'ils ont corrompu le tyran. Ces six cents en tiennent sous leur dépendance six mille, qu'ils élèvent en dignité. [...] Grande est la série de ceux qui les suivent. Et qui voudra en dévider le fil

verra que, non pas six mille, mais cent mille et des millions tiennent au tyran par cette chaîne ininterrompue qui les soude et les attache à lui. »

El Aswany termine son résumé par « comme le remarque La Boétie, une personne ne peut regretter une chose qu'elle n'a jamais possédée ¹ » (p. 20). La Boétie indique :

« Il s'en trouve toujours certains, mieux nés que les autres, qui sentent le poids du joug et ne peuvent se retenir de le secouer, qui ne s'appriivoisent jamais à la sujétion et qui, comme Ulysse cherchait par terre et par mer à revoir la fumée de sa maison, n'ont garde d'oublier leurs droits naturels, leurs origines, leur état premier, et s'empressent de les revendiquer en toute occasion. [...] Ils se remémorent les choses passées pour juger le présent et prévoir l'avenir. [...] Et la servitude les dégoûte, pour si bien qu'on l'accoutre. »

El Aswany présente ensuite brièvement une œuvre de 1974 du romancier égyptien Tawfiq al-Hakim, *Le Retour de la conscience*. Il y fait l'analyse de la fascination des Égyptiens pour leurs dirigeants. Et El Aswany trouve une explication : « Les gens qui se soumettent à un dictateur perdent leur aspiration à la liberté et se comportent à la manière d'un malade qui semble ensorcelé, hypnotisé, inconscient (p. 21). » L'auteur cite alors quelques dictateurs africains et européens (pas de léninistes, dans ce passage) pour conclure : « La dictature constitue donc la relation malade entre un chef d'État et son peuple, et les symptômes de la dictature se manifestent de la même façon à travers les mécanismes de l'autoritarisme

1. « Car il était aussi impossible au Persan de regretter la liberté dont il n'avait jamais joui qu'aux Lacédémoniens, qui l'avaient savourée, d'endurer l'esclavage. »

(pp. 22-23). » C'est une maladie, en « langage médical, un syndrome » (p. 23).

Le mal étant défini, El Aswany évoque différentes caractéristiques dans l'histoire récente de tous les régimes (en donnant ses sources) jusqu'à arriver à « La prévention de la dictature ». L'objectif est ambitieux et la conclusion est mesurée, timide, je vais dire ensuite pourquoi. Mais que conclut l'auteur ?

« Une fois nos esprits libérés de cette absurde théorie du complot [toujours évoquée par les dictateurs pour expliquer leurs échecs], nous devons prendre conscience que l'expression "relations internationales" est un simple euphémisme pour "lutte pour les intérêts nationaux". [...] les États-nations – qui dans la plupart des cas ne se contentent pas d'avoir recours à de belles paroles – sont toujours en conflit à cause de ce qu'ils considèrent comme leurs intérêts. Développer une conscience assez vive pour résister au charisme ou à l'idolâtrie d'un leader ou d'une foi – en d'autres termes adopter un scepticisme salutaire – est le moyen le plus efficace pour prévenir une dictature, même si, bien sûr, ceci est plus facile à dire qu'à faire (p. 166). »

Je pense qu'El Aswany est parfaitement conscient du danger à développer ses conclusions véritables. Sa réflexion sur les États-nations est curieusement proche d'une autre : « [...] chaque État centraliste se pose par là même comme une négation absolue du droit de tous les autres États, ne les reconnaissant jamais, dans les traités qu'il conclut avec eux, que dans un intérêt politique ou par impuissance. » Bakounine, *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*, 1867-1868.

El Aswany, en critiquant le « bon citoyen » et en citant à nouveau La Boétie (p. 41), met au pilori tous les lâches qui obéissent sans sourciller aux ordres sous tous les régimes, des petits aux prétendus grands (Heidegger et le nazisme, Ricœur et le pétainisme, les savants italiens et l'adoption par Mussolini à partir de 1938 du racisme hitlérien, les intellectuels soviétiques et les colonies russes et le léninisme, etc.).

Les exemples nombreux en Amérique, en Europe, au Moyen-Orient, en Afrique et en Asie sont suffisamment larges pour que la critique de la Roumanie (p. 53) implique le léninisme passé et actuel. Et le rejet du colonialisme passé et actuel concerne les États occidentaux, par exemple en 1977, la pitrerie de l'empereur Bokassa et de la France dans la République centrafricaine ².

2. « Personnellement, je trouve parfaitement anormal, et cela s'apparente à du racisme, de critiquer ce qui va se passer à Bangui... L'authenticité africaine n'est pas forcément la République. » Déclaration de Robert Galley, ministre de la Coopération, envoyé par le président Valéry Giscard d'Estaing au sacre de Bokassa empereur (aux frais des contribuables français). Le même personnage fera intervenir l'armée française en 1979 pour renverser l'empereur Bokassa, devenu proche de la Lybie.

L'évocation des tueries au nom de la foi religieuse est équilibrée : les chrétiens (pp. 104-106) ; les musulmans (pp. 74-75 ; pp. 110-120).

L'auteur fait une intéressante remarque [encore valable ?] sur le football pour les Égyptiens, « le réel sens de la justice présent pendant 90 minutes compense l'injustice dont ils font l'expérience dans leur existence quotidienne. Dans une dictature, le



pourrissement n'est pas limité à des individus, il finit par infecter tout le système éthique de la société » (p. 35).

Ils sont indispensables ces rares moments où on échappe au bourrage de crâne et à l'approbation mécanique des slogans du régime au pouvoir aussi bien dans la famille qu'avec des collègues, par exemple pour moi dans l'Espagne franquiste ou dans la Bulgarie marxiste-léniniste.

Si El Aswany avait écrit que la prison de Guantánamo (pour les islamistes depuis 2001) dans la partie de Cuba cédée à l'armée des États-Unis est un exemple de torture légalisée et une zone de non droit juridique jusqu'à aujourd'hui ; que la politique d'asile de la France pour les réfugiés est une des pires d'Europe et que le comportement de sa police vis-à-vis des gilets jaunes est un signal net de dictature, etc. ; le livre n'aurait pas été publié en langue anglaise et en langue française. C'est cette capacité à faire réfléchir au-delà des lignes qui fait que ce livre est indispensable.

Frank Mintz

Alaa El Aswany,
Le syndrome de la dictature,
Actes Sud, 2020, 240 pages, 19,80 €

Jehan Mayoux

L'irréductible

La situation de la poésie, en France, aujourd'hui ? Vous voulez rire ? Il y a peu, de bonnes âmes ont proposé que les restes de Rimbaud et de Verlaine soient transférés en grande pompe au Panthéon : qu'on y replace d'abord les cendres de Marat, si on les retrouve ! Mais s'il est vrai que le séjour de l'Ami du peuple dans ce temple laïc, ne dura que les derniers mois de la Convention, quelle stupidité que de prétendre honorer de la sorte la mémoire de Rimbaud, dans ce reliquaire des vanités patriotardes, en compagnie de Verlaine, ce poète mineur dont la réputation tient plus à ses frasques à la traine du Voyant qu'à ses vers écrits d'une plume tour à tour plongée dans l'absinthe et l'eau bénite. Cette proposition n'eut pas l'air de plaire du côté des Ministères, trop occupés à ratiboiser les libertés publiques pour devoir, en toute hypocrisie, célébrer la liberté de l'esprit que conquiert et donne la poésie. Mais, cadavre pour cadavre, on trouva à jeter en pâture aux nécrophages de l'Élysée et du faubourg Saint-Germain, quelque vénérable tâcheron des lettres : Maurice Genevoix, opportunément enrôlé sous la ridicule bannière des écrivains écologistes.

Tout cela est un peu farce : en ce temps de pandémie, non seulement d'un nouveau coronavirus, mais aussi de régressions sociales, de contrôles policiers et, ceci n'allant pas sans cela, de retour des aliénations de type religieux et paranoïaques, gavées de bibles ou de corans, relayées par des réseaux sociaux véhiculant mille délires complottistes, on ne s'étonne pas que la poésie, elle aussi, ait à supporter d'être plus que jamais confinée dans un champ littéraire où, au mieux, elle fait figure d'épouvantail. Caricature sous laquelle les maîtres du discours dominant tiennent à dissimuler les véritables enjeux de ce qui n'est pas un genre littéraire mais bien une activité de l'esprit mue par la révolte et une inapaisable faim de merveilleux.

Cette activité nécessairement subversive parce qu'elle redonne au langage le pouvoir d'instaurer de nouveaux rapports avec le réel, qu'interprètent les fulgurances de l'imagination, n'est plus guère poursuivie ni vécue par ces messieurs-dames qui tapinent de « printemps des poètes » en « marché de la poésie », et qui n'en finissent pas de mêler aux recettes formalistes les délectations d'un réalisme « déconstruit » en fragments d'insignifiance. L'essentiel est pour eux de faire comme si le surréalisme et ses promesses révolutionnaires n'avaient plus lieu ni d'être, ni de devenir.

Grand merci donc aux éditions William Blake & Co. pour avoir republié, accompagné d'une traduction en langue anglaise, le long et magnifique poème de Jehan Mayoux, *La Rivière Aa !* L'imagination n'en finit pas tout au long de ces pages de faire le tour du monde sensible et c'est simple comme un jeu d'enfant :

“

**Chacun sait que l'eau courante
est pressée**

**On la tient pour futile
nul n'écoute ce qu'elle dit**

**Des savants très savants
expliquent qu'elle s'amuse**

**À changer la face de la terre
mais ne savent pas**

**Pourquoi elle pousse des cris lugubres
dans les hôtels parisiens. »**

Mais qui était Jehan Mayoux (1904-1975) ? Son ami Alfred Campozet a dit de lui : « Je n'ai jamais connu d'homme qui eût davantage le sens de l'honneur. Cette qualité était chez lui si immédiatement apparente qu'elle pouvait susciter d'emblée des haines ou des sympathies également violentes. » Fils d'instituteurs syndicalistes-révolutionnaires, il tient de ses parents le goût de l'enseignement et leurs convictions libertaires. Au cours de diverses affectations, toutes en province, comme instituteur, professeur puis inspecteur de l'Éducation nationale, il poursuit son activité syndicale sans jamais adhérer à un parti politique. Significative à cet égard est sa collaboration au journal *L'En dehors* animé par E. Armand. En 1939, antimilitariste convaincu, il ne répond pas à l'ordre de mobilisation : il est emprisonné. Sorti de geôle pendant la débâcle de 1940 mais capturé par les Allemands, il passe le reste de la guerre en stalag. En 1946, une pétition de ses camarades d'infortune lui permet de retrouver son travail, par lequel il essaie de faire connaître la pédagogie Freinet. Sa signature

au bas du *Manifeste des 121 sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie* (1960) lui vaut d'être suspendu de ses fonctions d'enseignant pendant cinq ans. Il accueille ensuite avec un actif enthousiasme la révolte et les barricades de Mai 68, à Montpellier et à Paris. Cette passion de vivre ainsi sans concessions le fit participer à partir de 1933 au mouvement surréaliste ; Benjamin Péret, Yves Tanguy et André Breton deviennent ses proches amis. L'année suivant la mort de celui-ci, il cesse pourtant de participer aux activités collectives, rebuté par la dérive autoritaire de certains surréalistes, ceux-là même qui en 1969 tentèrent vainement de mettre un point final à l'histoire du surréalisme.

La poésie de Jehan Mayoux est avec celle de Benjamin Péret, et moins encore que celle-ci, une

des moins connues mais pourtant des plus évidentes preuves de l'ambition surréaliste de ré-enchanter le monde. Les recueils qu'il a publiés de son vivant sont introuvables, de même que ses œuvres complètes réunies après sa mort. En 1997, l'Atelier de création libertaire a eu l'heureuse idée de republier le premier volume de celles-ci qui, je



Jehan Mayoux à Ussel en 1970

le crains, est encore aujourd'hui loin d'être épuisé. Aussi c'est un fameux plaisir que de suivre les méandres de *La Rivière Aa*, qui permettent de vérifier ce que Mayoux avait affirmé dans son *Court traité de philosophie surréaliste* : « L'imaginaire est une des catégories du réel et réciproquement. »

Guy Girard

Jehan Mayoux, *La Rivière Aa. The Aa river*, traduction d'Alice Mayoux et Sandra Wright, illustrations d'Olivier Le Bars et Georges-Henri Morin, éditions William Blake & Co, 2020, 124 pages, 18 €

LES EDITIONS SANS NOM

Cette histoire démarre par une histoire d'arnaque grand format. En novembre 2017, l'auteur Talion'h Kaård et moi-même présentons nos livres sur les stands d'un petit salon du Lauragais. Vieux camarade et ami de ma compagne, je n'ai rencontré Talion'h qu'en 2016, lors du mouvement contre la loi « travaille ! ». Auteur de science-fiction, il avait posé les bases d'une maison d'autoédition et proposait, déjà à l'époque, une première œuvre poético-science-fictionnelle : *Les contes de la planète poubelle*. C'est pour ce livre et mon travail d'anthropologie historique *De sueur et de sang* (éd. Syllepse) que nous avons été démarchés, à l'occasion de ce salon, par un certain PM, et ce afin de participer à un formidable (au sens étymologique) nouveau salon du livre qui ambitionnait de devenir, à terme, l'un des cinq plus gros de France : *Les Estives de Luchon* - la « perle des Pyrénées », tout au bout du 31.

Patrick Poivre d'Arvor, Daniel Picouly, Carole Gaessler avaient donné leur accord de principe pour se joindre à l'initiative, et leurs noms étaient autant de gages de « sérieux ». Pour participer, il fallait s'acquitter d'une trentaine d'euros pour poser ses bouquins, sans compter la possibilité de prépayer les moments de restauration pour soi et ses éventuels ou éventuelles accompagnant(e)s.

Trois semaines avant ledit salon, un *post* liminaire sur un réseau social bien connu annonce que, finalement, il n'aurait pas lieu. Tant pis pour les 300 auteurs et autrices qui devront donc s'asseoir sur leur avance – alors que d'aucun(e)s venaient pourtant de Genève, Paris, voire Cayenne : l'organisateur avait disparu avec la caisse.

Pour autant, avec ma compagne et Talion'h, nous avons décidé de « récupérer » ce qu'il y avait à récupérer et avons permis, au final, à une cinquantaine d'auteurs et d'auteures de participer, les 30 juin et 1^{er} juillet 2018, à *L'Improbable salon du livre de Luchon*, qui a accueilli environ 250 personnes sur le week-end.

Forts de ce succès, dans l'été qui a suivi, ce qui ne devait être qu'un support d'autoédition pour Talion'h va se transformer en maison d'édition à part entière : *Les Éditions sans nom*.

Une maison d'édition qui revendique d'être sans frontières (éditoriales notamment), sans DRM (les

droits d'auteurs numériques), sans chef (on ne va pas s'expliquer là-dessus). L'association est collégiale, toutes les décisions sont prises en commun avec un groupe composé d'auteurs et d'auteures qui partagent une même sensibilité, d'abord politique puis, sans aucun doute, poétique. On y retrouve un poète et sociologue pizzaïolo, locuteur occitano-berbère, avec Hafid Saïdi ; une dramaturge et metteuse en scène ayant longtemps travaillé sur la scène nationale d'Amiens, avec Françoise Longeard ; un ancien ouvrier du livre et artiste de rap, David Bolon ; sans compter le dessinateur professionnel et auteur de romans graphiques, Laurent Claret. Les livres sont à compte d'éditeur, et nous privilégions rémunérer la plume plutôt que la structure.

Autrement écrit, si l'Anarchie est un de nos moteurs, c'est surtout parce qu'elle a prétention à s'appliquer à tout : poésie, théâtre, tranche de vie, nouvelles post-apocalyptiques, science-fiction ou essai politique, bien sûr.

Le 24 janvier dernier, nous avons lancé une campagne de levée de fonds sur internet, qui nous a permis de payer à l'imprimerie toulousaine *Scopie* (« héritière » d'I34, pour mémoire) cinq livres. Dans notre catalogue, nous proposons donc :

Chimiothérapie, de David Bolon,
Les chroniques malades de la Chandre,
de Talion'h Kaård.

La fin de l'été, de Françoise Longeard.

Perón contre le populaire,
de Guillaume de Gracia.

Poésies des vents / Exils,
d'Hafid Saïdi et Sassi Dehmani.

www.leseditionssansnom.com



ANARLIVRES

SITE BIBLIOGRAPHIQUE ANARCHISTE

Au cours de l'année 2000, l'essoufflement puis la disparition du groupe Sacco-Vanzetti, après une trentaine d'années d'activité militante au sein de la Fédération anarchiste, m'a conduit à envisager une aventure individuelle : l'édification d'une bibliographie en ligne des ouvrages en français sur l'anarchisme. À l'époque, rien n'existait de ce genre, à part quelques ouvrages comme la *Bibliographie de l'anarchie* (1897) de Max Nettlau, les études de Hem Day (années 1960), les annexes du *Mouvement anarchiste en France* (1975) de Jean Maitron, les deux catalogues de l'Institut français d'histoire sociale (1982 et 1993), les bulletins du Centre de documentation anarchiste (FA, 1988-1993)... Il y avait aussi plusieurs sites Internet, comme ceux des CIRA de Lausanne et de Marseille, de l'Institut international d'histoire sociale (IIHS) ou celui du Catalogue collectif de France (CCFR), qui décrivaient les ouvrages conservés. Ce furent de précieuses sources de documentation, mais aucun ne se donnait comme axes la spécificité du thème et l'exhaustivité. Je me suis vite rendu compte que ce serait une tâche sans fin – fort heureusement – et que seule l'informatique me permettrait une rapidité de mise à jour.

Un outil au service de tous

C'était un pari un peu fou : songez que Proudhon – l'un des pères ou grand-pères de l'anarchisme ! –

fait paraître *Qu'est-ce que la propriété ?* en 1840 ; combien d'ouvrages ont été édités depuis, et les rééditions complètes ou partielles, sous forme de brochure... Je me suis mis à la tâche, profitant d'une période de chômage et après une formation Web, compilant tous ces inventaires, comparant et vérifiant les infos, pour présenter une première mouture bien imparfaite d'Anarlivres (www.anarlivres.org), en février 2001. Au même moment naissait le site Catalogue général des éditions et collections anarchistes francophones (Cgécaf), qui avait le même but avec des moyens et des conceptions différentes.

Je souhaitais fournir un moyen de vérifications et de recherches aux militants, universitaires ou simples curieux, en leur indiquant également où ils pouvaient trouver ces ouvrages. Avec le développement des outils numériques, il est devenu possible et intéressant de pouvoir visionner (sur Calaméo, entre autres) ou de télécharger ces documents (directement ou grâce à des liens extérieurs). Aujourd'hui, Anarlivres recense près de 10 000 références et permet le visionnage ou le libre téléchargement de quelque 900 titres. Mais nous reviendrons plus tard sur ce qui concerne la mémoire du mouvement. Ce qui m'intéressait aussi, c'était d'informer sur les rencontres, réunions-débats, colloques, expositions faisant vivre la « culture libertaire », sans exclure aucune organisation ou groupe, pour présenter ainsi l'extraordinaire variété de notre mouvement.



Pendant plusieurs années, j'ai tenté de commenter les nouvelles parutions, mais j'ai dû abandonner ce travail extrêmement chronophage en temps de lecture, et qui laisse obligatoirement des regrets pour ne pas avoir traité l'un, avoir été trop critique ou trop conciliant avec l'autre... Je me contente donc maintenant de lister les ouvrages parus en indiquant le lien de présentation par l'éditeur. Dans la partie « nouveautés », j'essaie aussi de tenir une rubrique « téléchargements » pour informer des textes, anciens ou récents, numérisés et en libre accès. N'oublions pas de nombreuses nécrologies pour rendre hommage à ceux qui ont, par leurs actions, leurs réflexions ou leurs écrits, apporté une pierre à l'édifice libertaire. Je songe plus particulièrement à celle de Michel Ragon (« Adieu compagnon »), parue également dans *le Monde libertaire* n° 1 806 de mai 2019. Grâce à Éric Coulaud, le site présente plusieurs « tableaux bibliographiques » consacrés aux « penseurs de l'anarchisme ». Uniquement des hommes..., non par phallocratie mais par facilité, car les prétendant·e·s étaient nombreux·ses, et nous annonçons une suite pour les femmes. Celle-ci a été réalisée, et les « tableaux » peuvent être agrandis puis, en passant le curseur sur les images, des légendes apparaissent, retraçant les parcours de chacune d'elles ou explicitant les événements auxquels elles ont été mêlées.

On trouve aussi sur Anarlivres des articles d'information (série « En vrac sur le Web », « Chroniques du confinement »...), des brèves qui se font l'écho d'ouvrages en souscription, des « études » (« Produits dérivés », « Lire la presse d'hier », « Anarchotruc », « BD Partage noir », « Nature morte anarchiste », « Un pornographe libertaire »...), avec pour projets prochains un texte sur les faux timbres de Lorulot et une évocation de Charles d'Avray, infatigable chansonnier libertaire. À l'exception de Gaston Couté et d'Eugène Bizeau, dont les textes ont été publiés à plusieurs reprises, il est difficile de trouver les œuvres d'autres chansonniers qui n'existent souvent que sous forme de partitions, par exemple Paul Paillette, Louis Loréal, Jean-Paul Monteil, Maurice Doublier, Robert Guérard... Je souhaite donc développer ce « rayon » partitions à l'avenir.

Et pourquoi comme ça ?

On ne travaille jamais vraiment seul, on profite toujours de l'apport des autres (informations, conseils, rectifications... et même engueulades !). Sur le site, je rends hommage à quelques-uns d'entre eux, dont certains nous ont quittés. Il faut garder en mémoire la phrase de Goethe : « *Au fond, nous sommes tous des êtres collectifs. Tous nous devons recevoir et apprendre autant de ceux qui étaient avant nous que de nos contemporains.* »



Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865). Collage d'Éric B-Coulaud

On m'interroge parfois sur la dominante bleue du site : pourquoi cette couleur ? Parce que, dans les années 2000, la plupart des sites libertaires étaient en noir et rouge, ou en noir. Marre de la « conformité », et le bleu c'est calme, reposant... Heureusement, depuis, les choses ont bien changé. Pourquoi des biographies si courtes ? Pour présenter succinctement les auteur·e·s, car ce n'est pas, pour moi, le principal, et il existe actuellement bien d'autres sites pour se documenter (L'Éphéméride anarchiste – l'« ancêtre » –, Le Maitron des anarchistes, Wikipédia, le Dictionnaire des militants anarchistes...). Pourquoi ne pas s'occuper de la presse anarchiste ? Parce qu'il existait un ouvrage de référence, la thèse de René Bianco *Un siècle de presse anarchiste d'expression française (1880-1983)*, soutenue en 1987 et maintenant en ligne (Bianco : cent ans de presse anarchiste). Et d'autres le font très bien, comme La Presse anarchiste ou Fragments d'histoire de la gauche radicale. J'ai juste accueilli, suite à une demande, le catalogue des périodiques anarchistes de l'Institut français d'histoire sociale.

Scan or not scan ?

Pour revenir à la mémoire du mouvement, il est essentiel pour moi de conserver trace des écrits de nos prédécesseurs et, plus particulièrement, des brochures qui sont rarement déposées au Dépôt légal et, donc, pour la période de 1945 à nos jours, peu conservées par la Bibliothèque nationale de France (BNF). Songez que des brochures éditées dans les années 1980-1990 sont déjà introuvables. Les numériser et les mettre en ligne permet aussi de lutter contre la frénésie mercantile de certains libraires. Des spécialistes, regroupés au sein du Collectif des centres de documentation en histoire ouvrière et sociale (Codhos), se sont donnés pour but de répertorier les brochures anarchistes parues de 1840 à 1914, en vue de les numériser. Et, en mai dernier, l'appel à projets CollEx-Persée 2019-2020 a retenu PALiBr – Pensée anarchiste et libertaire en brochures – avec 25 autres projets, pour un budget global de deux millions d'euros. Il s'agit de « *mettre à la disposition de la communauté scientifique un corpus numérisé et ocrisé d'environ 1 200 brochures anarchistes francophones publiées de 1880 à 1918 en France, mais également en Suisse ou en Belgique, terres d'accueil d'anarchistes en exil* ». Espérons seulement que le plus grand nombre pourra avoir accès à cette mine de documentation.

Nous ne pouvons que nous en satisfaire, mais pourquoi attendre que d'autres le fassent pour nous, même s'ils ont plus de moyens ? C'est pour cela

qu'on trouve sur Anarlivres de nombreuses reproductions d'écrits. Pour paraphraser une citation célèbre, convenons aussi qu'un groupe humain qui oublie son passé n'a guère d'avenir et est condamné à refaire les mêmes erreurs... Heureusement, plusieurs sites se sont également attelés à la tâche : Cartoliste (pour les cartes postales), Placard (pour les affiches), Archives anarchistes (pour les documents), etc.

Certes, la numérisation pose, pour les centres d'archives, de nombreux problèmes qui sont bien analysés dans un article du *Bulletin CIRA* n° 72 (« Bonnes pratiques de numérisation ») : « *Le risque est grand de dépenser beaucoup d'énergie pour un résultat pas toujours satisfaisant, de re-scanner des collections déjà numérisées par d'autres, de ne pas être capables de rendre accessibles ou de pérenniser les fichiers, etc.* » Les difficultés techniques sont, en effet, importantes : que numériser (nécessité d'un inventaire détaillé), comment trouver une information lorsque la numérisation est effectuée et de quelle façon l'effectuer (quelle[s] technique[s] faut-il adopter, quelle sauvegarde, comment les fichiers vont-ils vieillir, les techniques employées ne seront-elles pas obsolètes à l'avenir, faut-il compresser ou non, quelles sont les pertes d'information par rapport à l'original...) ? Et encore : quelles sont les priorités, faut-il numériser des lots entiers, doit-on recourir à des prestataires extérieurs (élaboration d'un cahier des charges), pour éviter les efforts inutiles n'est-il pas nécessaire de travailler en réseau et d'annoncer ses projets, quelle mise à disposition (en ligne et sur place), quels sont les droits juridiques à connaître ?... Vaste sujet !

Le numérique n'est cependant pas le Graal ; passe encore pour lire un court écrit ou une brochure, mais cela devient vite fatigant et il est difficile d'étudier un long texte qui demande un peu de concentration, de pouvoir revenir à des pages lues antérieurement... Le papier conserve encore de nombreux atouts et on peut constater avec satisfaction la multiplication depuis deux décennies des librairies, des bibliothèques, des maisons d'édition libertaires et des publications. En février 2021, Anarlivres fêtera ses vingt ans d'existence et j'espère que, pour cette période, il aura su présenter une image aussi fidèle que possible de la vie culturelle du mouvement libertaire de langue française.

Pascal Bedos

<http://anarlivres.free.fr>



Jaroslav Hašek

«la satire libertaire»

Texte: MLT & Dessins: OLT

Né à Prague le 30 avril 1883 Jaroslav Hašek travaille dès l'âge de 15 ans. Pour vivre il sera employé de banque, marchand de chiens, et journaliste.



Très vite il s'affirme anarchiste pour devenir en 1907 le rédacteur en chef de la revue «Komuna» du cordonnier Michal Kàcha.



La répression policière s'intensifiant, les anarchistes créent à Prague le «Parti du progrès modéré dans les limites de la loi» une parodie des partis politiques et du système électoral dont Jaroslav Hašek sera le représentant aux élections de 1911. Le sympathisant Franz Kafka vient souvent l'écouter...



«L'excursion dans l'histoire» de 1915 le fit enrôler dans l'armée autrichienne, il désertera pour passer du côté des Russes lorsque qu'éclate la Révolution de 1917. Participant aux événements, il critique la dictature naissante.



En 1920 pour fêter son retour à Prague, il est classé comme traître par les marxistes. Fils d'alcoolique, alcoolique lui-même, il s'imbibe de son mélange préféré rhum et bière sans compter. Parti à Lipnice nad Sázavou, il entame en 1921 l'écriture de son fameux pamphlet: «Les Aventures du brave soldat Chvéik». Personnage créé dès 1912 dans d'autres récits qui ont été perdus. Cet «idiot du bataillon» est un enrôlé qui résiste à l'arbitraire en jouant le faux naïf saboteur. Ce grotesque jeu de massacre rencontra un vif succès populaire.



Jaroslav Hašek avait commencé la rédaction



du quatrième volume des aventures du soldat Chvéik, quand rongé par la tuberculose et l'alcool il meurt le 3 janvier 1923.

A Prague cette nouvelle fut d'abord prise pour une mystification.

Souvent interdits, brûlés par les nazis en 1933, ses livres provoquent encore un rire subversif.



COLLECTIF PARTAGE NOIR

Entre 1984 et 1994, les éditions Partage Noir (issu du groupe Flores-Magón de la Fédération anarchiste) ont publié une série de brochures. En 2019, ce sont certaines d'entre elles que le collectif renaissant a – dans un premier temps – remaquetées et mises en ligne sur le site partage-noir.fr :

Défendre la révolution, Erich Mühsam (1878-1934), Leclerc – L'Ami du Peuple, La FORA dans le mouvement syndical argentin, La Peste religieuse...



Pour l'équipe, l'envie de publier des brochures illustrées existait depuis longtemps, expliquant l'implication de celle-ci dans le fanzine *Soleil noir*¹, et suivant en cela l'exemple du *Brouchoux* de Phil Casoar et Stéphane Callens (1979), des *Orgasmes de l'histoire* de Frémion et Volny (1980) et du *Durruti* de Rai

Ferrer (1996). Avec les possibilités apportées par le Net (coût réduit, accessibilité des logiciels libres², facilité de diffusion...) et « un peu » de temps, l'envie est devenue réalité.

Parmi les BD réalisées à ce jour :

– *Autriche 1918-1938. Des Conseils à l'Anschluss (Ou comment la social-démocratie n'a pas stoppé le fascisme)* (texte d'Yves B., dessins d'OLT) [PDF 3,6 Mo]

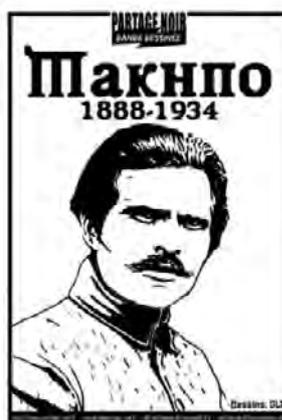
– *Des Conseils de Bavière à la montée du nazisme* (texte d'Yves B., dessins d'OLT) [PDF 3,6 Mo]

– *Makhno (1888-1934)* (dessins d'OLT) [PDF 1,9 Mo]

– *Yougoslavie. Mémoires balkaniques 1941-1945* (texte et dessins de Cyril) [PDF 6,1 Mo]

– *Au pays de Durruti. Mémoires catalanes, 1936* (texte et dessins de Cyril) [PDF 2,9 Mo]

– *Regeneración - Journal indépendant de combat ! Les anarchistes dans la révolution mexicaine* (texte de MLT, dessins d'OLT) [PDF 23.6 Mo]



En plus de réaliser des bandes dessinées, le Collectif Partage Noir remaquette et met en ligne de nombreux textes ou brochures libertaires introuvables dans leur format d'origine... Pour être prévenu de leur sortie, on peut s'abonner à la lettre d'information : partage-noir.fr/-publications-du-collectif-

La planche ci-contre sur Jaroslav Hasek a été réalisée par MLT et OLT du collectif Partage Noir.



1. Vous pouvez trouver des exemplaires de *Soleil Noir* – et de bien d'autres fanzines – disponibles au format PDF sur le site de la Fanzinothèque : fanzinotheque.centredoc.fr

2. Le Collectif Partage Noir utilise ces formidables outils militants que sont les logiciels libres, pour plus d'informations visitez le site : framsoft.org

Nous ne vendrons plus nos livres sur amazon

Sous l'impulsion du diffuseur parisien indépendant Hobo, défendant l'édition « contre-culturelle », une cinquantaine d'éditeurs a publié une tribune : « Nous ne vendrons plus nos livres sur Amazon. »

Nous ne vendrons plus nos livres sur Amazon. Son monde est à l'opposé de celui que nous défendons. Nous ne voulons pas voir les villes se vider pour devenir des cités-dortoirs hyperconnectées. Amazon est le fer de lance du saccage des rapports humains et de l'artificialisation de la vie. Nous devons, sans attendre, boycotter et saboter son monopole.

Nous ne vendrons plus nos livres sur Amazon.

Les conditions de travail dans ses entrepôts et en dehors (bas salaires, précarité, cadences exténuantes, pauses réduites, management électronique, chasse aux syndicalistes), son impact écologique (destruction des invendus, bétonisation, utilisation massive d'énergie pour les frets aériens et routiers), l'enrichissement démesuré de son patron et de ses actionnaires sont autant de marques du cynisme du modèle économique et social défendu par cette multinationale.

Nous ne vendrons plus nos livres sur Amazon.

Les librairies sont des lieux de rencontre, d'échange critique, de débat, de proximité. Un livre doit pouvoir être défendu auprès de ses lecteurs·rices par un·e libraire, un·e éditeur·rice, un·e auteur·rice et ne pas être invisibilisé par les « meilleures ventes du moment ». Nous ne voulons pas remplacer les conseils d'un·e libraire par ceux d'un algorithme, ni collaborer à un système qui met en danger la chaîne du livre par une concurrence féroce et déloyale.

Nous ne vendrons plus nos livres sur Amazon.

Diffuser de la pensée critique ne peut se faire par ce type de plateforme. Si nous lisons, publions et défendons des textes, c'est pour affûter nos imagi-

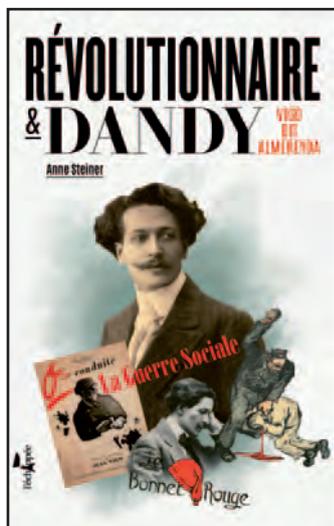
naires et donner corps à nos refus comme à nos convictions. Nous ne sacrifierons pas notre idée du livre pour un compromis financier. Nous ne nous laisserons pas imposer un futur uniforme et impersonnel.

Nous ne vendrons plus nos livres sur Amazon.

Avatar d'un système global, Amazon représente un monde dont nous ne voulons pas et avec lequel il est grand temps de rompre.

Nous ne vendrons plus nos livres sur Amazon et appelons l'ensemble des maisons d'édition et acteurs·rices de la chaîne du livre à nous rejoindre dans cet engagement.

Signataires : Hobo Diffusion, Éditions Divergences, La Tempête Éditions, Nada Éditions, Éditions du commun, L'Œil d'Or, Les Éditions sociales, Éditions La Dispute, Editions Grevis, Editions Ixe, Jef Klak, Panthère Première, Tendance Négative, Revue Audimat, La Lenteur, Le Monde à l'envers, Les éditions des mondes à faire, Les Éditions Du Bout De La Ville, HUBER Éditions, Archives de la zone mondiale, Smolny, Éditions Otium, Ici-bas, Editions Pontcerq, Éditions Pmn, Éditions Dépaysage, Serendip livres, Paon diffusion, Les Éditions libertaires, Gruppen Editions, Black star (s)éditions, Le Chien rouge, Rue des Cascades, Faces Cachées éditions, Editions Goater, HumuS, Homo Habilis, Tahin Party, L'atinoir, Éditions Adespote, Éditions blast, Asinamali, Éditions Darroches, Les Éditions de la Roue, Éditions Noir et Rouge, Les Nuits rouges, Éditions de l'Éclisse, Éditions Même Pas Mal.



Vivre la simplicité volontaire.

Textes et témoignages,

Collectif, L'échappée, 2020, 392 pages, 12 €

Révolutionnaire et dandy. Vigo dit Almereyda,

Anne Steiner, L'échappée, 2020, 304 pages, 21 €

La commune des lumières Portugal 1918.

Une utopie libertaire, Jean Lemaître,

Otium, 2020, 184 pages, 18 €

Orwell, à sa guise. La vie et l'œuvre

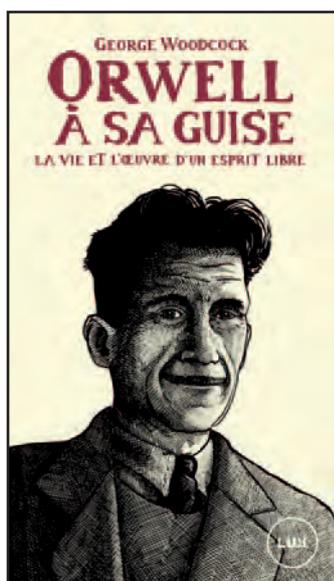
d'un esprit libre. George Woodcock, Lux,

2020, 424 pages, 20 €

Cornelius Castoriadis et l'autonomie radicale,

Serge Latouche et Cornelius Castoriadis,

Le passager clandestin, 2020, 424 pages, 10 €



Le jeu de la guerre de Guy Debord.

L'émancipation comme projet,

Emmanuel Guy, Vademecum, 2020, 192 pages, 24 €

13 novembre : des témoignages, un récit,

Laura Nattiez, Denis Peschanski, Cécile Hochard, Odile

Jacob, 2020, 300 pages, 19 €

Le pouvoir du sucre. Ou la mort programmée,

Giuseppe Aiello, Atelier de création libertaire,

2020, 168 pages, 12 €

Mon livre d'heures, Frans Masereel,

Préface de Tardi, éditions Martin de Halleux,

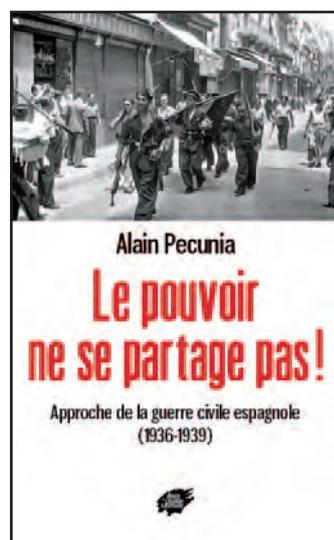
2020, 224 pages, 24 €

Ortiz. Général sans dieu ni maître,

José Manuel, Marquez Rodríguez,

Juan José et Gallardo Romero

Éditions Le Coquelicot, 436 pages, 22 €



Plogoff. Des pierres contre des fusils,

Coffret Livre-DVD

Nicole Le Garrec + Collectif

Éditions Les Mutins de Pangée, Livre 124 pages

+ 2 DVD - 6 films (total 4 h16), 35 €

Le pouvoir ne se partage pas !,

Alain Pecunia, Atelier de création libertaire,

112 pages, 7 €

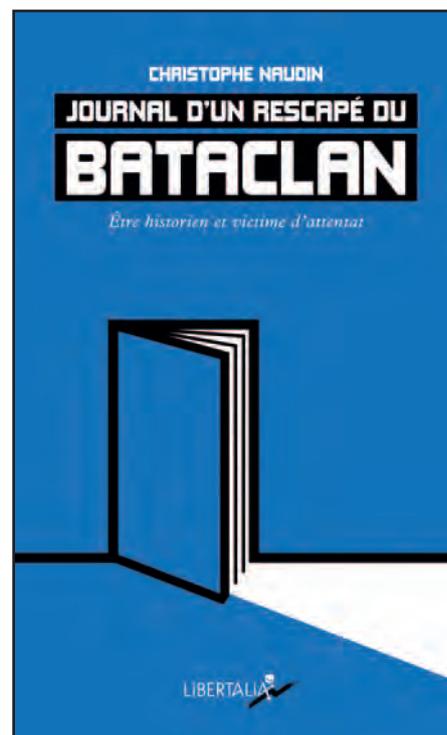
Les Anarchistes russes, Paul Avrigh

éditions Nada, 432 pages, 22 €

L'Athée du grenier. Suivi de Racisme

et science-fiction, Samuel R. Delany,

éditions Goater, 240 pages, 14 €



JOURNAL D'UN RESCAPÉ DU BATACLAN. ÊTRE HISTORIEN ET VICTIME D'ATTENTAT

Le 13 novembre 2015, il y a 5 ans, la forme la plus contemporaine de la barbarie est venue frapper à Paris ; des djihadistes de Daech, l'État islamique, se sont fait exploser au stade de France, ont mitraillé les terrasses, dans le XI^e arrondissement, du Carillon, du petit Cambodge, de la Bonne bière, de la Belle équipe et du comptoir Voltaire. À la belle équipe, les islamistes sont venus achever les blessés sur le trottoir.

À 21 h 47, ils investissent le Bataclan pendant le concert des Eagles of Death Metal et ouvrent le feu sur la foule des spectateurs de manière continue, ne poursuivant qu'un seul but : faire le plus grand nombre de victimes possible. L'ensemble des attentats fait 130 morts.

Christophe Naudin est dans la salle avec deux de ses amis, l'un d'eux perdra la vie pendant le massacre. Il est dans la fosse légèrement sur le côté et parvient à échapper aux balles, puis il arrive à rejoindre un cagibi où il reste jusqu'à l'évacuation par le Raid.

Christophe Naudin, déjà auteur d'un livre sur l'utilisation de Charles Martel dans le discours de l'extrême-droite et d'un autre, *Les historiens de garde*, sur la construction d'un roman national en histoire, décide de tenir un journal de l'après-13 novembre. C'est en état de stress post-traumatique qu'il note ses impressions, ses émotions, ses désespoirs sur les attentats du 13 novembre, bien sûr, mais aussi sur les éléments du débat public qui en font état ou qui s'y rapportent. C'est en militant d'extrême-gauche, en historien engagé, que Christophe Naudin nous livre son témoignage sur les querelles idéologiques qui divisent la gauche en général sur la question de l'islam politique.

Le journal nous montre l'idéologie d'une gauche philo-islamiste et explique comment cette idéologie vient se heurter à la réalité. Un discours auquel l'historien n'était, peut-être, pas étranger, mais comme il l'écrit dans son journal : « Avec les attentats, la violence du réel a frappé ma conscience d'historien. »

Ce qu'éclaire particulièrement le journal de Christophe Naudin c'est le tête-à-queue du discours d'une certaine gauche pour qui l'islam, et même parfois l'islamisme, est inattaquable ; et qui considère qu'elle doit construire une muraille rhétorique pour défendre

ce qu'elle pense être une priorité. *Le journal d'un rescapé* permet de reconstruire les éléments qui font débat à gauche.

Les choix des lieux d'attaque sont eux-mêmes des marqueurs d'idéologie. On savait déjà depuis janvier 2015 que les djihadistes n'aimaient pas l'humour, le dessin, la satire, la caricature, on apprend le 13 novembre qu'ils n'aiment pas non plus les terrasses, la convivialité, l'ivresse et le rock.

On aime, dans les courants politiques qui nous intéressent, faire des djihadistes des cas isolés, des déséquilibrés ne représentant rien d'autre qu'eux-mêmes ; mais, outre que l'organisation coordonnée du 13 novembre bat en brèche cette théorie, le journal de Christophe Naudin note tous les attentats dont il entend parler entre le 13 novembre et décembre 2018, soit 19 attentats ; ce qui fait tout de même beaucoup de loups solitaires.

Au fur et à mesure du journal, Christophe Naudin note les différents points d'un discours de défense des islamistes tenu par une gauche convenue. Et, en tout premier lieu, cette idée si répandue que l'islam serait « la religion des opprimés » ; une idée qu'il trouve insupportable parce que « cela transforme le bourreau en victime au même titre que ceux qu'il a fauchés » et que cela représente une insulte pour toutes les victimes de discriminations qui ne se tournent pas vers la barbarie.

De même, il récuse l'idée que le djihadisme serait une réponse à l'impérialisme occidental et à l'histoire de la colonisation ; il juge la vision post-coloniale simpliste, notamment en ce qu'elle oublie les croyances religieuses des terroristes ; croire que les auteurs des attentats auraient simplement mis des « mots djihadistes » sur une violence sociale relève de l'obscénité pour l'auteur du journal.

Il met en lumière un certain nombre de figures intellectuelles qu'il appelle « les entrepreneurs de l'islamophobie » et qui mettent toutes leurs forces dans le soutien à l'Islam politique ; il pointe ainsi Tariq Ramadan et sa vision complotiste qui fait des auteurs des attentats des agents des services secrets israéliens ; la mouvance du PIR (parti des indigènes de la République) bien sûr qui retombe toujours sur l'antisémitisme ; l'incroyable sociologue Geoffroy de la Gasnerie pour qui « les terroristes ont visé ces endroits parce qu'ils leur étaient inaccessibles ».

Il fait état de sa sidération quand il apprend qu'Edwy Plenel et Raphaël Logier apportent leur soutien à l'imam de Brest, celui qui veut interdire la musique parce qu'elle serait l'œuvre de Satan...

Un édit de Denis Sieffert dans *Politis* résume bien l'ensemble de ces discours, puisqu'il y est déclaré que tout est de la faute de l'Occident, ce qui dénie toute volonté aux terroristes.

Tous ces discours se relaient les uns les autres et s'amplifient à chaque attentat ; avec toujours la même tonalité, faire de l'auteur du carnage une victime et de l'Islam une religion de paix et d'amour.

Pourtant, la question de l'Islam est devenue le principal marqueur de la gauche. Et Christophe Naudin montre bien ce dilemme, pris qu'il est entre la réalité qu'il a vécue et les discours qui l'environnent. Son livre se termine de manière surprenante par sa présence à la marche contre l'islamophobie. « J'étais dans les rues de Paris pour manifester contre l'islamophobie sous les Allah Akbar », sans doute fallait-il en passer par là pour retrouver une forme de sérénité et se laver de la souillure des attentats.

Daniel Aïache

Journal d'un rescapé du Bataclan. Être historien et victime d'attentat,
Christophe Naudin, Libertalia, 2020, 164 pages, 10 €





LA GRYFFE. LA LONGUE HISTOIRE D'UNE LIBRAIRIE LIBERTAIRE

Analyser quarante ans de l'histoire d'une librairie antiautoritaire est une tâche ardue. À l'opposé d'un bar ou d'une charcuterie, ce n'est pas la hausse des bénéfiques qui permet le développement. Une librairie libertaire est tout autant un lieu d'échanges et de discussions qu'une boutique. Elle est un espace de refus de la prétendue tutelle (au sens propre et au sens figuré) d'une hiérarchie de l'intelligence et des classes sociales, fondée sur la culture et la morale d'origine religieuse (asiatique et européenne), la politique de partis de chefs et l'économie capitaliste (privée ou étatique).

Le principal problème pratique d'une librairie est la spécialisation entraînée par les achats, les réassortiments, les retours, etc., en plus de la nécessité de lire et choisir les ouvrages dans divers domaines. Pour la Gryffe, c'est un collectif qui s'occupe de la librairie, en fonctionnant sur le bénévolat « élastique » suivant les périodes : un volontaire sur plusieurs années (!), des rotations de bénévoles.

Cette expérience est décrite chronologiquement avec une grande lucidité par le camarade Daniel Colson, sociologue, spécialiste de Proudhon, du syndicalisme révolutionnaire, entre autres domaines. Le lecteur dispose des 156 pages de Colson, une chronologie de 11 pages et 72 pages de documents. Le bilan est contrasté, mais l'essentiel est que la librairie a franchi de nombreux obstacles et qu'elle demeure. L'étude est complétée par des textes sur les moments critiques et deux interviews positives de membres du collectif.

Tout au long de ces quarante années d'existence, la Gryffe a offert un très large éventail de périodiques, de publications d'auteurs libertaires, ainsi que celles des auteurs proches des libertaires. C'est en fait cette approche qui a été et qui est la source de discussions à travers ces quarante années.

Le lecteur s'aperçoit que parmi les différentes tâches d'une librairie, qui est aussi un local associatif, le groupe qui établit le choix des achats de livres impose une ligne. Il y a trente ans, certains auteurs proches des libertaires avaient des penchants négationnistes, antisémites. Par la suite, ils se sont révélés franchement tels qu'ils étaient. Visiblement, leurs textes présents élargissaient « énormément » l'éventail libertaire !

Ce fut, du reste, le motif de nombreuses discussions. La tendance contraire : trier parmi les titres a parfois abouti à la « censure » au nom des idées anarchistes d'une tendance

alors sectaire (la Fédération anarchiste) ou au nom d'idées émancipatrices, comme le féminisme et l'antisémitisme. À cause de pages suspectes chez Bakounine et Proudhon, certains voulaient bannir leurs livres !

Il semblait qu'un équilibre était trouvé : « *la libre diffusion, sans exclusive, de tous les points de vue, critiques, antiautoritaires et se réclamant de l'émancipation ; le refus de toute "ligne juste" et dogmatique ; la libre expression de positions souvent antinomiques, à l'intérieur d'un "équilibre des forces" au fondement du projet et de la pensée libertaires* (p. 159) ».

Courte digression personnelle : je pense que cette position est adaptée à une recherche, à une formation des idées anarchistes pour arriver à un axe central, anarcho-communiste en Russie, anarchosindicaliste en Espagne. Et cet axe a des prolongements dans l'émancipation individuelle, la non-violence (qui a produit des terroristes anticapitalistes efficaces), la pédagogie, le féminisme, l'art, le naturisme, l'espéranto, etc. En dehors de ces deux axes anarchistes, je ne vois pas d'enracinement social durable.

Parallèlement, la Gryffe, à l'époque, animait la vie libertaire lyonnaise, avec trois ou quatre autres lieux et publications libertaires : IRL (Informations rassemblées à Lyon, puis Informations, réflexions libertaires) et ACL (Atelier de création libertaire). Cet ensemble offrait de multiples activités complémentaires qui stimulaient chaque structure.

La Gryffe organisait un salon des éditions libertaires, avec des auteurs et des débats sur deux jours, qui a duré entre 2011 et 2014. Cela représentait une énorme dépense d'énergie des membres pour préparer, recevoir, loger une bonne trentaine de personnes.

Le penchant pour la discussion de positions extrémistes a entraîné un conflit interne, en proposant un débat entre un auteur détesté par les féministes (Alexis Escudero) et un groupe connu de féministes sectaires et violentes.

La présentation de la décision adoptée est importante : elle a été prise « *sans opposition* » (on ne sait pas quand, mais on suppose que ce peut être quelques semaines avant le salon). Quelques jours avant le débat, des camarades annoncent « *une action de masse contre le salon* ». De plus, trois personnes s'opposent à la tenue du débat prévu, « *suivant le fonctionnement par consensus, [il] devrait donc être annulé* ». « *La décision d'organiser ce débat s'est faite entre très peu de militants.es* » (p. 160).

La page suivante indique : « *Ce qui s'était décidé comme d'habitude et sur la base de la confiance, par les plus militants d'entre nous, tend brusquement à se transformer en abus de pouvoir, à devenir l'exemple éclatant par ses conséquences d'un dysfonctionnement interne [...]* »

D'un point de vue collectif, je constate plusieurs anomalies : une décision prise « *sans opposition* » sur un sujet scabreux aurait dû être aussitôt reposée pour avoir une confirmation très consciente de la part des membres de la Gryffe. L'annonce du danger et l'opposition de trois camarades montrent qu'un groupe de « *très peu de militants* » a maintenu le débat en contredisant la règle habituelle du consensus. Apparemment, il était habituel que « *les plus militants d'entre nous* » décident « *sur la base de la confiance* ». Il aurait été normal que ces derniers aient réagi bien plus tôt et demandé à « *leur base* » de s'engager et de donner son avis ; autre déduction, les militants de la base n'étaient guère intéressés par les débats.

Le résultat est que le salon des éditions libertaires n'existe plus depuis 2014.

Le bilan de la Gryffe est certainement positif sur le long terme mais, en même temps, l'apparition répétitive de crises montre que des problèmes non résolus depuis plusieurs années peuvent décourager les énergies. Heureusement, la librairie attire la constance et le dévouement pour poursuivre cette expérience.

Frank Mintz

La Gryffe. La longue histoire d'une librairie libertaire, Daniel Colson,
Atelier de création libertaire, Lyon, 2020, 275 pages, 16 €



M. L'ENFANT DU SIÈCLE

Il faut remarquer qu'en italien « *W Mussolini* » signifie « Vive Mussolini », et « *M Mussolini* » revient à dire « À bas Mussolini ». Et j'interprète le livre dans ce sens parce qu'il est divisé par année, de 1919 à 1924, dont chaque petite séquence (et non pas des chapitres) est alternativement consacrée à Mussolini ou à plusieurs de ses partisans, ou à ses ennemis.

Concrètement, le protagoniste est la situation du peuple italien qui subit une forte crise économique et se sent vaincu et humilié, tout en ayant théoriquement gagné la guerre de 1914-1918. L'auteur montre les paysans du nord de l'Italie combattifs et prêts à se lancer derrière le parti socialiste dans la lutte révolutionnaire, mais les dirigeants socialistes sont lents, hésitants, lâches. Il en va de même sur tout l'échiquier politique, y compris les chefs de la police et de l'armée, sauf le vieux renard Giolitti, que Mussolini craint.

Le futur dictateur, Benito Mussolini, apparaît comme un personnage faible et pusillanime, avec des coups de poker politique géniaux, des accès de jactance juvénile ou une attitude de clown sur la quarantaine : duel à l'épée, folle conduite de voiture et de moto de course, apprentissage (prudent) du pilotage d'avion, des relations suivies avec ses maîtresses et son épouse.

Simultanément, Mussolini sait bien qu'il peut exciter la violence verbale et surtout physique de ses troupes, car il est considéré par la droite et le patronat comme un mafieux ex-socialiste utile, qu'on pourra mettre au rancart quand la tranquillité sociale sera revenue.

L'auteur, qui n'est pas historien, a délibérément affaibli les réactions du mouvement ouvrier et exagéré l'intérêt des luttes parlementaires. Mais il souligne avec raison, à mon avis, que Mussolini a souvent été dépassé par les improvisations violentes de ses chefs de bande.

La figure de Giacomo Matteotti est évoquée avec respect, le seul socialiste capable de dénoncer au Parlement les crimes fascistes, dans tous leurs détails, et les escroqueries du gouvernement de Mussolini sur le plan international. Matteotti le faisait

sans crainte tout en sachant qu'il risquait sa vie. Effectivement, il fut enlevé en plein jour et en pleine rue (sans beaucoup de précautions, par des chefs fascistes) et « porté disparu » (méthode reprise plus tard en Argentine dès 1930). Le cadavre, assez vite découvert, augmenta le scandale politique que la presse diffusait déjà. La police avait arrêté les coupables fascistes peu capables de cacher leur culpabilité.

Mussolini était alors Premier ministre et maintenait encore un semblant de vie « démocratique et de liberté de la presse ». L'assassinat de Matteotti mit un terme à l'hypocrisie de Mussolini mais ne modifia guère la lâcheté des politiciens.

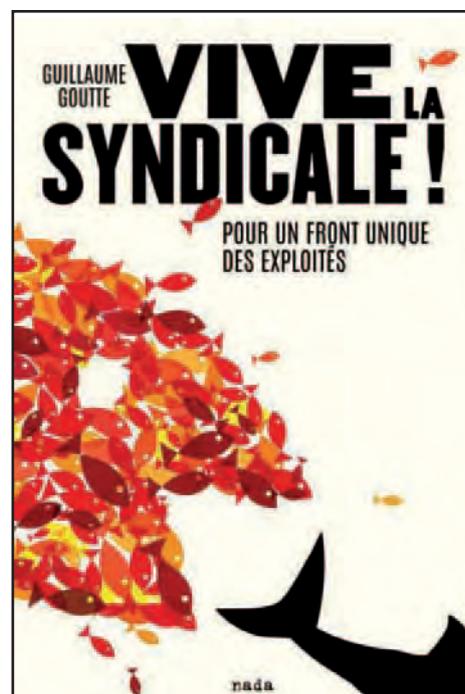
Le livre, même manquant de données élémentaires sur la lutte antifasciste ouvrière, donne une bonne idée de la veulerie des groupes fascistes et des complicités politiciennes.

Frank Mintz

M. l'enfant du siècle, Antonio Scurati,
Les Arènes, Paris, 2020, 863 pages, 24,90 €



Montréal, Canada. Fresque dédiée à Mussolini, réalisée dans les années 1930 par Guido Nincheri dans l'église Notre-Dame-de-la-Défense



VIVE LA SYNDICALE ! POUR UN FRONT UNIQUE DES EXPLOITÉS

Quel enthousiasme dans cet ouvrage qui énonce la nécessaire et quotidienne besogne ouvrière pour lutter contre l'exploitation économique ! Il s'agit là de lutte de classe, de conscience de classe et d'autonomie ouvrière ; pour tout dire, il s'agit du syndicalisme révolutionnaire, concept de lutte se voulant plus large que l'anarcho-syndicalisme et fondamentalement différent d'un certain syndicalisme d'accompagnement lourdement collaborateur du patronat et de l'État.

« Plutôt que de tenter de faire prévaloir une philosophie politique dans l'organisation syndicale, le syndicalisme révolutionnaire propose, lui, de dépasser ces clivages pour éviter les divisions, conscient que celles-ci n'ont jamais servi que les intérêts des capitalistes. »

Avec la connaissance forte de l'atomisation du prolétariat, Guillaume Goutte, l'auteur, également très averti des échecs des luttes passées et des faiblesses du syndicalisme contemporain, se tient pour autant sur la réserve devant la radicalité insurrectionnelle violente qui tend à priver la masse ouvrière de sa souveraineté et, pour cela, il s'en réfère à Pierre Monatte (1881-1960), figure syndicale d'importance, qui mettait en garde tant contre la politique réformiste que contre l'insurrectionnalisme, l'une et l'autre « corrupteurs » et « mangeurs d'hommes ».

Et il n'est pas jugé inutile de rappeler que les syndicats ne se voulurent pas seulement des structures de combat mais des lieux de culture, de sociabilité, de rencontres, d'entraide et de partage : mais, hélas ! maintenant, on ne va plus à la Bourse du travail qu'en cas de conflit avec l'employeur, et cela pour ne résoudre que des problèmes personnels.

Il est avancé que le syndicalisme serait autosuffisant ; en son sein, tout devrait pouvoir s'y régler – vraiment ? –, mais que les directions syndicales n'ont pas bonne presse, et que leurs discours incantatoires d'appel à la grève générale n'est plus guère pris au sérieux.

L'auteur, lui, en appelle à l'autonomie d'un « front social » déployé dans les structures interprofessionnelles des confédérations syndicales et dans le respect de leur vie démocratique.

Par ailleurs, les organisations spécifiques anarchistes sont critiquées et jugées par trop figées ; il conviendrait, est-il dit, de « repenser leurs interventions et leurs discours pour présenter un anarchisme social opérant ».

Nous savons que le propos de l'auteur est un propos d'ouvrier « en situation », et qu'il veut se donner les moyens de lutter en renforçant les relations du monde ouvrier, en investissant les unions locales, en créant des caisses de grève, en allant au-devant des salariés non syndiqués « pour discuter, débattre et leur expliquer l'importance de rejoindre le syndicat ». Également, en luttant pour un syndicalisme d'industrie :

« Le syndicat local d'industrie est la forme la plus pertinente pour implanter le syndicalisme dans le monde du travail. Il entend organiser les travailleurs d'une même profession et d'un même territoire dans un seul et même syndicat, qu'ils soient en activité, privés d'emplois ou à la retraite, en CDI, en CDD ou en intérim... »

Avec Guillaume Goutte, nous ne pouvons que regretter que les Bourses du travail – « l'une des plus belles créations du mouvement ouvrier français » – ne soient pas devenues des contre-sociétés ouvrières ; les historiens pourraient tenter d'en expliquer le pourquoi... Il s'agissait, entre autres, de « sortir le syndicalisme des lieux de travail », de créer « des refuges, aussi, où trouver du soutien et des oreilles attentives. Un réseau autonome, enfin, avec ses coopératives, ses associations sportives, ses bibliothèques, ses cours du soir, ses crèches, par et pour les travailleurs ».



Ouvriers du livre CGT avec Pierre Monatte (3^e à gauche)

L'auteur cite le Syndicat général du Livre

et de la communication écrite – son syndicat –, cas de figure exemplaire s'il en est quant à la solidarité ; on rappellera la grève du *Parisien libéré* qui dura environ trente mois (1975-1977) avec d'innombrables occupations (les tours de Notre-Dame, l'Arc de triomphe, le paquebot *France*, etc. ; et aussi la destruction et la dispersion de journaux, en particulier sur l'avenue des Champs-Élysées lors d'actions directes, comme également le blocage du tour de France cycliste, etc).

Sans complètement vouloir sortir le syndicalisme du lieu de la production, mais en se plaçant à côté, disons que la créativité ouvrière – et sociale en général – n'a pas dit son dernier mot pour développer des lieux de vie qui englobent l'ensemble du quotidien.

Après l'effondrement annoncé de notre monde par les collapsologues, cela pourrait tout aussi bien être au programme d'un avenir proche afin d'ouvrir la voie à un autre futur.

En sachant que le futur ne se force pas et que, seule, la patience, la « besogne quotidienne », porte ses fruits, que la sociabilité de l'être humain (que l'on retrouve dans le monde animal) n'a pas de frontières, il nous reste à développer tous azimuts les coutumes de l'entraide.

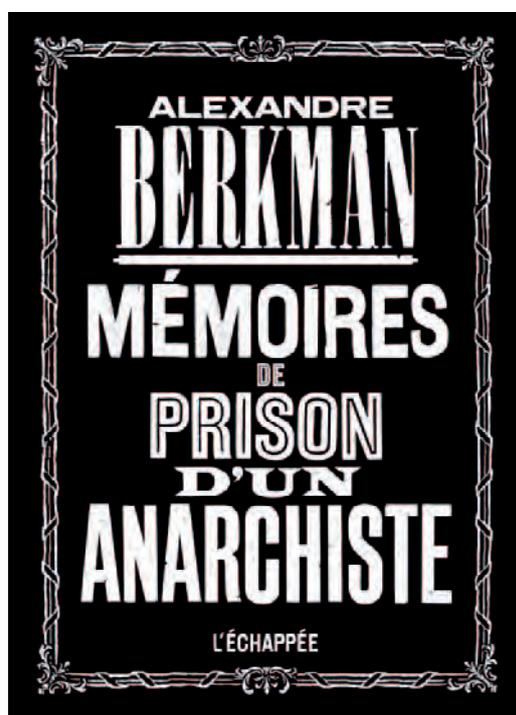
L'Histoire n'est pas figée, et si les historiens, le nez dans les archives, ne peuvent imaginer l'avenir – ce n'est pas leur rôle, dira-t-on –, l'avenir, lui, réserve toujours des surprises, bonnes ou mauvaises, car, et on a pu le constater, personne n'a jamais pu anticiper le moindre futur.

Oui, il faut s'atteler avec obstination à sa besogne quotidienne.

André Bernard

Vive la syndicale !, Pour un front unique des exploités, Guillaume Goutte,

Nada éditions, 2018, 80 pages, 8 €



MÉMOIRES DE PRISON D'UN ANARCHISTE

Après l'édition intégrale de *Vivre ma vie* d'Emma Goldman, les éditions de L'échappée ont bien fait de faire de même avec les *Mémoires de prison d'un anarchiste* d'Alexandre Berkman dont la 1^{re} édition parue en 1977 fut amputée d'une bonne partie du texte original.

Bien sûr, il existe de nombreux témoignages sur la prison, écrits par des prisonniers qui ont su décrire ce qu'ils avaient vécu. Mais celui de notre camarade est singulier dans le récit de son expérience.

Alexandre Berkman n'a que 21 ans lorsqu'il tente de tuer le magnat de l'acier Henry Clay Frick, responsable d'une répression sanglante à l'encontre

d'ouvriers en grève. Son acte est – comme il l'écrira plus tard à propos de la violence anarchiste –, « un moyen de venger une injustice subie par le peuple ». Mais lorsqu'il commet son acte, Alexandre Berkman qui est originaire de la Russie tsariste est fortement imprégné de l'action des *narodniki*. L'idée de « sacrifice volontaire » est très présente et doit aussi amener les « travailleurs à réfléchir ». Mais son geste restera sans écho.

Alexandre échoue à tuer le magnat. Il est condamné à 22 ans de prison. Il en effectuera finalement 14.

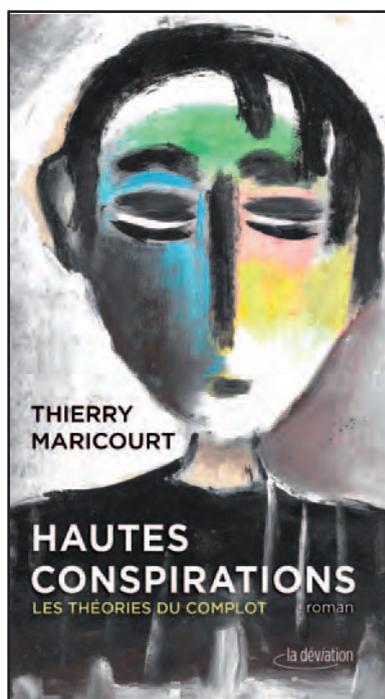
Pendant son emprisonnement, il subira diverses persécutions, il devra surmonter l'isolement, le cachot et autres brimades de l'administration pénitentiaire. Il nous rappelle que la prison est un système de punition qui va plus loin que le seul enfermement. C'est une machine à broyer les prisonniers, à les exploiter aussi par le travail forcé et gare à ceux qui ne se soumettent pas. Malgré ces conditions sécuritaires de surveillance et d'espionnage, il ne se résigne pas et use du moindre interstice du système pour défaire même momentanément l'ordre carcéral. C'est ainsi que lui et d'autres camarades détenus fabriqueront une petite revue clandestine *Prison Blossoms*. Ils penseront même à l'idée de publier un livre. Des lettres aussi sortent clandestinement à l'extérieur pour ses amis et la presse. Avec la complicité des camarades du dehors, il projette une évasion à l'aide d'un tunnel mais celui-ci est découvert.

Au fil de ses *Mémoires*, on suit un homme très idéaliste au début de son emprisonnement mais qui va perdre ses préjugés et sa méfiance à l'égard des droits communs. À leur contact, il trouvera la camaraderie et même pour finir il acceptera les sentiments amoureux qu'il va éprouver pour certains. En parler à l'époque, en 1912 – date de la 1^{ère} édition de ses *Mémoires* –, témoignait d'un réel courage moral et politique !

Mais 14 ans c'est long, très long et Alexandre ne nous cache pas ses moments d'abattement sinon de désespoir. Il semble même qu'il fut tenté par le suicide. Alexandre finira par sortir – il est libéré le 18 mai 1906 – et reprendra sa place dans la lutte mais comme de nombreux camarades, après un autre séjour en prison, il sera finalement expulsé des États-Unis.

P-V

Mémoires de prison d'un anarchiste, Alexandre Berkman,
éditions L'Échappée, 2020, 448 p., 26 €



HAUTES CONSPIRATIONS LES THÉORIES DU COMLOT

« *Ceux qu'on ne mènerait pas par le bout du nez* »

Dans les années 1970, j'ai été frappé par un texte de Victor Serge, publié aux éditions Maspéro, qui défendait Zola et qui énonçait que, depuis *Germinal*, combien de livres avaient comme propos la classe ouvrière. La littérature a cette possibilité d'investir des sujets qui ne sont jamais abordés ailleurs. Par exemple, le massacre d'Algériens à Paris, le 17 octobre 1961, fut évoqué une des toutes premières fois par Didier Daeninckx dans *Meurtres pour mémoire*, par le biais d'un roman noir. Plus récemment, c'est encore dans un polar que la description minutieuse de l'action d'un inspecteur du travail fut donnée, un ouvrage écrit à quatre mains par G. Filoche et P. Raynal.

Et nous pouvons multiplier les exemples littéraires, de plus ou moins bonne qualité (car, à trop vou-

loir être démonstratif, on peut louper son effet), qui justifient l'usage de l'écriture romanesque pour nous faire pénétrer dans des mondes qui nous sont parfois inconnus.

La dernière livraison de Thierry Maricourt, *Hautes Conspirations*, est du même ordre. L'auteur tente de s'introduire dans la tête d'un complotiste, afin d'examiner le cheminement de sa pensée. Et il s'y prend très bien ! C'est avec beaucoup de demi-vérités qu'on fabrique de véritables mensonges. Nous le savons tous, l'énonciation d'évidences peut nous conduire à croire à une authentique réflexion, et là commence l'opération de manipulation. « *Des hallebardes balançaient chaque jour de nouvelles vérités dans les assiettes qui nous tenaient lieu de cerveaux.* »

À partir de constatations simples se forment des conceptions rigides, pouvant aboutir à de grandes aberrations et bien sûr d'énormes monstruosité.

Le fil de l'actualité, comme disent les journalistes, est plein de ces événements qui ne devraient être qu'anecdotiques, mais qui, rassemblés, forment ce que Baudrillard appelait la fabrication de l'opinion publique. Ces deux poids sont sur la même balance, qui dans un mouvement identique s'équilibrent et se légitiment à la fois. « *Les textes sacrés pouvaient nous mentir ou bien nous ne les comprenions pas, et j'apparaisais.* »

L'individu central du roman de Thierry Maricourt réunit toutes les absurdités que nous avons déjà pu entendre à certains moments, tous ces doutes qui surgissent dans n'importe quelle circonstance. Dans les domaines de la santé, des idées, de l'audiovisuel, de l'information, etc, il reprend l'intégralité des poncifs sur les grandes manipulations. On ne sait pas jusqu'où son délire ira, quand s'arrêteront ses divagations. Mais, au final, on est absorbé par ce grand travail d'écriture !

Ce livre a réveillé en moi un souvenir pas si lointain. J'ai rencontré un de ces personnages au cours de l'assemblée des assemblées des Gilets jaunes à Saint-Nazaire, m'exposant ses théories pendant des heures, tirant des fils improbables et, comme le héros de Thierry, ne comprenant pas pourquoi dans la localité dont il était originaire ses camarades de lutte le cataloguaient de fou, d'original et parfois le soupçonnaient de faire partie de l'extrême droite...

Pour finir, cet ouvrage est un excellent livre, même si le terme conspiration me semble trop large, pour désigner une simple démente.

Rappelons-nous toujours que conspirer, c'est respirer ensemble. Et ici, ce petit bonhomme est bien trop seul !

Richard Wilf

Hautes conspirations. Les Théories du complot,
Thierry Maricourt,
 La déviation, 2020, 296 pages, 19 €



FASCISME FOSSILE L'EXTRÊME DROITE, L'ÉNERGIE, LE CLIMAT

Coordonné par Andreas Malm, Ståle Holgersen et Lise Benoist, ce volume signé Zetkin Collective (d'après le nom de Clara Zetkin, 1857-1933, journaliste, féministe et femme politique allemande), *Fascisme fossile : L'extrême droite, l'énergie, le climat*, s'intéresse, au travers d'une dizaine de chapitres denses, à l'attitude de l'extrême droite vis-à-vis du changement climatique. Du scepticisme affiché de quelques-uns de ses leaders au négationnisme pur et simple de la plupart des autres, la marge est étroite. Les organisations et les hommes politiques de ce courant s'ingénient, dans leur ensemble, à nier l'interaction entre les activités industrielles et la hausse des températures sur la planète. L'accession au

pouvoir d'individus de l'acabit de Trump, Bolsonaro, Orban, Poutine et d'autres, sarcastiques devant le phénomène, le niant autant que possible, pousse forcément à l'inquiétude. « Dans les années 1930 ou 1980, les mouvances d'extrême droite pouvaient sans doute être analysées sans tenir compte de la question environnementale. Mais en 2010 ou en 2040, on ne pourra pas les comprendre si cet aspect est négligé. » Examinant la gamme de positions revendiquées par les organisations d'extrême droite dans les pays européens (AFD, FPÖ, RN, Lega Nord, Vox, PiS, etc.), les auteurs constatent que le nationalisme lie les unes aux autres et que la protection de la nature est constamment associée à l'arrêt de l'immigration. La fermeture des frontières est censée être le meilleur antidote aux catastrophes climatiques qui nous guettent. « Flux fugitifs, réserves autochtones » : les énergies dites propres (soleil, vent, hydraulique...) sont par définition mobiles ou instables et s'opposent aux énergies dites fossiles (charbon, gaz), dont le lieu d'exploitation est défini une fois pour toutes. Quelle coïncidence, il est possible d'extrapoler : l'individu migrant (le Juif hier, le réfugié aujourd'hui), sans patrie, contre l'individu aux racines revendiquées, le patriote. Perspective intéressante bien qu'ancestrale. Si de rares mesures, prônées par l'extrême droite ou la droite extrême, semblent entrer en contradiction avec l'accumulation de profits financiers chère aux capitalistes, d'autres les confortent. « Pour certaines fractions de la classe capitaliste, c'est leur survie qui est en jeu. » Qu'est-ce qui fait que l'extrême droite, un moment tentée par un romantisme vert rétrograde sinon réactionnaire (il y a longtemps), ne prône plus, à l'instar d'un Marinetti à l'époque du fascisme naissant pour qui la nature n'était qu'« un ennemi à combattre, à soumettre et à bétonner une fois pour toutes »,

qu'un « modernisme » foncièrement hostile à cette nature ? Écoutons un instant Trump et consorts : le réchauffement climatique, s'il existe, ce qu'ils ne finissent par admettre qu'à contrecœur, serait une bénédiction pour l'humanité. Ou tout au moins pour son élite, qui trouvera toujours à se nourrir et à se loger dans de bonnes conditions.

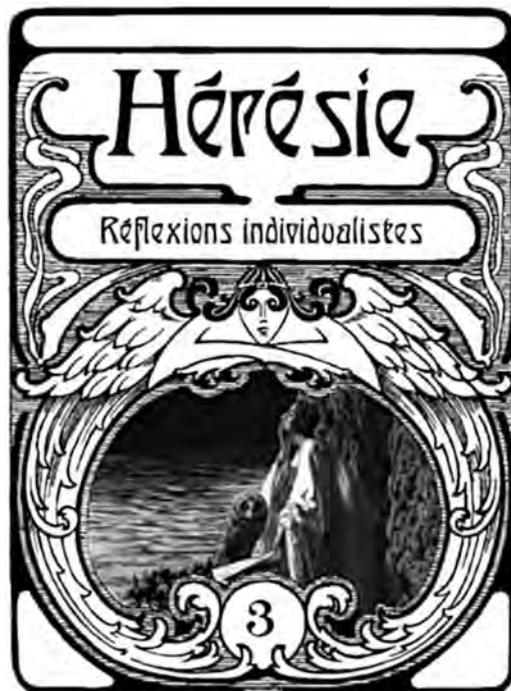
Parmi les critiques que nous nous permettrons de faire, et au-delà d'une vue d'ensemble exagérément marxiste, selon nous (donc, paradoxalement productiviste – il y aurait aussi un livre à écrire sur l'hostilité de la gauche à la nature et, donc, son incapacité à contrer l'artificialisation du monde), relevons ces termes et expressions que Malm et Zetkin Collective utilisent abondamment (« *business-as-usual* » : les affaires continuent, ou « les affaires sont les affaires », aurait dit Octave Mirbeau ; AIE – « appareil idéologique d'État », etc.), dont le lecteur n'est pas forcément familier mais qui l'oblige à appréhender le monde avec les outils proposés par l'auteur – il y aurait à se questionner sur le pouvoir du langage. Déplorons la dénonciation des responsabilités de l'utilisation des énergies fossiles aux seuls « Blancs », autrement dit au monde occidental – le contre-racisme n'aboutit parfois qu'à un nouveau racisme. Observons également, en passant, que les travaux de Sven Lindqvist – cf. *Exterminez toutes ces brutes* et autres volumes – sont singulièrement absents de cet essai et des autres signés du seul Andreas Malm, son compatriote, alors qu'ils ne pourraient que les corroborer. Dommage.

Un très bon travail, cependant, stimulant, riche de pistes novatrices, nécessaire pour comprendre l'avenir inquiétant que se construit l'espèce humaine lorsqu'elle ne s'en réfère qu'à ses nantis.

Thierry Maricourt

Fascisme fossile : L'extrême droite, l'énergie, le climat
Zetkin Collective,

coordonné par Andreas Malm, traduction de l'anglais par Lise Benoist,
La Fabrique, 2020, 368 pages, 18 €



HÉRÉSIE RÉFLEXIONS INDIVIDUALISTES

Cet été 2020 est arrivée la quatrième livraison de la brochure *Hérésie*, toujours sous-titrée « *Réflexions individualistes* », traduite, imprimée et envoyée gratuitement par les éditions Diomedea.

Pour toute commande ¹ :

diomedea@riseup.net

Depuis l'hiver 2017, Diomedea publie des textes récents, ou plus anciens, de personnalités plus ou moins connues, telles que Han Ryner, Ernest Armand, Freddy Perlman, George Palante (voire Charles Baudelaire et Stig Dagerman) ou Apio Ludd (préfacier américain de *L'Unique et sa propriété*) et Rosa Blat.

1. À noter qu'est paru aussi, en juillet dernier, le premier numéro des brochures nommées *Cauchemar technologique*, et présentant des textes plutôt « anti-techs », notamment contre la 5G ou l'énergie.

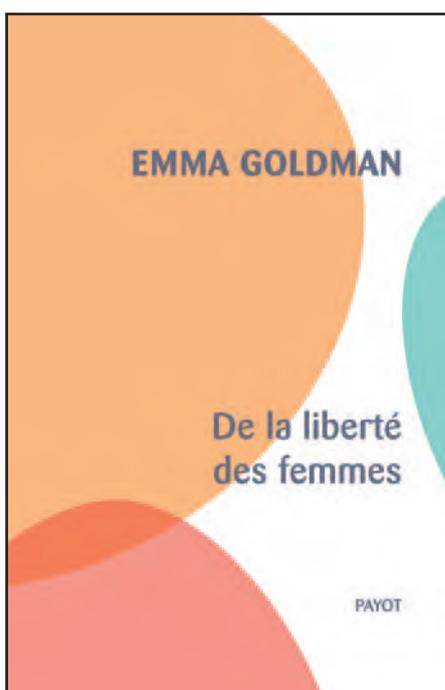
L'objectif, on l'aura compris, est de proposer des extraits de réflexions anarcho-individualistes.

On ne s'étonnera pas que ce numéro soit particulièrement marqué par la crise « sanitaire » (beaucoup plus économique et sociale, à vrai dire) actuelle et le positionnement nécessairement particulier des derniers mois de chacun d'entre nous. Le thème n'est pas vraiment abordé de front, mis à part un intéressant « aparté » en prolégomènes, qui s'attache à l'idée de « passager clandestin » : les *free-riders* théorisés par l'économiste Mancur Olson. Si, en économie, le passager clandestin se veut un être rationnel, se contentant d'attendre de profiter des résultats des conflits du travail menés par d'autres ; en sociologie, il se pare d'une notion d'illégalité dont il est bien ici question : pouvoir profiter à certains moments d'un espace entièrement dégagé de toute présence humaine, car tous les autres (du moins, presque) obéissent aux injonctions gouvernementales. Le propos peut paraître égoïste, mais on rappellera qu'il s'agit bien de cela, de l'égoïsme individualiste, bien moins nocif et tellement plus constructif, finalement (sous couvert d'une certaine sociopathie parfois jubilatoire), que son pendant libéral...

Lors de ma précédente note de lecture autour du premier numéro d'*Hérésie* :

<https://www.grand-angle-libertaire.net/naissance-dune-revue-anarcho-individualiste/>, j'avais utilisé l'adjectif « roboratif » pour qualifier cette initiative. Qu'on me permette ici de réutiliser ce terme. On peut (on doit sans doute) ne pas être toujours d'accord avec les options proposées et les solutions avancées par les auteurs et auteures choisi(e)s, mais force est de constater que ces textes sont toujours d'un intérêt certain. Bon courage, donc, à Diomedea pour le numéro 5.

Guillaume de Gracia



EMMA GOLDMAN. DE LA LIBERTÉ DES FEMMES

Il est toujours surprenant de constater la force et la modernité de certains écrits qui ont été publiés il y a bien longtemps. Les éditions Payot ont fait traduire deux textes d'Emma Goldman, rédigés au début du xx^e siècle, issus d'un recueil d'articles, *Anarchism and Other Essays*, sous le titre *De la liberté des femmes*. Et ils sont lumineux et tellement actuels. Emma Goldman défend l'idée que la lutte féministe se bat pour l'émancipation des femmes et non seulement pour l'obtention de droits nouveaux. Elle dénonce la confusion entre les moyens et la finalité, sans les opposer, mais en restituant toujours les enjeux. « *La paix et l'harmonie entre les sexes et entre les individus ne dépendent pas nécessairement d'une égalisation superficielle des êtres humains, comme elles ne dépendent pas non plus de l'élimination des particularités individuelles.* » Une vision du combat de libération qui ne s'attarde pas à l'anecdotique !

Richard Wilf

De la liberté des femmes, Emma Goldman,
Payot, 2020, 96 pages, 8 €

Club du Livre Libertaire

La bibliodiversité des éditeurs libertaires



livre

Pourquoi un Club du Livre Libertaire ?

Un club d'éditeurs afin de participer à une vie des idées ouverte aux analyses alternatives et au débats nécessaires. Des contenus exigeants, garants de la bibliodiversité indispensable, alliés à des prix modiques, assurés par une REMISE UNIQUE DE 30 % sur tous les titres. Un outil autonome offensif pour tenir tête à la voracité des Maîtres du Monde.

Ce catalogue de vente par correspondance n'étant pas celui d'une librairie, mais d'un club d'éditeurs, vous y trouverez UNIQUEMENT les titres des nombreux éditeurs participants... à qui nous offrons ainsi une synergie nouvelle.

La bibliodiversité s'organise dans ce généreux bouquet de roses noires et d'œillets rouges, jusqu'aux multiples nuances des pensées sauvages. Rejoignez le Club du Livre Libertaire, il y fait déjà très beau. Pour la quinzième année consécutive le Club vous propose des centaines de titres d'éditeurs buissonniers, moyennant 15 € d'adhésion annuelle (date à date), somme restée inchangée depuis l'origine. Cette adhésion au catalogue donne accès à l'habituelle remise de 30%, sans obligation d'achat ni envoi d'office

Le catalogue est consultable sur notre site, ainsi que les modalités d'adhésion et les coordonnées.

<http://clla.info>

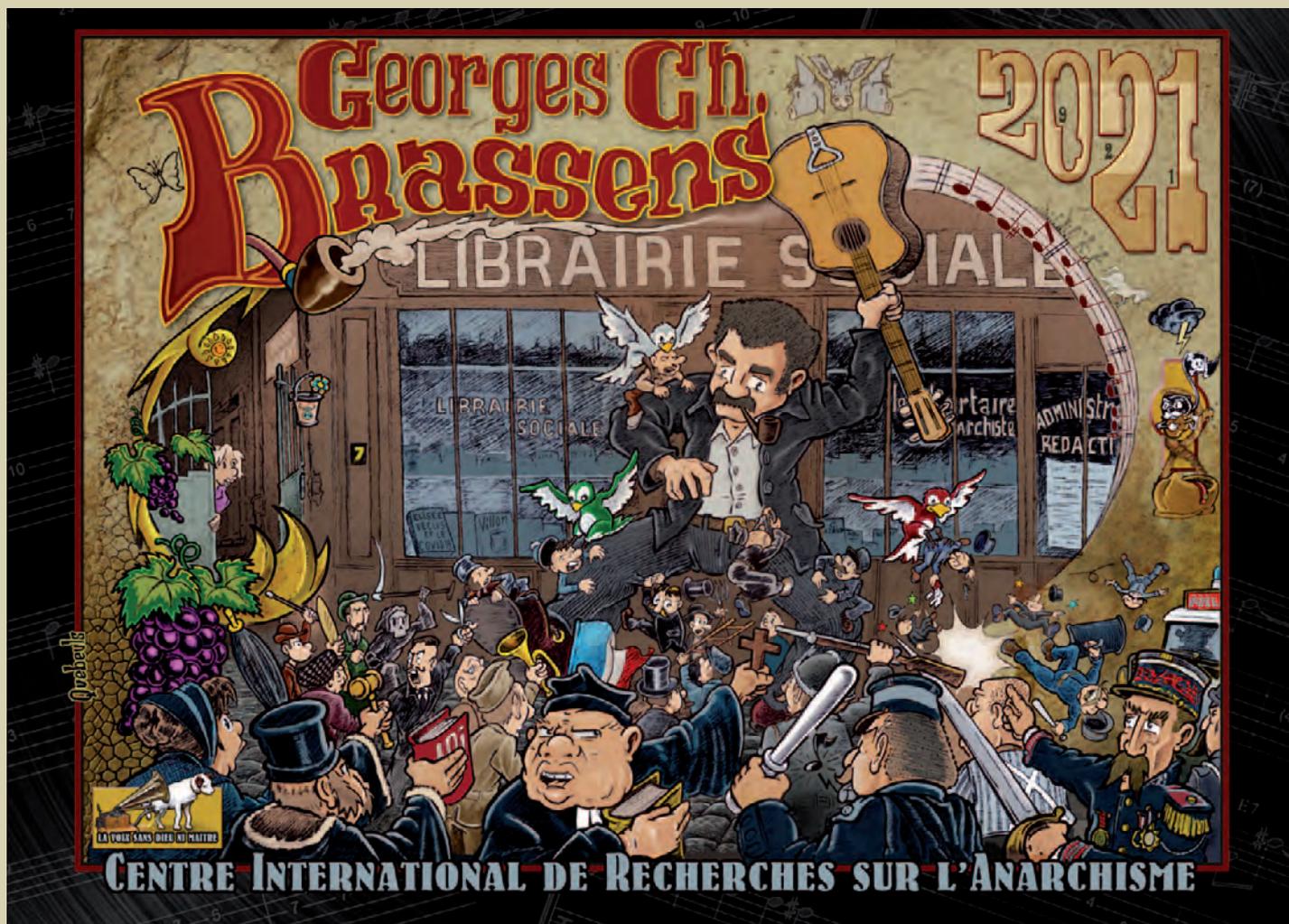
ADRESSES UTILES

CIRA (Centre international de recherches sur l'anarchisme) : 50 rue Consola, 13001 Marseille.
Rappelons que le CIRA publie mensuellement *La feuille d'infos du CIRA* et annuellement une *Bibliographie anarchiste* qui recense « presque tous les ouvrages de langue française ayant un rapport avec l'anarchisme ». Tél. : 09 50 51 10 89. Courriel : cira.marseille@gmail.com

CIRA Limousin : 58, rue du Chinchauvaud, 87100 Limoges. Courriel : cira.limousin@gmail.com

CRAS (Centre de recherches sur l'alternative sociale) : 39, rue Gamelin 31100 Toulouse.
Courriel : cras.toulouse@wanadoo.fr

Club du livre libertaire : Les Ginestes, 81350 Crespin. Courriel : clubdulivrelibertaire@orange.fr



CALENDRIER DU CIRA 2021

Le CIRA édite comme les années précédentes un calendrier illustré.

Cette année, il est entièrement consacré à Georges Brassens (1921-1981) et plus particulièrement à son engagement anarchiste. La couverture est en couleurs et c'est Quebeuls qui l'a réalisée. Les textes sont de Georges Brassens lui-même et aussi de Frédéric Bories, Isabelle Felici et Cédric Perolini. Il est illustré de photos mises à disposition par l'Espace Brassens de Sète et par des dessins de Souzouhi et Fred Beltran.

Le prix de l'exemplaire est toujours de 5 euros, 20 euros pour 5 exemplaires.

Les frais de port sont de 4 euros pour un exemplaire ou de 8 euros pour 5 exemplaires.

Votre chèque ne sera encaissé qu'après l'envoi du calendrier.

Adresse pour l'envoi de votre chèque : CIRA Marseille, 50 rue Consolat, 13001 Marseille

BON DE COMMANDE pour le CALENDRIER DU CIRA 2021

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Tél :

Adresse électronique :

Quantité commandée :